

# Hétérité

## 4

Revue de psychanalyse

### La psychanalyse et ses interprétations

#### I

Les diagnostics

La direction de la cure

Les interprétations de l'analyse finie

Internationale des Forums du Champ Lacanien

École de psychanalyse du Champ Lacanien

# Hétérité 4

## Conseil éditorial international :

Ana Canedo, Espagne  
Fulvio Marone, Italie  
Gladys Mattalia, Argentine  
Ramon Miralpeix, Espagne  
Patricia Muñoz, Colombie  
Vera Pollo, Brésil  
Marc Strauss, France  
Megan Williams, Australie

## Comité de rédaction :

Jacques Adam  
Mario Binasco  
Michel Bousseyrroux  
Ana Canedo  
Susana Díaz  
Gabriel Lombardi  
Fulvio Marone  
Ramon Miralpeix  
Antonio Quinet  
Colette Soler  
Juan Guillermo Uribe

## Version française réalisée par

Jacques Adam

## Avec le concours de :

Sol Aparicio, Maria Vitoria Bittencourt, Ana Blunda, Marina Bruzzese,  
Rithée Cevasco, Sylvana Clastres, Françoise Corvazier, Rosana D'Ambra,  
Olivia Dauverchain, Vicky Estevez, Marcello Gison, Jean-Jacques Gorog,  
Fulvio Marone, Josée Mattei, Ramon Menendez, Bernard Nominé,  
Géraldine Philippe, Graciela Prieto, Guillermo Rubio,  
Patricia Zarowsky

pour les traductions et les corrections

Couverture : Giorgio de Chirico (1888-1978), Ariane (1913)  
Huile sur toile (135 x180 cm), Fondation Giorgio de Chirico,  
Metropolitan Museum of Art, New York

Maquette et mise en page : ASTEC - nicole.cocard@wanadoo.fr

ISBN : 2-9515133-4-8

# Sommaire

## Editorial

Fulvio Marone	5
---------------	---

## Préludes

Susana Díaz, <i>Introduction</i>	11
Gabriel Lombardi, <i>Une limite au pas-de-dialogue</i>	13
Guy Clastres, <i>La pratique et l'acte analytique</i>	17
Marc Strauss, <i>Faites une offre !</i>	19
Luis Izcovich, <i>L'inconscient (a)venir</i>	23
Colette Soler, <i>Les interprétations de la psychanalyse</i>	27
Lydia Gómez Musso, <i>Sándor Ferenczi : le psychanalyste et la cure</i>	33
Jacques Adam, <i>Pratique analytique et recensement du Champ lacanien</i>	37
Nicole Bousseyroux, <i>Les interprétations de la psychanalyse</i>	41
Gladys Mattalia, <i>Interprétation - Interprétations</i>	45
Antonio Quinet, <i>Hystérosomatique</i>	49

## La psychanalyse...

Jacques Adam : L'entrée en analyse : les entretiens préliminaires	55
Marta Elena Rocha : Enfants en psychanalyse, limite ou défi ?	71
Lola López : Michæl Balint ou la fin de l'analyse comme mirage de l'amour	83
Sol Aparicio : <i>Contre Balint</i>	93
Angela Mucida : Le sujet ne vieillit pas. Psychanalyse et vieillesse	107
Fulvio Marone : Une science qui comprend la psychanalyse	123

## ...et ses interprétations

Marc Strauss : L'équivoque et la lettre	153
Jean-Jacques Gorog : Quelques remarques sur l'interprétation équivoque, l'allusion et la voix	163
Susana Díaz : Le sens des lettres	173
Albert Nguyễn : Entre retour et dire : le savoir en place de vérité	181
Mario Uribe Rivera : Que f(a)ire du sujet au moment de conclure ?	195
Jorge Alberto Zanghellini : Le vagissement du réel	202
María Anita Carneiro Ribeiro : Une interprétation à l'entrée en analyse	209
Rosa Roca : Le lieu de l'interprétation	217

## Interprétations du texte

Mónica Gabler Cruz : A propos de Martin, de Héros et Tombes. L'égout est le destin	227
Jesús Mansilla Navarro : Une modalité de savoir appelée "Docte ignorance"	231



## Éditorial

L'interprétation – c'est bien connu – est la solution que Freud a inventée pour résoudre la querelle méthodologique qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a opposé les *Naturwissenschaften*, sciences de la nature aux *Geisteswissenschaften*, sciences de l'homme. Aux défenseurs de l'*Erklären*, l'explication, et à ceux du *Verstehen*, la compréhension, Freud a répondu en ne prenant parti ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux méthodes, mais en ajoutant un troisième élément à la série : la *Deutung*, l'interprétation. Comme le remarque Bruno Bettelheim – dans un petit livre sur les malentendus de la traduction anglaise de l'œuvre freudienne<sup>1</sup> édité par Alix et James Strachey – Freud a choisi d'appeler *Traumdeutung* son texte inaugural de la psychanalyse, en utilisant un terme qui n'est ni *Interpretation*, ni *Auslegung*, ni *Erklärung*, mais en fabriquant un mot qui en rappelait un autre aux Allemands, un mot composé, bien plus connu : *Sterndeutung*, astrologie. Il faudra toujours revenir à cette provocation de Freud – les étoiles, figures de l'Autre à déchiffrer – pour retrouver le sens et la direction de ce qu'on fait en analyse. Et il faudra également repenser à tous les obstacles que Freud a rencontrés sur sa voie – sur la voie de l'interprétation – obstacles qu'il a *aufgehoben* (niés/dépassés), en leur donnant une nouvelle vie dans sa théorie, en les faisant fonctionner comme ressort pour le développement de nouveaux concepts fondamentaux de sa psychanalyse : transfert (résistance à l'interprétation de l'inconscient) ; automatisme de répétition (résistance à l'interprétation du transfert) ; au-delà du principe de plaisir (résistance à l'interprétation de la répétition), etc..

De ce point de vue, il peut être fécond de jouer avec “La psychanalyse et ses interprétations”, le titre du Rendez-vous de

---

<sup>1</sup> B. Bettelheim, *Freud et l'âme humaine*, Laffont.

Buenos Aires, dont ce numéro de notre revue publie les premières contributions<sup>2</sup>. En fait, “la psychanalyse” y figure avec un double sens, comme s’il s’agissait d’un génitif : un sens subjectif, c’est-à-dire “la psychanalyse interprétante” ; et un sens objectif, donc “la psychanalyse interprétée”. Mais on peut aller plus loin, en nouant “psychanalyse” et “interprétation” : parce que nous pouvons affirmer que les différentes interprétations de la psychanalyse se révèlent en premier lieu à travers les différentes interprétations *dans* la psychanalyse. C’est-à-dire : dis-moi comment tu interprètes *en* analyse, et je te dirai comment tu interprètes *l’*analyse.

Quand Melanie Klein, dans la première séance avec Dick, en le voyant jouer avec le grand train et le petit train, lui dit : “La gare, c’est maman, Dick va dans maman” – cela implique qu’elle interprète la relation analytique comme *unreal reality*, dominée dès le départ, dès les premiers pas, dès les premiers mots, par les fantasmes inconscients, et que pour elle – à ce moment – l’acte analytique consiste à inscrire ces fantasmes dans le symbolisme œdipien. Quand Kris interprète l’“homme aux cervelles fraîches” “par la surface”, en lui répondant qu’il n’est pas plagiaire, il se croit autorisé – au nom de l’analyse de la défense – à intervenir sur le plan du monde extérieur, considérant que ceci fait partie de l’analyse. Quand Winnicott dit à la petite Piggie que “l’homme prend les ‘miams’ de la femme, mais qu’ensuite il les lui rend sous la forme de quelque chose qu’il donne pour qu’elle ait son enfant...”, il donne là sa version du couple sexuel, sa version de ce qui est pour lui à la place de la métaphore paternelle<sup>3</sup>.

Ce que Lacan appelle “la confusion des langues” en analyse – à savoir l’extrême diversité de ce que les auteurs considèrent comme étant les voies actives du processus analytique – ce n’est pas une simple question historique, mais un aspect didactique important. En jouant encore un peu, je dirais que la loi biogénétique fondamentale d’Haeckel – l’ontogenèse récapitule la phylogénèse – si chère à Freud, vaut aussi pour sa création, la

---

<sup>2</sup> Il est prévu que le numéro 5 d’*Hétérité* publie les interventions présentées au Rendez-vous de Buenos Aires de juillet 2004.

<sup>3</sup> C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Édition du Champ lacanien, Paris 2003.

psychanalyse. Et que les temps logiques de l’appréhension du travail psychanalytique – et de sa dialectique singulière – par l’analysant (et le débutant, comme Lacan nous le suggère<sup>4</sup>), reproduisent, en raccourci, la succession historique des différentes interprétations de la psychanalyse post-freudienne. C’est aussi dans cette perspective qu’on peut lire la thèse que Colette Soler extrait de “L’Étourdit” : l’interprétation, condition de la passe<sup>5</sup>.

Dans ce même texte, on trouve une définition qui va dans le sens – dans la direction – du retour au Freud de la *Traumdeutung* : “L’interprétation est du sens et va contre la signification. Oraculaire, ce qui ne surprend pas de ce que nous savons lier d’oral à la voix, du déplacement sexuel<sup>6</sup>.” Donc, la recette pour une bonne interprétation n’est pas simplement : partir des dires du sujet, pour y revenir. Une interprétation ne saurait être juste qu’à être... une vraie interprétation - c’est-à-dire du sens, mais qui a des effets de réel.

C’est en visant les effets de réel de la parole, qu’il faudra encore poser, à nous et à nos autres, la question de notre époque : pourquoi l’interprétation, la *Deutung*, dans le temps de la science ? Et encore : qu’est-ce que le discours de l’analyste a à faire avec le discours de la liste<sup>7</sup> ?

Pour chercher à y répondre, naturellement.

---

<sup>4</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, Seuil, Paris, 10/2/54.

<sup>5</sup> C. Soler, “Des symptômes, des interprétations”, Cours 1995-96, Cours du 15 novembre 1995.

<sup>6</sup> J. Lacan, “L’Étourdit”, *Scilicet* 4, p. 37

<sup>7</sup> Celle des psychothérapeutes, par exemple, qui aujourd’hui semble intéresser tant les législateurs des pays européens.



# PRÉLUDES



## Les Préludes

Un prélude, c'est ce qui précède, ce qui annonce, ce qui est au début. Cela ne se réduit cependant pas à une entrée en matière, à une introduction : c'est une pièce à part entière.

Le terme de prélude provient de l'univers musical et évoque les notes qu'il faut chanter pour se mettre dans la tonalité ou qu'il faut jouer pour accorder l'instrument ou la voix. Il désigne un morceau instrumental ou orchestral de forme libre qui constitue un tout et qui sert à introduire d'autres formes comme l'adagio, la fugue, la toccata, la suite, le concerto... En ce sens, et dans celui de l'initiative lancée par la Rencontre européenne de Madrid, ces Préludes sont une première pour notre jeune communauté.

Ce qu'ils préludent aujourd'hui, ce sont effectivement les travaux du Rendez-vous international de l'IF-EPCL de Buenos Aires – 2004, où nous aurons l'occasion d'entendre le produit d'une sélection de travaux effectués dans les cartels, les séminaires, les publications, et d'en faire le point selon la discipline qui est la nôtre.

Petits récits taillés sur mesure, pierres façonnées, sédiments de savoir, matériel d'un prix épistémique spécifique, les Préludes viennent précisément faire résonner à l'attention du psychanalyste les questions qui conviennent à la manière dont il conçoit son expérience.

Notre Rendez-vous tourne autour d'un thème que l'équivoque enrichit, La psychanalyse et ses interprétations, à décliner selon ses trois sous-titres : les diagnostics, la direction de la cure, les interprétations de l'analyse finie.

La variété de voix qui se dégagent de nos Préludes ont permis d'explorer diversement le thème et ses trois sous-titres et, en somme, d'interroger l'analyste sur les concepts sur lesquels sa

pratique se fonde. Dans leur pluralité, il apparaît bien que le sens contenu dans les signifiants de l'argument se déploie généreusement : les interprétations-conceptions de la psychanalyse, les interprétations du psychanalyste, celles du début, celles qui correspondent au temps pour comprendre, celles qui jalonnent le moment de conclure. Autant de variations sur l'interprétation qui confluent vers le champ lacanien : le champ de la jouissance.

L'ensemble des Préludes présentés ici ont rempli, n'en doutons pas, leur fonction d'inspiration et de pousse-à-l'élaboration, en accordant les instruments, en ouvrant les thèmes, en mettant en valeurs les arêtes et en donnant un éclairage sur ce que notre option lacanienne a de syntone à notre époque.

Buenos Aires, mars 2004

## Une limite au pas-de-dialogue

Le Rendez-vous international de l'IFCL – juillet 2004 à Buenos Aires – est l'occasion d'une révision de la doctrine psychanalytique de l'interprétation et des particularités de son exercice actuel dans l'expérience. Je résume quelques réflexions.

De nos jours, l'uniformisation informatique du savoir et le contrôle chimique du symptôme accentuent l'isolement social du sujet. Le progrès de la science et de la "communication" instantanée tend à boucher les crevasses du mur du langage. Le *narcynisme* dont parle Colette Soler prospère partout.

"Moi, je me suis aperçu que l'angoisse n'a pas de sens", dit l'auteur de *Listening to Prozac*, pour expliquer la raison de son abandon de l'interprétation psychanalytique. La psychiatrie s'éloigne énergiquement de la psychanalyse de même que la philosophie s'écarte du structuralisme. Le patient s'écarte-t-il aussi du psychanalyste ? Pas nécessairement, puisque le symptôme insiste. Néanmoins la question est brûlante pour nous analystes, et plus sensiblement encore quand le symptôme, même celui du patient qui arrive à notre cabinet, semble rejeter l'interprétation.

Dans le même temps, l'interprétation est essentielle à la méthode psychanalytique : l'écoute de l'analyste l'implique, quel que ce soit le mode qu'elle prenne dans les énoncés (mi-dire, allusion, question, commen-taire, coupure, etc.). Qu'il parle beaucoup, peu, ou qu'il soit silencieux – si analyste il y a – la *dit*-mension de l'interprétation est présente. Elle est la condition pour que les associations du psychanalysant trouvent leur chance de s'épanouir dans une parole qui dise du nouveau, ou dans un témoignage qui puisse évoluer à partir du mensonge fait au partenaire, vers une certitude qui ne relève pas de l'identification.

Quelle conception de l'interprétation nous donnons-nous aujourd'hui, puisqu'on la cherche sous des formes de plus en plus exigeantes, sinon dénégatives ?

La méthode psychanalytique entérine que le langage n'est pas fait pour communiquer : le transfert fait objection à l'intersubjectivité, voire il la réfute, en tant qu'il est le dépliage logique du pas-de-dialogue auquel le mur du langage confine le parlêtre. La chance offerte par la psychanalyse est celle du malentendu, celle de *l'une-bévue*, de *l'Unbewusst*, pour autant que l'efficacité de l'interprétation fasse de l'inconscient le discours de l'Autre et se montre capable de rouvrir quelques brèches dans le mur du langage. Lacan écrit : "Le pas-de-dialogue trouve sa limite dans l'interprétation." Elle permet, dans le cadre de la cure analytique, une communication d'inconscient à inconscient, suivant la formule de Freud, approximative sans doute mais plutôt juste : ce n'est qu'un semblant de communication, et pourtant le maximum admis par un lien social.

C'est pour cela que la destitution subjective qui marque l'analyste au niveau de l'être n'est pas exigible au niveau de l'interprétation où l'analyste, lui aussi est libre, "libre" du moment, du nombre, et du choix de ses interventions. Dans la chaîne des associations de son patient, il écoute ce qu'il veut, en tant que non-dupe de l'inconscient, – pas désabonné !

Que son intervention puisse mériter la correction stratégique et politique que lui imposent le transfert et l'être, c'est ce que nous enseigne *l'acting out* – à concevoir comme la réponse que reçoit l'analyste qui écoute toujours la même chose, qui ne soutient donc plus le désir de l'Autre. Sur ce point souvenons-nous de la loi freudienne : ce que profère l'analyste se confirme comme interprétation si, et seulement si, il déchaîne des associations nouvelles, c'est-à-dire s'il incite à un approfondissement dans l'observation de la règle fondamentale.

Cette rectification stratégique-politique de la position de l'analyste est plus évidente encore dans la réponse du psychotique à l'intervention de l'analyste. La "Question préliminaire..." de Jacques Lacan nous a préparés à concevoir que le rejet de l'interprétation chez le psychotique n'est pas nécessairement une

preuve de non-transfert, mais qu'il pourrait relever plutôt du contraire : le pas-de-dialogue propre au transfert est plus rigoureusement et moins dialectiquement soutenu dans la psychose que dans la névrose. C'est seulement en s'en tenant à une politique de l'être qui est de destitution subjective, que l'analyste peut faire le semblant adéquat (oreille-dépotoir) pour que le psychotique confie les signifiants qui le tourmentent. Ce qui ne se soutient que d'une "soumission entière aux positions subjectives du patient".

C'est ici l'occasion aussi de rappeler que l'interprétation ne se réduit pas au dire de l'analyste. "La technique que je décris délègue au rêveur le travail de l'interprétation" écrit Freud dans le deuxième livre de sa *Traumdeutung*, inaugurant ainsi une méthode dans laquelle c'est l'analysant qui a le dernier mot. Et s'il arrive à l'analyste de dire un bout de vérité qui est cachée pour l'analysant, ce ne sera pas dans ce bout que se réalisera l'apophantique qui ex-siste à la proposition, mais dans l'impossible dont elle, seulement, éveille le développement logique : dans ce que Lacan appelle le *dire de l'analyse*, qui ne se réduit pas non plus au dire de l'analyste (Cf. "L'étourdit"). C'est pour cela que dans le dispositif de la passe, c'est l'analysé devenu analyste qui peut alors donner une interprétation de l'analyse finie.



## La pratique et l'acte analytique

Il y a une interprétation "lacanienne" de la psychanalyse comme en témoigne l'œuvre parlée et l'œuvre écrite de Lacan. Elle n'est évidemment pas sans incidence sur la pratique.

Rappelons que la psychanalyse est pour l'essentiel une pratique qui prend appui sur des concepts qualifiés de fondamentaux.

Au nombre de quatre, la liste en est connue – l'inconscient, la répétition, le transfert et la pulsion – ils en impliquent d'autres que se déduisent de ces quatre-là.

La structure de langage de l'inconscient, maintes fois répétée et d'où procède la définition lacanienne du signifiant, du sujet et du discours, exclut l'idée même d'un inconscient qui n'aurait de consistance qu'imaginaire.

Il s'ensuit que la demande à l'entrée, la demande initiale, revêt une importance que l'analyste doit savoir apprécier, sachant que pas-toute demande est recevable pour la psychanalyse.

Les entretiens préliminaires que Lacan a prescrits permettent ce temps d'évaluation avant que le travail de la cure ne s'engage à proprement parler.

Cette scansion initiale reste déterminante pour la suite et notamment pour l'issue. Certains psychanalystes s'en passent. Ils ont tort.

On pourrait dire de ces premiers entretiens qu'ils instituent ce moment de *l'instant de voir* du temps logique du sujet, qui

précède *le temps pour comprendre* qui est le temps même de la cure, jusqu'à sa terminaison dans *le moment de conclure*.

Dans la cure, selon Lacan, l'objet est perdu parce qu'il l'est depuis toujours. Le sujet ne s'en accommode pas et construit son fantasme et sa jouissance à méconnaître cette perte.

Aussi, l'analyste ne peut, ni ne doit, s'imaginer réparer ce manque qui est de structure. Il ne peut alors s'offrir comme l'objet qui supporterait les identifications imaginaires du sujet, mais il doit au contraire s'efforcer de se faire la cause dans le semblant de ce qui va faire désirer le sujet à partir de son inconscient propre.

Ainsi, faut-il entendre, nous semble-t-il, la définition par Lacan de l'acte psychanalytique, où l'objet est actif et le sujet subverti – renversement logique de la "traditionnelle" relation d'objet des tenants de l'orthodoxie post-freudienne.

Pour s'efforcer d'assurer cet acte, le psychanalyste doit non seulement avoir été d'abord l'analysé, mais aussi et surtout, il doit avoir subjectivé cette perte, à l'avoir retrouvée, pour en faire l'appui de son manque.

## Faites une offre !

“Avec de l’offre j’ai créé la demande”. Cette phrase de “La direction de la cure” est souvent citée pour justifier la disparité des positions entre un analyste qui ne demanderait rien et un patient sur lequel est rejetée la charge de la demande.

Pourtant, la phrase qui précède nous oblige à reconsidérer cette trop facile partition : “Sa demande... ce n’est même pas la sienne, car après tout, c’est moi qui lui ai offert de parler”.

L’offre de parler ne va donc pas sans une demande implicite de la part du psychanalyste. Sachant que la parole n’est pas une fin en soi mais le moyen de la fin, que veut alors le psychanalyste pour le sujet, que pense-t-il pouvoir lui offrir ?

La question se pose avec d’autant plus d’acuité que l’offre de parler s’est depuis Freud très largement diffusée : il faut parler, de tout, à tous ; parler fait du bien.

La réponse est évidente : le psychanalyste offre, en plus de son écoute, une interprétation. Mais cette réponse ne fait que redoubler la question : qu’est-ce qui spécifie une interprétation d’être analytique ? Et quel est son champ d’application ?

Remarquons d’abord qu’il n’est guère possible de définir ce que serait une interprétation dans notre champ sans une option préalable sur ce qu’est l’inconscient : envers du conscient, contenant des motions refoulées, lieu des pulsions mal maîtrisées ou faille radicale que l’interprétation dégage plus qu’elle n’en vient à bout ?

L’Œdipe et la levée de son refoulement n’ont-ils pas été pour nombre d’élèves de Freud, sinon pour le Maître lui-même, un équivalent de clé dernière, où la vérité de chaque cas trouvait à

se réordonner avec un bénéfique thérapeutique ? Et n'en est-il pas de même pour d'autres, avec l'intégration réussie des pulsions dans le moi des "annafreudiens", avec le clivage de l'objet et son deuil des kleinien, avec le fantasme fondamental des lacaniens ?

Ces interprétations de la psychanalyse déterminent les pratiques. Interprète-t-on les formations de l'inconscient, déchiffre-t-on les rêves, les lapsus et les manifestations transférentielles comme Freud semblait le faire ? Pratique-t-on encore comme avec l'Homme aux rats, où chaque obsession était soigneusement examinée jusqu'à trouver sa signification ? Analyse-t-on chaque élément des rêves de façon exhaustive ? Sans même évoquer la séance courte, peu compatible avec de tels exercices, la psychanalyse lacanienne pour ce qui la concerne ne nous oriente guère dans ce sens.

L'interprétation de la cause analytique ne détermine pas uniquement la pratique, mais aussi sa finalité.

S'agit-il de guérir les patients de leurs symptômes, de leur permettre de trouver satisfaction en amour et au travail (Freud) ? De transformer les drames de la vie en malheurs banals (*id.*) ? De faire en sorte que la vie leur soit un peu plus amie (Lacan) ? Nous sommes bien sûr tentés de récuser ces réponses trop communes, qui dévoilent par trop leur triste visée adaptative.

Mais quelle autre réponse avons-nous à proposer ? C'est peut-être moins par leur réponse que se caractérisent les psychanalystes que par leur choix des moyens : sans même garantir les résultats, ils ne proposent de les obtenir qu'en "tirant au clair l'inconscient dont vous êtes sujet" (Lacan, *Télévision*). Reste que, en fonction de leur définition de l'inconscient, les psychanalystes ne s'accorderont pas nécessairement sur la signification à donner à ce "tirer au clair".

Certes, l'option analytique peut être justifiée techniquement : les autres méthodes thérapeutiques n'empêchent pas la répétition, alors que la psychanalyse... Mais c'est là un argument discutable, et surtout secondaire.

La vraie justification est ailleurs, elle tient aux conséquences de la prise en compte de l'inconscient, ce qui inclut sa définition. Disons qu'il s'agit d'éthique, c'est-à-dire, sans préciser plus ici, de la valeur et des conséquences pour un sujet de la prise en compte de son exil du rapport sexuel.

Les questions fourmillent alors.

Nous pouvons ainsi reprendre les trois sous-titres des journées, diagnostic, direction de la cure et terminaison, en les interrogeant au regard de la mise en jeu, sous la conduite de l'analyste, de la position éthique du sujet.

Nous pouvons nous demander à quelles conditions et dans quelle mesure une psychanalyse consiste en une rectification de l'éthique ; quels sont les sujets pour lesquels cela s'avère possible et ceux qui y restent inaccessibles ou rétifs ?

L'éthique du psychanalyste est-elle plurielle ou, à l'instar du désir du psychanalyste, est-elle singulière ?

Comment les non-lacaniens, qui ne se règlent pas sur l'inexistence du rapport sexuel, s'orientent-ils ? Comment et dans quelle mesure orientation théorique et éthique sont-elles liées ? Certaines orientations sont-elles des impasses insurmontables ?

Ajoutons que la position du psychanalyste ne se manifeste pas seulement dans ce qu'il fait, mais aussi dans ce qu'il se refuse à faire. Freud affirmait à chaque occasion que la psychanalyse n'était pas une conception du monde. Pourtant, est-il si simple de résister aux sirènes de la prédiction, de l'expertise, de la prévention, voire de la prescription lorsque, au nom de notre savoir sur l'inconscient, nous sommes sollicités de toutes parts pour dire le bien et le mal ? Et qu'il nous est dans le même temps tout aussi exclu de nous terroriser...

Certes, le champ lacanien, avec ses outils que sont les discours, permet au "reste de voix qui nous est alloué" des propos d'une autre portée que des vagues généralités sur la marche du monde, que ce soit par exemple sur le mariage des homo-sexuels

et leur désir d'adopter des enfants ou sur les conséquences d'une agression, qu'elle soit sexuelle ou non. Mais même l'usage des discours ne met personne à l'abri d'une idéologie d'autant plus convaincue qu'elle est méconnue. Et comment s'en débrouillent ceux des psychanalystes qui ne disposent pas de ces outils ?

Vérifions-nous enfin cette remarque de Lacan (*Télévision*) : "C'en est désespérant, le succès promis à une certaine éthique", vérification qui nous épargnerait l'affliction de certains collègues qui annoncent la disparition de la psychanalyse, sans nous dispenser des devoirs – d'interprétation – qui nous reviennent en ce monde.

## L'inconscient (a)venir

L'inconscient est structuré comme un langage : Lacan n'a pas fait de cette proposition une thèse. Il est explicite, c'est une hypothèse. C'est donc l'interprétation de Lacan concernant l'inconscient freudien. Il l'a longuement commentée, pourtant il laisse aussi à la charge des analystes la poursuite de l'élaboration concernant la validité de cette proposition.

Il s'agit en effet de déterminer ce qui change à partir de cette interprétation de Lacan, qui implique le passage de la notion de représentation inconsciente, à la catégorie de signifiant. D'abord, ce qui change dans l'interprétation analytique, mais plus radicalement dans la finalité de la cure et par conséquent dans le maniement du transfert.

L'inconscient est, dit Lacan. Il est un effet du signifiant. Autrement dit, l'inconscient est avant la rencontre avec l'analyste. Le sujet porte en effet la marque du discours de l'Autre sous une forme qui résiste à jamais au rêve de l'unité, de la complétude : le sujet est divisé. C'est ce que dit Freud avec le refoulement originaire. Une question pourtant se pose : la cure analytique qui opère par déchiffrement de l'inconscient, permettant l'accès à un savoir déjà là et pourtant à l'insu du sujet, a-t-elle une incidence sur l'inconscient lui-même ? Autrement dit, suffit-il de dire et donc d'espérer que la cure analytique permette à un sujet l'accès à la certitude de l'existence de l'inconscient ?

Il s'agit là d'une ligne de partage, d'une séparation des eaux, entre Freud et Lacan. Freud est explicite et invariable sur la question. Tant de refoulement doit devenir conscient à la fin de la cure. La levée du refoulement, de l'amnésie infantile donc, devient l'enjeu crucial de la fin d'analyse freudienne.

Mais, quand Lacan pose que “l’inconscient implique qu’on l’écoute”, il ouvre une autre perspective. Elle n’exclut certes pas que l’inconscient est déjà là avant la rencontre analytique, mais implique aussi que l’inconscient dépend de l’analyste.

Dans cette expression, Lacan n’invite pas à une sacralisation quelconque de l’écoute analytique. “Qu’on l’écoute”, renvoie à la transformation possible de l’inconscient par l’opération analytique. Nous pourrions soutenir même que l’inconscient dépend de l’acte.

Dans cette perspective, l’analyste est le complément nécessaire de l’inconscient. Il s’agit là d’une conception solidaire d’autres formulations de Lacan. Celle par exemple où il pose l’analyste comme complément du symptôme du sujet, ou aussi celle de l’analyste comme partenaire symptôme. Cette conception est celle qui s’écrit dans le discours analytique, où le partenaire du sujet divisé par le signifiant n’est pas un autre sujet, mais ce qui fait fonction d’objet cause de désir.

Mais, et c’est là le point inédit – sans doute encore à explorer – l’opération analytique ne se limite pas au déchiffrement des signifiants inconscients. La preuve, c’est que les analyses d’aujourd’hui se prolongent bien au-delà des découvertes liées à la levée du refoulement. Sans doute aussi ici, les raisons sont toujours à démontrer.

D’ailleurs, si l’on se réfère à la finalité de la cure, au sens de la cure arrivée à son terme, on remarque que Lacan situe un au-delà de la question de la supposition de savoir à l’analyste. En effet, la chute du sujet supposé savoir n’est pas le mot de la fin de l’analyse.

Une question dès lors se pose : existent-ils, et comment évaluer les effets inconscients qui dans la cure ne se révèlent pas sous la forme de la découverte. Il me semble que nous sommes là dans une perspective qui touche à ce qui pourrait être la singularité de l’option lacanienne : à savoir dans la cure, il y a ce qui de l’inconscient se déchiffre, il y a aussi ce que la cure permet à l’inconscient de chiffrer.

Je n'irai pas jusqu'à dire que la cure permet d'inscrire les signifiants manquants, mais il est certain que certains signifiants s'inscrivent dans l'inconscient, qui dès lors se trouve modifié.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Lacan avance le terme de subversion pour la psychanalyse, en se référant à ce que l'inconscient peut subvertir.

Les conséquences de cette conception sont décisives pour l'avenir de la psychanalyse. Car si l'inconscient n'est pas uniquement le chapitre censuré qu'il s'agit de traduire, mais dont les articulations dépendent de l'analyse, une exigence se pose pour l'analyse.

Cette exigence concerne essentiellement ce que Lacan, dans son texte "Radiophonie", évoque en termes de propagation de discours.

Dès lors, une autre question s'impose : devons-nous nous limiter à dresser le constat des impasses que le discours capitaliste détermine pour les sujets, notamment son incidence quant à la fermeture de l'inconscient ?

Nous avons connu l'alternative Lacan dans la psychanalyse. Parfois nous nous réjouissons en nous distinguant des lacaniens de l'IPA, en disant qu'eux n'ont pris que telle ou telle partie de Lacan. Sommes-nous sûrs d'avoir suivi Lacan dans tous ces détours ?

Il existe un point sur lequel notre action reste à être évaluée par rapport au programme tracé par Lacan, qui est celui de l'avenir de la psychanalyse.

En effet, on pourrait limiter la responsabilité de l'analyste à celle d'être à la hauteur de l'éthique analytique, celle du bien dire. Là, on pourrait même soutenir, selon cette perspective, qu'il y a des analystes lacaniens. Est-ce pour autant suffisant pour définir un analyste lacanien ?

C'est un fait que les analysants parlent, en dehors de la cure, des effets analytiques, positifs ou négatifs d'ailleurs. Ils contri-

buent de ce fait à la propagation du discours analytique. Je ne crois pas que l'idée de Lacan était que cela suffisait à soutenir l'avenir de ce discours. C'est pourquoi il avance aussi, dans "Radiophonie", que c'est dans un "joint au réel, que se trouve l'incidence politique où le psychanalyste aurait place s'il en est capable". Il interprète donc que l'avenir de la psychanalyse dépend des analystes. Un programme est ainsi dessiné dont le Champ lacanien a commencé à assumer la charge et nous pouvons souhaiter que ces Journées puissent contribuer à le faire avancer.

## Les interprétations de la psychanalyse

Pourquoi avoir choisi pour le Rendez-vous international des FCL-EPCL en 2004 un thème que l'on peut dire d'ouverture et de dialogue, et qui invite les différents courants de la psychanalyse à débattre ? Dans les années cinquante, avant que ne soit consommé le grand clivage, Lacan débattait avec ses contemporains de l'IPA, mais aujourd'hui, avons-nous quelque chose à nous dire ?

### Affirmer l'identité de la psychanalyse

Ce n'est pas la question. Elle est plutôt aujourd'hui de faire valoir ce qui fait l'identité de la psychanalyse à travers ses variantes historiquement fixées, (kleinienne, ego-psychologique, winnicottienne, lacanienne enfin) aussi bien qu'à travers ses inflexions individuelles. Lacan notait dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* combien les divers apports sur le transfert portaient pour chacun, Abraham, Ferenczi, etc., la marque de son fantasme propre, assez en tout cas pour le rendre lisible. Et pourtant, chacun se maintenait dans la psychanalyse...

La question n'est pas nouvelle, elle fut présente dès l'origine, quand il s'agissait pour Freud de faire admettre la spécificité de sa découverte, mais elle prend aujourd'hui une nouvelle acuité, car la conjoncture de notre moment historique appelle un front renforcé, et si possible consistant, de la psychanalyse. Dans la confusion de ce début de siècle avec ses changements de discours, ses maux, ses luttes, ses symptômes inédits et aussi la prolifération de ses pseudo *talking cures*, rejets bâtards de la psychanalyse, toujours plus officialisés, voire imposés, il importe que la psychanalyse, au singulier, fasse valoir sa nécessité pro-

pre qui ne ressemble à aucune autre. Les sujets changent, dit-on. A charge pour nous, donc, de dire comment la psychanalyse peut et doit répondre aux mutations de l'époque.

A mon sens, le débat ne vise donc pas tant à s'accorder, en gommant les divergences éventuelles, qu'à interroger ce qui fait l'identité commune de cette pratique unique, aussi bien que ce qui fonde ou justifie ses interprétations diverses. Il ne pourra avoir lieu que si nous parvenons à ajuster notre style à cette double intention, à nous adresser au-delà du cercle restreint des seuls spécialistes, et à faire valoir ce qui distingue notre option lacanienne.

Encore faudra-t-il ne pas supposer ce problème résolu : il ne l'est pas ; la solution n'est pas déjà là, déposée dans quelques citations canoniques et prêtes à l'emploi, car il ne s'agit pas de savoir ce que Lacan disait à chaque étape, ni même comment il analysait. Il s'agit de savoir ce qu'est et ce que promet la psychanalyse aujourd'hui, comment nous utilisons en pratique ce que Lacan a transmis au fil du temps, et avec quels résultats pour les sujets contemporains.

### Problématique

Je prends un exemple : "La direction de la cure", dont nous avons repris le titre. Je pourrais aussi bien prendre celui de "L'analyse finie", notre autre sous-titre, d'ailleurs.

"La direction de la cure", comme nous le savons, c'est le texte par lequel Lacan questionnait les fins de la cure en 1958. La question demeure, encore et toujours, et peut-être plus que jamais, mais est-ce le cas de la réponse ?

La réponse que Lacan donnait dans ce texte, réponse construite en interrogeant le "moyen" qu'est la parole, reste pour nous acquise, définitive, et pourtant... paradoxalement, elle ne fait plus réponse suffisante. Ce n'est pas qu'elle soit devenue obsolète, mais elle s'avère partielle, simple porte ouverte sur le problème ma-

jeu dont la solution relève d'élaborations ultérieures ou autres, encore inachevées à ce jour.

Je m'explique.

L'unique clé de la cure selon ce texte, qui le martèle tout au long, c'est le désir. Dans les trois registres de l'interprétation, du transfert, et de l'être de l'analyste, le texte scande cette thèse unique et affirme avec force la nécessité de "préserver la place du désir".

Contre qui Lacan le dit-il ? Contre une direction de la cure qui, *via* le maniement du transfert et de l'interprétation, tentait de saturer ce manque, par le biais des satisfactions de la demande ou de la pulsion. Contre lui-même aussi, contre les espoirs analytiques qu'il avait placés dans la parole pleine, identique au désir même. En effet, s'il met le désir au centre dans ce texte, il en remanie aussi la notion, faisant désormais de ce que Freud appelle désir inconscient, plus qu'un simple signifié : un effet réel de la parole, irréductible donc. Effet de manque, dont le signifiant unique est le phallus et qui comme signifié reste imprenable : métonymisé dans la parole et pourtant "incompatible" avec elle.

Le succès de cette thèse qui faisait du manque à être et du non-savoir les deux mamelles, si je puis me permettre, de la psychanalyse lacanienne, fut foudroyant. De toutes les élaborations de Lacan, c'est sans conteste ce qui est passé et qui continue à passer le plus aisément dans les postulats de la *doxa* lacanienne. J'y vois d'ailleurs un signe que la thèse est en prise directe sur la névrose. A sa question "que suis-je ?", elle répond en substance : sujet barré, irrémédiablement ! S'en suivent, c'est logique, une "éthique réduite au silence par l'avènement du désir", une interprétation également "réduite" à l'allusion du doigt levé, à quoi s'ajoute la fonction "tire-bouchon" du désir de l'analyste, et enfin, une fin de cure toute entière définie par l'universel du phallus.

Reste que ce n'est qu'un préalable loin d'être la solution du problème. Car le vrai problème ce sont les symptômes qui impliquent, de quelque façon qu'on les prenne, bien autre chose

que le manque – la chose jouissance précisément –, et qui exigent une fin d’analyse révélant plus que l’universel du sujet : cette “différence absolue” que Lacan évoque beaucoup plus tard.

Je précise que cette réserve n’invalide rien cependant, car le pas que Lacan franchit en théorie quand il dégage “la place du désir”, doit l’être en pratique dans chaque cure, puisque le désir y fait office de *starter* pour l’élaboration transférentielle. Il en faut plus cependant pour dire “où va” une cure... lacanienne. Elle ne s’engage que par l’effet de désir comme effet de parole, c’est sûr, mais si Lacan a introduit le champ de la jouissance, c’est précisément parce que le symptôme ne se réduit pas au désir, et qu’une analyse ne saurait aller à son terme sans y toucher. Et d’ailleurs, s’il n’avait mis juste à temps l’accent sur cette “dit-mension”, l’évolution de l’époque serait là pour nous rappeler à l’évidence.

### Réinventer

Tout est donc à reprendre sur cet autre versant de la jouissance et la direction de la cure est à refaire. Faute de quoi la psychanalyse, confondant son ressort avec ses finalités, pourrait bien devenir cette “religion du désir” que Lacan dénonçait, bien loin de pouvoir être en phase avec son époque.

On constate aujourd’hui que quelques analystes, justement rompus à la logique du sujet barré, déplorent à grands cris que leurs contemporains, moins réprimés que par le passé, paraissent aussi moins disposés à laisser insatisfaire leurs exigences de jouissance. On voit le chemin parcouru : en 1958, Lacan dénonçait la complicité des analystes avec la demande analysante ; en 2003, sous prétexte que la demande a changé, il se trouve des analystes pour la dénoncer !

Lacan, lui, a su “rejoindre la subjectivité de son époque”, en ouvrant la question des économies de la jouissance. Car il n’y a évidemment aucune alternative à poser entre sujet du désir et corps de jouissance, la seule question étant de savoir comment et par quoi s’ordonnent les jouissances vivantes d’un être qui, du

fait qu'il parle, est fait sujet, affecté du manque. Et s'il arrive, et il arrive en effet, qu'un sujet puisse saturer ce manque, assez pour le méconnaître et parfois pour se présenter à l'analyste déjà identifié à un symptôme, c'est par les impasses de sa jouissance, lesquelles ne manquent jamais, qu'il faudra le prendre. La responsabilité de l'analyste, de son "jugement intime" comme de son savoir faire, bref sa fonction de cause de la parole analysante, est là entière.

Reste donc à dire, dans tous les cas, par quelle solution particulière de jouissance tel sujet barré est capitoné, au-delà des solutions standard du discours, et comment le savoir inconscient y opère. En pratique : qu'est-ce qu'une interprétation qui cible la jouissance, comment fait-elle mouche au-delà du mi-dire de la vérité, laisse-t-elle intacte la notion classique de neutralité analytique, *quid* de la jouissance du transfert, de l'analyste comme symptôme, et, bien sûr, de l'analyse finie malgré l'infinitude du désir ?



## Sándor Ferenczi : le psychanalyste et la cure

Ferenczi voulut cerner avec précision ce que devait faire l'analyste et, tout en étant assez lucide pour diriger l'attention vers celui-ci, il insista sur la transmission d'un "savoir comment faire" et d'un "sentir avec" (*Einfühlung*); en se vouant attentivement à ce qu'il appelle "ce tact<sup>1</sup>" comme quelque chose à transmettre aux débutants. La contingence l'inquiéta, là où ce qui importe est la place de l'analyste, puisque celui-ci "... peut répondre au sujet à partir de la place où il veut, mais il ne veut déjà plus rien qui détermine cette place<sup>2</sup>".

Ferenczi s'interroge sur le rapport analyste-analysant, et on peut lire dans son rapport au Congrès International de La Haye<sup>3</sup> que son propos "...fut de placer les patients dans un état tel qu'ils puissent subir la règle de l'association libre avec l'aide de certains artifices" ; et du côté de l'analyste il observe que "...dès que certaines opinions sûres et vraiment valides cristallisent en lui, il doit leur prêter toute son attention et après avoir mûri sa réflexion il doit communiquer son interprétation [...]. Une telle communication est déjà une intervention active dans le psychisme du patient." Nous pouvons dire qu'interpréter est un acte qui doit faire apparaître quelque chose de l'ordre du "qu'est-ce que ça veut dire ?" et, ce qui n'est pas la même chose, "qu'est-ce que cela véhicule ?" C'est parce que l'analyste va extraire le texte souligné à interpréter qu'il y a une orientation qui vise la jouissance inconnue par le sujet. En tant qu'analyste il "sait" qu'il y a un savoir qui fixe la jouissance manquante ou présente, et il est nécessaire que le patient y mette du sien pour en extraire

<sup>1</sup> S. Ferenczi, "Elasticité de la technique psychanalytique", O.C. IV, p. 53, Payot.

<sup>2</sup> J. Lacan, "Variantes de la cure-tipe", *Écrits*, Seuil, 1966.

<sup>3</sup> S. Ferenczi, "Prolongement de la technique active en psychanalyse", O.C. III, Payot.

les conséquences et pour pouvoir déduire ce qu'impliquait l'interprétation reçue.

La procédure de la “technique active” ne signifiait pas pour Ferenczi une intervention active de la part de l'analyste, mais de la part du patient auquel était imposée – outre l'observance du dispositif – une tâche qui consistait à réaliser “des actions désagréables ou bien de renoncer à des actes agréables” (dans les hystéries d'angoisse-phobie). La finalité, donc, était de provoquer ou d'accélérer l'investigation du matériel psychique inconscient face aux “points morts de l'analyse”. En suivant Freud, il parle de l'affect mais il examine quand même l'acte de l'analyste dans la ligne de la jouissance.

En 1924<sup>4</sup> il en arrive à formuler la nécessité pratique de “... ne pas empêcher les tendances à la répétition dans l'analyse, mais de les favoriser à la condition de savoir les dominer [...] parce que les résistances s'opposent à la répétition, surtout l'angoisse et la culpabilité”. Finalement le rôle principal dans la technique analytique lui paraît correspondre à la répétition et non pas à la remémoration. Il privilégie le réel du trauma quand il souligne que “...l'activité modérée ou bien énergique qu'exige l'analyse réside dans le fait que l'analyste accepte dans une certaine mesure de réaliser le rôle qui lui est prescrit par l'inconscient du patient et sa tendance à la fuite [...] en favorisant ainsi la répétition d'expériences traumatiques précoces avec l'intention de vaincre définitivement la tendance à la répétition en dévoilant son contenu”. Cette tâche est celle d'un “agent provocateur” avec la visée de soustraire la résistance à l'émergence de nouveaux souvenirs et d'en finir avec le conflit pulsionnel, bien qu'il en soit découragé par Freud dans sa lettre du 17 novembre 1911. Ici Ferenczi met en valeur la question du transfert en tant que répétition, en bénéficiant de “l'erreur sur la personne<sup>5</sup>”, en promouvant cet effet avec le but de le supprimer, sans se rendre compte que l'intervention elle-même va être prise comme venant de l'autre du transfert et donc inopérante. Ferenczi ne réussit pas ce qu'il espérait, puisque c'est justement dans la mesure où il est octroyé

<sup>4</sup> S. Ferenczi, “Perspectives de la psychanalyse” (avec O. Rank), O.C. III, Payot.

<sup>5</sup> J. Lacan, “La direction de la cure”, *Écrits*, Seuil.

à l'analyste une partie de l'être qui n'est pas recouverte par les figures de l'Autre – c'est-à-dire les figures qui se répètent dans le transfert – qu'une interprétation est opérante.

Respecté par Lacan du fait de valoriser “l'ordre de la subjectivité que [l'analyste] doit en lui-même réaliser”<sup>6</sup> – deuxième règle fondamentale –, on a beaucoup écrit sur ce cher et brillant analyste, sur ses demandes démesurées<sup>7</sup> à Freud après son trajet analytique de 1914-1916 avec lui ; je ne m'y arrêterai pas sinon pour dire que dans les textes et dans sa pratique des dernières années, il met l'accent sur la satisfaction des demandes des patients, orientation technique qui est mise sous réserve par Freud, qui lui dédie plusieurs paragraphes dans “L'analyse finie ou infinie”. D'après Ferenczi, l'analyse se termine par épuisement quand est obtenue “...la séparation nette entre le monde fantasmatique et celui réel [...], quand le patient s'est convaincu que l'analyste est pour lui un mode de satisfaction nouveau, mais toujours fantasmatique. Quand petit à petit il va au-delà du deuil de cette découverte, il s'oriente inévitablement vers d'autres satisfactions.”<sup>8</sup> Pour cet analyste la séparation analytique correspond à la résolution actuelle des situations traumatiques de frustration de l'enfance, en accentuant que l'analyse n'est pas un processus sans fin, mais qu'il peut arriver à “un terme naturel”. Il admet toutefois n'avoir pas obtenu beaucoup de cas d'analyses terminées sous ce mode et il continue sans réserve à se consacrer à des observations sur la tâche de l'analyste, pour conclure en disant que si celui-ci sait confesser ses erreurs – en effaçant sa résistance et son narcissisme – peut alors apparaître la demande radicale d'affection et la tentation pour l'analyste de la combler<sup>9</sup>, là où a eu lieu le rejet originare des adultes<sup>10</sup>, en méconnaissant ainsi le vide irréductible qui constitue le sujet.

---

<sup>6</sup> J. Lacan, “Variantes de la cure-tipe”, *Écrits*, Seuil, 1966.

<sup>7</sup> Lettre de Ferenczi à Freud, 17/01/1930. *Correspondance Freud-Ferenczi*, Tome 3, Calmann-Levy

<sup>8</sup> S. Ferenczi, “Analyse d'enfants avec les adultes”, O.C. IV, p. 98, Payot.

<sup>9</sup> Lettres de Freud à Ferenczi, 04/01/1928 et 13/12/1930.

<sup>10</sup> S. Ferenczi, “Analyse d'enfants avec les adultes”, O.C. IV, Payot.

Après avoir évoqué le virage de la passe, Lacan indique qu'au-delà de celle-ci il y a un temps de durée de l'analyse. Dans "L'étourdit" il évoque ce temps : "après, le deuil s'achève".

Avec Sándor Ferenczi on trouve le témoignage d'un analyste engagé qui prend le risque d'exposer ses idées "sous le contrôle de la critique<sup>11</sup>" de la communauté des analystes, et qui rend possible d'en extraire des enseignements pour le présent et le futur, fondamentalement non pas du côté mais par les questions qu'il soutient.

---

<sup>11</sup> S. Ferenczi, Intervention au Congrès de Nüremberg, 1910, "De l'histoire du mouvement psychanalytique", O.C. I, p. 162-171, Payot.

## Pratique analytique et recensement du Champ lacanien

“La psychanalyse et ses interprétations”. Le titre porte à équivoque.

S’agit-il des interprétations que la psychanalyse fait, des interprétations que permet la psychanalyse ? Encore faudrait-il préciser sur quoi ses interprétations portent, et surtout rappeler que ce n’est pas la psychanalyse qui interprète, même si l’on se réfère à son “discours”, mais le psychanalyste ; ce qui porterait déjà à s’interroger sur les inconvénients, voire les dangers, à ce que celui-ci s’identifie à celle-là.

Ou bien s’agit-il des interprétations qu’on a de la psychanalyse ? Encore que, là, vaudrait-il mieux parler de “conceptions”, conceptions de la psychanalyse, terme au demeurant bien approximatif pour dire comment peuvent s’interpréter les concepts que Freud a établis et avec lesquels la psychanalyse opère. Il est clair qu’à ce sujet les divergences ont eu comme conséquence des pratiques fort hétérogènes. Quoi qu’il en soit, il resterait dans ce cas de figure le problème de savoir qui est ce “on” (qui à vrai dire a bien le droit d’avoir son opinion de la psychanalyse), mais s’agit-il du monde en général, porteur d’une *doxa* universelle à usage sociologique, dont nous n’avons pourtant cure qu’au singulier et qui renvoie alors aux problèmes, bien actuels (en tout cas sans doute proches), de la responsabilité que nous aurons dans les projets éventuels de la reconnaissance officielle d’une pratique spécifiquement analytique ? Ou bien s’agit-il du “on”, s’il y en a, des psychanalystes, des praticiens, de l’ensemble de ceux qui “actent” avec les concepts de Freud et les “interprétations” de ses successeurs ? En ce qui nous concerne, il s’agit de l’interprétation, ou pour mieux dire, de la lecture que Lacan a

faite de ces concepts, avec les conséquences pratiques qui s'en suivent. Lecture qu'une mode regrettable énonce maintenant en France sous le label assez incertain de "La pensée-Lacan" (Quand on sait ce que Lacan "pense" de la pensée !...)

Le débat de notre rencontre de Buenos Aires sera orienté par ces deux vecteurs, subjectifs et objectifs, du "ses" ambigu de notre titre, qui se rejoignent et s'explicitent dans les sous-titres des thèmes à traiter, direction de la cure, diagnostics, fins de l'analyse : il s'agira de débattre du point de vue de la praxis de la théorie psychanalytique, problème d'éthique donc, dont Lacan, il n'est pas inutile de le rappeler, fait le cœur de la troisième section de son École à sa fondation : "Section de recensement du champ freudien" qui comprend aussi l'articulation aux sciences affines et le commentaire continu du mouvement psychanalytique.

Il est dès lors normal de vouloir faire dialoguer les diverses approches de la psychanalyse, sous l'angle où elle se pratique, même si nous n'en avons jamais qu'une connaissance approximative. Car que savons-nous réellement de la conception que nos collègues se font de leur pratique ? Ce sera l'occasion, espérons-le, d'échanger à ce sujet sans faux-semblant ni précautions rhétoriques. N'oublions pas toutefois, comme Lacan l'a évoqué, que l'effet de l'analyse n'est pas directement dépendant de la plus ou moins bonne conception que l'analyste a de la psychanalyse et de sa pratique. On constate simplement qu'elle opère. Y aurait-il des pratiques "aconceptuelles" qui ont de l'effet tout aussi bien ? Mais quel effet alors ? Psychothérapie ou psychanalyse ? Réadaptation ou marginalisation ? Pacification ou subversion ? En tout cas, le "il y a de l'analyste" (que Lacan avance comme une probabilité plus que comme une certitude) ne signifie pas une titularisation universelle (tout au plus un titre dans une école) et encore moins qu'il n'y a d'analyste que lacanien, catégorie de plus en plus problématique depuis l'éclatement des groupes. "Il y a de l'analyste" dit que, du point de vue où la cure est dirigée et du point de vue où un terme en est obtenu, un analyste sait et doit pouvoir témoigner de la conception qu'il a de la psychanalyse et de quel emploi des concepts relève sa pratique, faute de quoi c'est la valeur de son discours même qu'il aura sacrifié.

Le problème, me semble-t-il, n'est pas de savoir : comment interprète-t-on aujourd'hui ?, avec le risque de rester dans l'ineffable. Il s'agit plutôt d'approcher d'un regard critique et épistémique l'effet qu'a la psychanalyse et ses interprétations dans le champ où l'acte analytique opère : comment pratiques-tu cette autre science qu'est la psychanalyse, si tu n'es pas seulement psychiatre, psychologue, psychothérapeute... ? Question difficile sans doute (et délicate pour le moi, s'il en reste un bout chez un analyste), mais question essentielle pour "la mise à jour des principes dont la praxis analytique doit recevoir dans la science son statut" (Acte de fondation). Notre pratique n'est pas une herméneutique ; l'acte analytique n'est possible que dans l'identité du discours avec ses conditions.

Il est à mon sens un espace où se rassemble tout le problème de la psychanalyse et de ses interprétations (dans les deux sens du "ses"), C'est celui de la transmission. Prenons le cas de ce qu'on peut appeler la querelle des identifications. Il a bien fallu à Lacan une lecture à l'opposé de la *doxa* freudienne pour inventer le montage de la passe, fait pour contrecarrer la conception de la fin de l'analyse sur le mode de l'identification à l'analyste. Il ne s'agirait pas d'en rester maintenant à la querelle des interprétations. Mais est-on si sûr que notre conception et notre emploi de la passe éliminent à coup sûr le risque de l'issue paresseuse (ou surmoïque) de la cure sur le modèle de l'analyste ? L'expérience ne prouve pas encore vraiment qu'on se soit débarrassé de ces à-coups de l'éthique où la jouissance de l'analyste ravage le désir de l'analysant d'école. Est-on si sûr que c'est en provoquant l'effet de désir qu'immanquablement l'inconscient s'ouvre ? Et s'il fallait au contraire que d'abord l'inconscient s'ouvre pour que l'effet de désir surgisse, dans la syncope du transfert ?

Il est encore maintes questions dont relève ce qui se conçoit de la psychanalyse et de sa pratique, l'énormité de la tâche étant au jour le jour d'être d'abord enseigné par ceux qu'on écoute en leur offrant la chance redoutable de se saisir comme effet du langage dans le réel. Au-delà de quoi, il n'y a sans doute plus rien à interpréter. La psychanalyse comporte peut-être en pratique et en théorie sa propre fin.

Cela ne doit pas nous épargner de commencer à recenser le champ lacanien, champ des jouissances, dont la clinique psychanalytique permet de déplier les moyens, en fonction des fins sur lesquelles l'accord n'est pas acquis d'avance.

## Les interprétations de la psychanalyse

Qu'est-ce qui fait la divergence de fond entre lacaniens et non lacaniens ? La longueur des séances, répond encore en 2002, dans un débat avec le président de l'AMP, le président de l'IPA, parce que la réduction du temps de la séance modifie les deux règles freudiennes de l'association libre et de l'attention flottante, fondatrices de l'écoute interprétative. Ce qui se passe dans la séance doit donc, dans l'esprit de l'IPA, durer assez longtemps pour que place soit faite à une élaboration induite et réciproque qui fonctionne comme une "associativité partagée" entre l'analysant et l'analyste, soit entre transfert et contre-transfert.

Il peut être également instructif d'apprécier à quoi peuvent se réduire les différences d'interprétation de la psychanalyse qu'il pourrait y avoir entre les analystes non lacaniens, comme celles qu'il pourrait éventuellement y avoir entre ceux qui se disent lacaniens. Mais ce qui est encore plus intéressant c'est quand cette différence d'interprétation concerne un même analyste à deux moments de sa pratique et que cette différence opère dans la direction de la cure d'un de ses analysants, lorsqu'il revient pour une deuxième tranche d'analyse. C'est ce dont rend compte le célèbre psychanalyste de Chicago, Heinz Kohut, dans *Les deux analyses de M. Z*, paru en 1979 et traduit en français en 84 dans la Bibliothèque des Analytica, chez Navarin. Kohut était en train d'écrire *La psychologie du self* quand a eu lieu la seconde analyse de M. Z, cinq ans après la première.

M. Z a 25 ans quand il commence son analyse. Enfant unique, il vit avec sa mère depuis la mort de son père et se plaint d'inhibitions dans sa vie sociale et vis-à-vis des femmes. Émerge dans la cure un fantasme masturbatoire masochiste, apparu à 5 ans, où une matrone le force à faire l'amour ou bien à lui servir de pot de chambre. Quand il avait 3 ans 1/2 et demi, son père

tombé malade avait été hospitalisé et était tombé amoureux de son infirmière, avec laquelle il était parti. Ce père était revenu au foyer quand il avait 5 ans. Kohut, qui dans cette analyse se conforme aux standards de l'*ego-psychology* et à la *doxa* du complexe d'Œdipe, interprète le transfert comme régressif et pré-oedipien, convaincu d'être dans le transfert à la place de la mère phallique par laquelle l'enfant nie le père castrateur. L'analyse se termine par une apparente guérison, pour faire plaisir à l'analyste, dira Kohut, et sur un rêve où le patient repousse son père sur le pas-de-porte de la maison, chargé de paquets pleins de cadeaux.

Quand M. Z revient, le masochisme du fantasme s'est étendu à son travail et à sa vie en général, avec comme symptôme majeur une dépression chronique. Kohut va aborder cette seconde tranche comme Autre de l'analyste qu'il avait été dans la première. Son point de vue théorique a évolué d'une façon telle qu'il donne un sens nouveau à sa lecture du cas. L'Œdipe lui apparaît dès lors comme une résistance théorique. Sa nouvelle approche du transfert narcissique, avec la rage qui le caractérise, lui permet un maniement tout à fait différent de l'arrogance et des exigences du patient dans le transfert qu'il ne conçoit plus comme une répétition mais comme une mise en acte du procès de restauration du *self*.

Il est frappant de voir, à travers ce qu'en dit Kohut, combien la nouvelle théorie du *self-object* qu'il est en train d'élaborer a des effets directs sur la direction de la cure de M. Z, en particulier combien elle modifie l'interprétation de sa relation à sa mère comme objet archaïque du *self* et pour laquelle Kohut parle d'identification au phallus. Cette mère, qui passait son temps à inspecter les selles de son enfant et qui, quand il était adolescent, s'acharnait à extraire le sébum de ses points noirs, voulait, explique Kohut, retenir son fils comme objet de son propre *self*. Kohut dirige la cure dans le sens d'amener son analysant à abandonner cet objet d'ombilication du *self* qui lui collait à la peau comme le point noir du désir de l'Autre maternel.

En quelque sorte, la psychologie du *self* que Kohut s'invente est l'interprétation de la psychanalyse qui lui aura permis

d'opérer sur le fantasme et d'en extérioriser l'objet, grâce à un changement de position de l'analyste. Car dans sa stratégie de restauration du nouveau *self*, Kohut n'est pas loin de tenir la place du semblant d'objet *a*, comme le fait remarquer Serge Cottet dans sa préface à la traduction en français. Dans cette seconde cure, l'analyste paye de sa personne pour dégager le désir du *self* maléfique de l'Autre.

Toutefois le désir de l'analyste n'est pas sans ramener l'objet cause du désir vers l'idéalisation du père. Car ce qui fait retour en play-back au final de cette seconde analyse c'est l'Œdipe que Kohut avait voulu y gommer : M. Z, regonflé dans son narcissisme, se tournant alors vers le père idéalisé, ce qui lui permet d'incorporer dans son *self* la "*male psychological substance*". A la fin de sa cure, M. Z a rompu avec le masochisme et se trouve sur la voie d'atteindre la fonction de père symptôme. On pourrait donc dire que Heinz Kohut a réussi, dans cette seconde analyse où il interprète avec sa théorie du *self* l'impasse de la première, à se faire suffisamment la dupe du père pour que la jouissance opaque de l'obscur objet maternel de M. Z soit dévalorisée.

Quelques années après, Kohut apprendra par une carte de Noël amicale que M. Z s'est choisi une femme qui lui soit acquise pour lui faire un enfant. Kohut, qui par une autre source avait pu en savoir un peu sur cette femme symptôme, termine son texte ainsi : "J'en ai conclu que M. Z avait choisi une partenaire qui possédait les atouts maîtres du père enchâssés dans une matrice de féminité. Et j'en ai conclu qu'il avait fait un bon choix."



## Interprétation - Interprétations

En juillet 2004, notre communauté analytique tiendra son premier Rendez-vous International d'École dans la ville de Buenos Aires, pour partager des perspectives capitales de notre pratique d'analyste.

Ce Rendez-vous nous donnera l'occasion de rassembler et conclure le travail soutenu des Forums à travers de cartels, séminaires, journées, rencontres...

Les diagnostics, la direction de la cure, l'analyse terminée, d'autres perspectives interprétatives... Ce sont les sujets qui portent un défi pour notre parcours.

Quelques réflexions ont surgi de mon travail sur cette thématique.

“Je ne cherche pas, je trouve”

Si l'interprétation analytique s'éloigne de la quête herméneutique c'est parce que l'acte analytique est défini par la rencontre. Une rencontre particulière – ni bonne ni mauvaise – qui exige “le silence opportun” et la “foudre déchirante” de l'un des intervenants et qui attend de l'autre, une réponse renouvelant des associations inédites, pour que “l'interprétation retrouve l'horizon inhabité de l'être où sa vertu allusive doit se déployer”.

Un dire silencieux qui ne garantit pas cet effet que nous découvrons aujourd'hui, en relisant Freud de 1904, dans la beauté de ses énoncés, un certain ton, peut-être naïf : l'interprétation est un art – nous dit le fondateur – qui consiste à extraire “du minéral à l'état brut le contenu métallique de pensées refoulées”.

Mais, l'inconscient freudien – depuis Lacan – est-il le nôtre ?

En 1974, Lacan affirme que l'inconscient n'est pas une connaissance, mais un savoir "dysharmonique" qui ne se prête point à un mariage heureux... Un inconscient défini non pas comme le siège des profondeurs précieuses de l'océan ou de la montagne... L'inconscient est un "chancre" et comme tel "il lui faut une discipline un peu différente de la discipline philosophique".

L'inconscient freudien – sans les effets de la révolution technologique et génétique, sans la *World Culture* – est-il le nôtre ?

L'incitation à la jouissance autistique dans un monde peuplé de *lathouses*, quel inconscient peut-elle construire ?

"Le monde - dit Lacan – est de plus en plus peuplé de *lathouses* [...] Et pour les menus objets petit *a* que vous allez rencontrer en sortant, là sur le pavé à tous les coins de rue, derrière toutes les vitrines, dans ce foisonnement de ces objets faits pour causer votre désir, pour autant que c'est la science maintenant qui le gouverne, pensez-les comme des *lathouses*."

Des objets qui témoignent de l'impossibilité de la relation entre les sexes, ce non-inscriptible qui fait que l'interprétation, en ce qui concerne ses effets, soit un incalculable. Comment calculer la jouissance du combattant ? Comment calculer ce qui constitue un obstacle insurmontable pour que la relation puisse s'inscrire ?

Il n'existe aucune interprétation analytique qui s'éloigne de donner à une proposition quelconque sa relation avec la jouissance, où le mot assure sa "*dit*-mension" de vérité.

En 1972, Lacan conclut "L'étourdit" par une interrogation qui présente la particularité d'être une *démonstration clinique*. "Où est-ce que j'ai mieux fait sentir qu'avec l'impossible de dire on mesure le réel – dans la pratique." Un texte qui marque les coordonnées fondamentales de sa théorie définitive sur la place occupée par l'interprétation dans la direction de la cure : l'équivoque.

L'équivoque sous ses diverses formulations : "Tu l'as dit", "je ne te le fais pas le dire", "les paradoxes".

Deux questions à travailler et qui constituent la spécificité de la théorie et de la clinique lacanienne au sujet de l'interprétation : l'impossible de dire et les modes de l'équivoque.

Si la pratique psychanalytique suppose l'accès au réel par le symbolique, c'est l'emploi de l'équivoque qui permet d'obtenir un effet qui ne soit pas seulement un effet de signifié. L'idée est telle que le symptôme est un message, une métaphore chiffant une jouissance réelle. L'équivoque vise à obtenir une métamorphose, une mutation...

Tandis que l'interprétation par la voie du déchiffrement, sur un "inconscient qui se structure comme un langage", tombe juste et opère sur le manque du savoir, une interprétation qui joue avec l'équivoque s'appuie sur le complément logique de l'inconscience structurale du "parlêtre" – il n'y a pas d'Autre de l'Autre – et elle est incalculable.

Lacan ajoute à la dialectique phallique ayant comme fonction de participer au désir et à l'érotisme. Il fonde une exception au tout phallique en écrivant sa sentence : *La femme n'existe pas.*

### Plaider le faux

Dans "Radiophonie" et *Télévision* (1970) Lacan signale : "Doublé ce mot c'est le prendre comme il faut, quand il s'agit de plaider le faux de l'interprétation. C'est justement comme fausse, disons bien tombée, qu'une interprétation opère de travers, à savoir : où l'être se fait avec le *lapsus linguae*."

Quel paragraphe !

Buenos Aires sera l'occasion pour le déployer dans toute son étendue...

Plaider, être en litige, est de l'ordre de l'invention ; faire semblant en anticipant une rencontre incalculable... Qu'y a-t-il dans les interstices ? C'est difficile de risquer une réponse... Certainement un peu de rien jouant le rôle de la cause.

*Opérer de travers* sur l'être tombé, perplexe, vacillant du *lapsus linguae*. Opérer sur le sujet-reste après l'écroulement des certitudes du moi.

Opérer sur le sujet scindé du lapsus, sur un sujet embrouillé, embarrassé, troublé...

Se tromper, *plaider le faux*... en essayant de saisir quelque chose de ce dérèglement structural entre le sujet et sa jouissance (trop peu, beaucoup trop, ce n'est pas, pas maintenant, très tard, bien tôt...)

*Opérer de travers* sur le langage n'est plus qu'*ornure* pour dégager l'ornement et manœuvrer sur l'ordure.

## Hystérosomatique

La science traite le corps mortifié, ce n'est pas le corps dont traite la psychanalyse. Le corps, pour la science, est *corpse* (ouvrez les cadavres !), lourde chair (faites-là maigrir !), extension mesurée (l'hypo-campe diminue !), ensemble d'organes (trafiquez les reins, les foies, les yeux !), biomachine (traitez-en les troubles !).

Pour la psychanalyse lacanienne, l'incorporation signifiante fait sans doute du corps un désert de jouissance. Mais les corps abandonnent le désert, ils se plongent dans le fleuve de la jouissance sexuelle et ils arrivent sur la scène du monde imprégnés d'hystérie. L'hystérie imprégnée, celle de Charcot<sup>1</sup> – ce que Freud perçut à Paris, moment où il fit ses adieux au neurologue qu'il était en y arrivant.

*Hystérosomatique* : voilà le terme que je propose pour aborder le corps en psychanalyse. Il spécifie la conception de la chair faite corps de l'être parlant et il s'en distingue. L'hystérosomatique est la discipline qui vérifie que l'inconscient s'enchâsse dans le corps et que le sujet – à proprement parler hystérique – est l'inconscient en exercice. Le fondement de l'hystérosomatique est la *lingühystérie*.

L'hystérosomatique montre et démontre que le sujet de la psychanalyse ne va pas sans le corps. Et de même, pas de corps humain sans sujet. Le corps, signale Lacan dans "Radiophonie", est le support de la relation du sujet au signifiant. Sans ce support pas de sujet (pas de sujet d'un corps mort). Le *fading*

---

<sup>1</sup> L'auteur joue de l'homophonie : *encharcou/em* Charcot (N. de T.)

même du sujet a des effets sur le corps, ce dont témoignent les phénomènes de dissociation de l'hystérie. Le corps en tant que support du sujet présente des manifestations *lingühystériques* diverses d'être un "corps parlant<sup>2</sup>".

L'historisation du corps est hystérique. L'incidence du  $S_1$  sur le corps le marque d'un trait et permet ainsi de le situer dans une chaîne signifiante, c'est-à-dire dans une hystorisation.

Les sommations qui en reviennent, d'être le fait d'une fiction de l'émetteur, c'est moins du refoulement qu'elles témoignent en ce qu'il n'est pas moins construit, que du refoulé "à faire trou dans la chaîne de vigilance qui n'est pas plus que trouble du sommeil<sup>3</sup>". Le terme de sommation équivoque avec celui de somation, qui parle justement du corps (*soma*, en grec). Les somations signifiantes du type "tu es..." émises par ceux qui ont occupé la place de l'Autre pour le sujet – mère, père, grands parents, etc. – constituent les somations du physique du sujet, les caractéristiques de son support corporel. Ces sommations sont des  $S_1$ , – l'essaim des signifiants maîtres que le sujet reçoit comme des fictions (fantasmes, idées) émises par ces autres-là.

Somation, est un terme médical qui signifie acquisition, au cours du développement, de caractéristiques qui modifient le *soma* sans modifier le germe – support biochimique, chromosomique, du patrimoine génétique. Le corps et ses caractéristiques signifiantes est un corps historique formé par les dire de l'Autre. Il est également un corps hystérique constitué par le retour du refoulé. Voici une généralisation du symptôme hystérique : il ne s'agit pas de somatisation, mais de sommation. De là, nous proposons le terme d'hystérosomatique en tant que discipline origininaire de la psychanalyse pour aborder le corps. Le symptôme dit de conversion accorde<sup>4</sup> le sujet au réel pulsionnel – en brisant la vigilance sonorifère de la conscience. Sur la base de l'hystérosomatique, nous pouvons penser la psychanalyse

<sup>2</sup> J. Lacan, *Séminaire XX*.

<sup>3</sup> J. Lacan, "Radiophonie", *Autres écrits*, p. 425, Seuil, Paris, 2001.

<sup>4</sup> *Acordar* en portugais : accorder et aussi réveiller (N. de T. de G. Lombardi)

comme une “thérapie corporelle”, puisqu’elle agit sur le corps dans la mesure où c’est en son lieu que se manifeste la dispute entre le conscient et l’inconscient.

L’hystérosomatique inclut l’affect, dès lors que celui-ci est fondamentalement corporel. Pas d’angoisse sans engagement du corps : douleur à la poitrine, aux tripes, au cœur, tachycardie, affliction. La passion amoureuse est corporelle elle aussi : les jambes tremblent, le battement du cœur s’accélère, la bouche se dessèche. La peur rend le corps livide, exsangue et, très souvent, relâche les intestins. Mesurez les neuro-hormones dans ces instants ! Leurs valeurs sont sans doute altérées. Le choix de ce que l’on traite (la cause ou l’effet) et la façon de le faire (par le discours ou la chimie) est une question éthique.

Dans l’hystérosomatique, le corps est mis en scène et se donne à voir à l’autre ; c’est un corps-spectacle qui fonctionne pour le sujet lui-même comme une Autre scène, une autre loge d’où se produisent divers quiproquos. Il se présente donc selon un double versant : loge pour soi-même et loge pour l’autre, présence d’un plus-de-regard.

Dans l’hystérosomatique, le corps est aussi marqué par un plus-de-voix qui berce, perfore, mobilise, arrache des larmes comme le fait un adagio, ou fait danser comme une samba. Un corps qui s’excite avec la voix, qui s’allume et qui peut aussi bien s’éteindre. La *cantada*<sup>5</sup> provient davantage du chant que du contenu, dépend plus de la voix que de ce qui est dit. C’est aussi un corps commandé par la voix du surmoi. Un corps donc qui se peint à partir d’un regard et qui vibre à partir d’une voix.

Le signifiant est cause de la jouissance qui retourne hystériquement sur le corps. Nos corps sont donc imprégnés d’hystérie, ce sont des corps hystériquement historiques, marqués par les événements signifiants qui laissent leurs traits et

---

<sup>5</sup> *Cantada*, argot brésilien : allusion à la séduction par la parole, ensemble de mots par lequel on séduit quelqu’un pour une conquête sexuelle et amoureuse. (N. de T. de G. Lombardi).

leurs symptômes (événements du corps), mais qui également moulent, modèlent le corps. Le corps que nous traitons est donc de l'ordre du semblant et il répond au discours de l'analyste.

**LA PSYCHANALYSE...**



## L'entrée en analyse : les entretiens préliminaires

*“Il n’y a pas d’entrée possible dans l’analyse  
sans entretiens préliminaires”*

Jacques Lacan, “Le savoir du psychanalyste”, 2.12.1971

### Introduction

Il n’y a pas de doctrine codifiée de l’entrée en analyse mais un certain nombre de conceptions variées qui dans le post-freudisme se sont appelées : indications, contre-indications de l’analyse, analysabilité, etc.

Lacan a introduit le terme d’entretiens préliminaires qui, pour être préliminaires (à une direction possible de la cure) n’en font pas moins intégralement partie de l’acte analytique, nécessitant dès lors une conception et un maniement éclairés de la demande et du transfert, orientés par la présence (le désir) de l’analyste.

Mais la question de l’entrée en analyse n’est pas seulement une question technique ou simplement corporatiste au sens où il y aurait diverses manières de faire selon les différents courants de pensée : le moment d’entrée en analyse implique celui qui dirige la cure, l’analyste, dans son désir même, mais aussi celui qui, en demandant à s’engager dans l’expérience analytique, met en jeu par son symptôme le plus profond de son être sans savoir encore de quel prix sera la séparation de jouissance que l’expérience pourra coûter. La question de l’entrée en analyse est donc aussi celle de la fin de l’analyse ou du terme où l’expérience s’achève. C’est une question éthique : *praxis* de la théorie.

Le problème de l’entrée en analyse n’est pas non plus sans rapport avec un versant de l’actualité du mouvement psychanalytique qui met en cause l’évaluation des cures et le titre même

de psychanalyste. Selon les conceptions qu'on a de la psychanalyse et de l'inconscient, il y aura des différences entre ce qu'on appelle psychanalyse ou psychothérapie, et donc sur la manière de s'y engager. Les différents dispositifs de la cure (divan, face à face, etc...) ne suffisent pas à trancher sur le débat entre psychanalyse et psychothérapie. Il y a des psychanalyses qui se pratiquent en face à face comme l'expérience de Lacan nous l'a montré. Le courant traditionnel tend à considérer la psychothérapie comme une psychanalyse plus douce, moins en profondeur. Dans ces conditions, on peut en arriver à appeler psychothérapie ce qui a purement et simplement rendu impossible l'entrée en analyse proprement dite. Mais si, cependant, il y a aussi des pratiques qu'on peut appeler "psychothérapies psychanalytiques" ou "d'inspiration psychanalytique", encore faudrait-il savoir ce qu'on met exactement sous ces termes qui ne renvoient pas seulement à une question technique mais à ce qu'en termes lacaniens on nomme discours. Il n'y pas d'entrée dans l'espace de l'inconscient sans une forme de discours qui objective le dire. Tout le problème est de savoir comment rendre ce dire vrai. Ce sont les conditions et les fins de l'entrée en analyse.

Pour traiter la question de l'entrée en analyse, il n'est pas inutile de commencer d'abord par situer dans un survol historique la position de la question et ensuite de voir ce que Lacan met sous ce terme d'entretiens préliminaires, sur lequel il n'a pas dit directement beaucoup de choses. Ce qui oblige à passer par d'autres vecteurs de la doctrine lacanienne comme la topologie, la logique, la demande et le transfert. Ceci pour essayer de dégager une problématique à partir de là où, explicitement cette fois vers la fin de son enseignement, Lacan parle des entretiens préliminaires en termes de rapports de corps et d'introduction au discours analytique.

### Position de la question

C'est dans *La technique psychanalytique*, une série d'articles parus entre 1904 et 1918, que Freud parle du début du traitement et donc de ce qui se rapproche le plus du thème de l'entrée en analyse.

Freud y parle des règles du début du traitement, règles qu'il y a donc dans le traitement analytique et qu'il est nécessaire de dire, plus que les règles du traitement lui-même, ceci comme dans le jeu d'échecs où, entre le début et la fin de la partie, les règles permettent d'y comprendre quelque chose et de savoir comment opérer pour réussir. Ces règles sont liées à ce que Freud appelle le plan du traitement lui-même. A vrai dire, il corrige ce terme de règles en disant que ce sont simplement des conseils nécessaires au "traitement d'essai", qui fait intégralement partie de la cure elle-même, en obéissant aux mêmes règles. Ceci sert non seulement à faciliter le diagnostic – on remarque là que Freud comme Lacan lui-même se préoccupe du diagnostic dès le début du traitement – mais répond aussi à un principe de précaution : il s'agit d'écarter la psychose, inaccessible au traitement analytique pour Freud qui a là-dessus une position constante, mais qui ne sera pas celle de Lacan.

Ce traitement d'essai ne doit pas être trop long et doit s'effectuer en toute neutralité : il ne peut succéder par exemple à un autre type de thérapie ni s'effectuer lorsque le psychanalyste et le futur patient ont des relations amicales. En effet, dans ce cas, Freud souligne que le transfert peut être en avance sur la cure proprement dite et l'on perd alors l'avantage de voir ce transfert et la résistance qui l'accompagne se constituer progressivement : pureté du style de Freud dans l'investissement demandé au futur analyste du futur patient à l'orée du traitement.

Le futur analyste doit être un homme averti, nous dit Freud : ni la confiance ni la méfiance du patient dans le traitement ne sont à prendre en compte et l'on aurait tort de s'aligner sur ce genre d'affects. En effet, les résistances intérieures qui protègent la névrose sont autrement plus puissantes que les allégations de confiance, de méfiance ou d'espoir dans la thérapie que le patient peut y mettre. Au patient trop confiant, l'analyste doit contredire ses préjugés favorables en le prévenant que l'expérience analytique sera difficile. Au patient méfiant, l'analyste doit lui signaler qu'il s'agit là déjà d'un symptôme et que c'est justement pour cela qu'il est en train de demander une analyse. Logique et rigueur du style de Freud qui ne ménage rien d'autre

que les lois de l'inconscient mises en branle par le simple jeu du "conseil" de l'association libre qui prend le poids d'une "règle fondamentale".

En début de cure Freud conseille également d'être intraitable sur le déroulement régulier et continu des séances : ainsi, contre ceux qui voudraient abrégé leur traitement en se prétendant quittes de leurs symptômes, Freud en appelle à l'intemporalité des processus inconscients qui font de la cure une machine qui une fois en route ne doit pas s'arrêter. Le traitement analytique ne peut être sélectif car "le pouvoir de l'analyse sur les symptômes est comparable à la puissance sexuelle", qui est Toute, et c'est donc comme un tout que la puissance du dispositif analytique doit être considérée. C'est la raison pour laquelle il est impossible de prédire la longueur d'une cure analytique. Pas de promesse d'un temps de bonheur dans le dispositif analytique, telle est déjà la position de Freud.

Il faut aussi payer les séances manquées, rappelle Freud, l'acte gratuit ne devant pas exister car il augmenterait les résistances et provoquerait des malentendus transférentiels, en particulier avec les femmes...

Freud préconise donc le début du traitement analytique d'une manière à la fois extrêmement prudente et en même temps très autoritaire. Il n'a pas à proprement parler l'idée des "entretiens préliminaires", puisqu'il préconise en effet d'allonger le malade dès le début du traitement (pour des raisons historiques également, liées à l'hypnose), ce dispositif isolant le transfert et son pouvoir de résistance avec lequel il faudra travailler pendant le temps de la cure. Finalement Freud se préoccupe surtout de ce qu'il appelle le matériel avec lequel il convient de commencer un traitement. Ce matériel, c'est le langage, c'est essentiellement la règle fondamentale qui doit seulement être dite au patient, à partir de quoi peuvent commencer les interprétations une fois que le transfert s'est mué en résistance.

Économie de moyens et grands effets. L'analyste n'a donc en principe pas de raisons d'être plus bavard au début du traitement que pendant. Pourquoi Lacan introduit-il alors cette notion d'entretien et de préliminaire, et si c'est là l'introduction au discours

analytique, l'entreprise serait-elle plus difficile ou plus délicate à produire aujourd'hui qu'au temps de Freud ? Il y a sans doute des raisons conjoncturelles : banalisation de la psychologie et des jeux du langage dans les mœurs, et il faut donc sans doute être plus vigilant qu'au temps de Freud sur la nature du discours qui se tient.

Entretien préliminaire ne signifie cependant pas évaluation.

Là où Freud peut aller jusqu'à parler de contre-indication à l'analyse parce que le futur patient ne serait pas à même de pouvoir supporter les frustrations, le sacrifice et l'abstinence que l'analyse implique, là où il finirait même par décourager l'analysant qui se complairait trop à l'exercice, Lacan se montre au fond plus tolérant et même plus "didactique" : il n'y a guère en somme que ceux qui, venant demander une analyse, disent vouloir mieux se comprendre qu'il aurait tendance à écarter de l'expérience. Pour le reste, il s'agit de savoir y faire pour faire fonctionner le discours analytique. Tel serait l'objet des entretiens préliminaires, exercice techniquement plus difficile qu'il n'y paraît.

Ce savoir-faire, qui n'est cependant technique qu'en apparence, avait déjà préoccupé les contemporains de Freud. En 1927, Ferenczi parlait d'un va-et-vient incessant de la position de l'analyste dans la cure entre "empathie, observation et jugement" pour décider des possibilités d'intervention et d'interprétation de l'analyste. La méthode dite active permet à l'analyste de mieux embrayer la cure, de favoriser la disposition du patient à se plier à la règle fondamentale, l'analyste pouvant même être amené à parler de lui-même au début et pendant le traitement. Cette méthode par *insight*, où Lacan verra un effet de "conivence", Freud y avait d'abord objecté en 1912 dans son article "Conseils aux médecins". Il ne s'agit pas, disait-il, de parler de ses "déficiences psychiques" parce que le patient risquerait alors de trouver l'analyse de son analyste plus intéressante que la sienne propre ! Cependant, en 1918, dans le dernier article des écrits techniques, "Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique", Freud évoque à nouveau la méthode active de Ferenczi sur laquelle il fonde quelques espérances. Ce penchant de Freud

à suivre Ferenczi sur une méthode à laquelle il n'adhère pas complètement veut sans doute simplement dire que Freud, en fait, demande que se soit essentiellement dans la frustration que l'analyste soit actif pour faire respecter la règle fondamentale.

Après Freud, en particulier avec l'arrivée de l'*ego-psychology* en Amérique et sous la pression de la culture et du discours médical ambiants, c'est en termes d'indications et de contre-indications aux possibilités d'adaptation au monde que se pose le problème de l'entrée en analyse. Otto Fenichel, en 1941, dans son célèbre *Problèmes de technique psychanalytique*, et en 1945, dans sa *Théorie psychanalytique des névroses* en deux volumes, avait déjà codifié les modes d'entrée en analyse. Puis c'est en termes de contrat, de pacte, d'alliance thérapeutique, de planification que le problème de la cure et de ses débuts sont abordés. Greenson parle d'alliance de travail pour définir le cadre de la cure, Leo Stone, en 1961, de transfert rationnel et de transfert mature. Langs, en 1973, codifie le début de l'analyse en six points qui va du premier coup de téléphone à l'analyste et comment y répondre, à l'essai d'une définition de la "réalité de la cure" dans un cadre fixé. On se souvient que Freud avait parlé d'un "plan" du traitement en 1913. En 1951, Ernst Kris dans son article "Psychologie du moi et interprétation dans la thérapie psychanalytique" (l'homme aux cervelles fraîches) consacre toute une partie de son article à ce qu'il appelle la planification. C'est une méthode de repérage des temps de la cure pour ajuster la tactique et la stratégie de l'acte thérapeutique aux nécessités mêmes de l'interprétation. Le plan de la cure permet à l'analyste de repérer ses propres réactions spontanées, ses "idées préconscientes", et même de les corriger si besoin. En un mot, du début à la fin, c'est un plan souhaitable, disent ces analystes, pour le contrôle du contre-transfert et le respect de l'harmonie de la cure dans son cadre, y compris les *insights* exceptionnels qui peuvent se produire et avoir les meilleurs effets.

L'idée d'un cadre nécessaire à la cure à l'intérieur duquel l'"écoute analytique" peut être repérée est une idée qui fera son chemin jusque dans les temps contemporains (Green, Widlöcher, etc.). En 2001, le numéro spécial de la *Revue française de psychanalyse* évalue les différents courants de la psychanalyse contemporaine à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Dans cette évaluation, une partie du

courant français de l'IPA ne peut pas ne pas payer sa dette à la théorie lacanienne. Malheureusement c'est pour démontrer que la technique lacanienne de la cure conduit inévitablement à faire des psychothérapies par suggestion et non des analyses proprement dites. C'est avec cette position qui semble ne pas avoir bougé depuis un demi-siècle que ce courant prend voix dans le concert des débats actuels sur la réglementation des psychothérapies, dont on comprend dès lors encore mieux l'importance et sans doute le danger.

Dans le même numéro de cette *Revue*, Otto Kernberg fait un long développement sur la place de la psychanalyse classique par rapport aux formes associées que sont la "psychothérapie psychanalytique" et la "psychothérapie de soutien fondée sur la psychanalyse". On y voit d'abord clairement que c'est toujours en termes d'indications et de contre-indications du traitement que l'on parle de l'entrée en analyse, qui se fonde pour Kernberg sur une évaluation de la force du moi, sur la motivation du sujet, sur sa capacité d'introspection et d'*insight*, sur les bénéfices secondaires et plus paradoxalement sur des valeurs comme l'intelligence du patient et son âge. Ceci cependant est modulable et adaptable à diverses formes de techniques que doivent utiliser les thérapeutes pour répondre à "l'environnement social, culturel et économique qui évolue".

Kernberg distingue ainsi la vraie psychanalyse, celle qui provoque un changement structural et en profondeur de la personnalité, de la psychothérapie psychanalytique qui utilise l'interprétation explicative plutôt que l'interprétation dans la régression. L'interprétation du transfert se fait là dans le *hic et nunc* et non comme répétition du passé. Enfin la psychothérapie de soutien s'inspire de la psychanalyse classique mais sans interprétation du transfert ni maintien de la neutralité technique, les interprétations se rabattant sur de simples explications, cette pratique de soutien étant indiquée seulement pour les cas les plus graves. Donc, paradoxe, plus le cas est évalué dans sa gravité, plus léger sera son abord.

En ce qui concerne le début du traitement, Kernberg reste freudien mais s'en écarte cependant un peu puisqu'il déconseille

vivement l'évaluation de type psychiatrique en début du traitement qui risque de déformer l'approche qu'on peut avoir du patient par les seuls moyens du transfert et de son développement dans la relation thérapeutique initiale.

Le courant français majoritaire de l'IPA n'est pas entièrement d'accord avec la position de Kernberg. Ce courant n'approuve pas l'idée d'une psychothérapie de soutien d'inspiration analytique et craint la dérive de la psychothérapie analytique vers la psychothérapie de soutien. Cependant la psychothérapie analytique est reconnue par ce courant dans la mesure où elle peut être une sorte de psychanalyse moins traumatique, plus douce, moins angoissante et qui permettra dans certains cas de servir de prélude à une psychanalyse proprement dite.

Ce n'est pas de cette manière linéaire, comme un *continuum* entre psychothérapie et psychanalyse, que le courant lacanien envisage ce que peut être l'entrée en analyse. En 1989, l'École de la cause freudienne a consacré une de ses Journées d'études à l'entrée en analyse, ses moments et ses enjeux. Il se dégage de ces travaux un vecteur commun : la conception qu'on se fait de l'entrée en analyse est déterminée par la conception que l'on a de la fin de l'analyse. Ce qui ne veut pas dire que tout est joué dès le moment initial mais que l'analyse, comme l'inconscient, se joue dans un espace topologique et non linéaire. Cette position a le mérite d'opposer l'acte analytique au pacte analytique, et de mettre en valeur la logique du moment d'entrée en analyse.

### Logique de l'entrée en analyse

Partons du problème du transfert et de l'interprétation en début de cure. Les entretiens préliminaires ne sont en principe pas le lieu où l'on se précipite dans le devoir d'interpréter. Lacan a d'ailleurs critiqué l'inversion erronée des post-freudiens qui a consisté à mobiliser le transfert par la facilité séductrice des interprétations initiales. D'abord le transfert, ensuite l'interprétation (des résistances), et non le contraire, selon la leçon même de Freud.

Lacan a distingué la stratégie du transfert et la tactique de l'interprétation. D'abord contraint par les investissements opérants dans l'espace du transfert, l'analyste retrouve cependant de la liberté, celle de son dire, dans le temps de l'interprétation. Et s'il en inversait les termes, ce serait alors l'interprétation même qui ferait obstacle au transfert, rendant caduque la question préliminaire à tout traitement possible de la demande.

N'y a-t-il pas cependant quelque chose qui fait interprétation dès le moment des entretiens préliminaires et qui rend dès lors la poursuite de la cure possible, car on pourrait bien dire aussi : l'entrée en analyse, c'est le jeu immanent à la mise en fonction du désir et puisque le désir, c'est son interprétation, l'entrée en analyse, c'est donc la mise en jeu du désir par le jeu interprétatif, par la mise en fonction de la parole dans le champ du langage. Les entretiens préliminaires, invitant à parler, et seulement à parler, mobiliseraient en quelque sorte, *de facto*, le langage du désir.

Ce n'est certainement pas si simple car il y a surtout une logique supérieure qui préside à ce qu'est une rencontre analytique dans le moment initial. L'entrée en analyse est un mouvement topologique entre un sujet et un objet dont l'analyste tient la place et ce qui se passe, c'est que le sujet qui rencontre un analyste en vient normalement plus ou moins rapidement à se demander... ce qu'il est venu demander. Est-ce qu'il n'est pas déjà entré par-là dans le mouvement de l'analyse ? Non pas qu'il y serait déjà, sans le savoir lui-même, par la grâce du transfert déjà-là. Car il faut en effet que l'Autre, par sa présence active, son écoute, lui renvoie déjà son message sous une forme inversée : tu peux savoir (*scilicet*) ce que tu demandes en me demandant, à moi, ce que tu es venu demander et dans la réponse tu y es déjà ! C'est une logique de l'après-coup qui est en œuvre, dans l'effet rétroactif de la demande sur le désir. C'est la logique du graphe du désir dont Lacan a fait le tracé pour rendre sensible aux points de rencontre de l'énonciation et de l'énoncé dans le discours qui se tient. La logique de la rencontre des entretiens préliminaires est ce capitonnage de la demande dans la parole donnée au moment initial.

Ceci, qui est d'expérience courante pour tout analyste lacanien, semble ne pas avoir été entendu par les analystes de

l'IPA pour qui le carcan linéaire de la demande et de son développement bute au cadre de l'analyse jugé plus utile que les surprises du discours qui s'y tient. A cette sous-estimation du cadre langagier de l'inconscient est substituée la visée initiale d'une "alliance thérapeutique" qui pourrait bien être comme Colette Soler l'a justement suggéré une "alliance contre l'inconscient". C'est la SAMCDA de Lacan : Société d'Assurance Mutuelle Contre le Discours Analytique.

En somme, l'espace de développement du transfert croise le temps où il devient possible d'interpréter un désir d'analysant. Et ce dont est libre l'analyste à ce moment, c'est de mettre fin aux entretiens préliminaires pour commencer la cure proprement dite. C'est certainement là le moment difficile des entretiens préliminaires qui se présentent comme une série de scansions du temps logique. A quel moment les deux partenaires vont-ils sortir ensemble de ce dispositif préliminaire ? Et comment provoquer "un renversement de la tension du temps en tendance à l'acte" ? Acte de qui ? De l'analyste en première instance qui décide de continuer d'une manière ou d'une autre de telle façon que "l'après de la cure fasse antichambre pour que l'avant (c'est-à-dire l'entrée en analyse ici) puisse prendre rang". Le demandeur peut alors prendre acte de l'offre de parole en offrant la sienne aux risques et aux équivoques du langage : la cure n'est plus seulement ce qui pouvait apparaître comme un simple horizon des entretiens préliminaires et le mirage d'une promesse, elle est rétroactivement prise dans l'instant de la première rencontre chargée de significations inconnues mais à venir.

Ce renversement se retrouve dans la dialectique de la demande. L'analyse commence, comme l'a dit Freud, par la mise en forme du symptôme. C'est ce que le névrosé commence à donner dès le début, un peu de son symptôme. Ce qu'il nous offre n'est que fallace, mais qu'il faut accepter comme mise en jeu d'un premier semblant. Le sujet veut alors que l'analyste lui demande lui-même quelque chose, et comme il ne lui demande rien (ou si peu dans les entretiens préliminaires) le sujet névrosé commence à "faire des gammes" avec ses demandes (Lacan). C'est sa première entrée en analyse. Il veut qu'on le supplie et ne veut rien payer. En fait dans ce jeu dialectique de la demande qui fait le tissu

capitoné des entretiens préliminaires, le sujet est obligé d'en passer par la demande de l'autre et du savoir qu'il lui impute. La légèreté de l'être du signifiant s'entrecroise avec le poids du transfert.

### Le signifiant du transfert

“Le transfert est la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient.” Cette phrase de Lacan inciterait à penser qu'il faut qu'un seuil soit franchi pour entrer dans la dimension de l'analyse et du discours analytique. Les entretiens du début seraient alors préliminaires au franchissement de ce seuil. Le terme de “préliminaires” convient d'ailleurs bien pour encadrer, entre amour et acte, le risque de franchissement d'un tel seuil qui est celui où doit s'arrêter le chevalier de l'amour courtois mais qui n'en est pas moins un pour tout un chacun.

Ce passage à l'acte dans l'espace de l'inconscient et du sexuel dépend-il seulement de l'*automaton* du signifiant, auquel cas quelque chose pourrait devenir prédictible du futur de ces préliminaires fondé sur la simple promesse de l'effet du langage ? Est-ce cela que l'on appellerait avec Lacan l'introduction au discours analytique et ceci par la voie du signifiant du transfert ?

Ou bien serait-ce que, ne se contentant pas seulement d'un simple repérage du signifiant du transfert où il est pris, l'analyste ait lui-même à faire signe de quelque chose de son propre désir (en engageant la cure), position qui dépasse la seule mise en langage du désir dans les moments initiaux de la rencontre, étant considéré qu'il y a de toutes façons de l'imprédictible et de l'incalculable dans la cession de jouissance qui se produit tout au long de la cure et jusqu'à sa fin.

Traiter le transfert comme un signifiant, comme Lacan l'a fait, est une nouveauté. Compris d'abord comme un phénomène de déplacement obéissant à un mécanisme de répétition d'affects, Lacan en a fait un phénomène de déplacement de signifiants et a appelé signifiant du transfert le signifiant de ce déplacement de signifiants qui se répète, comme dans le jeu pulsionnel.

Cela change quelque chose à l'idée que le transfert puisse être simplement un seuil à franchir dans l'épreuve de l'entrée en

analyse. D'abord le transfert n'est pas seulement la métaphore amoureuse de la vie affective de l'enfance, il se déploie aussi dans la métonymie du jeu pulsionnel qui règle les choix d'objet de l'investissement libidinal. Pulsionnel et répétitif, il devient affaire de désir et pas seulement d'amour. Le transfert est effectivement un investissement de libido sur l'analyste mais ce déplacement, du symptôme du sujet à l'analyste, s'évalue-t-il, et cela s'évalue-t-il comme franchissement dans la dimension du sexuel, comme seuil de désir ?

Prenons ces exemples de rêves dits de transfert qui peuvent apparaître au cours des entretiens préliminaires et qui semblent permettre de sceller le pacte analytique. Ils peuvent être trompeurs en manifestant le plus souvent la résistance là où l'on croit discerner un déplacement positif.

Par exemple, ce patient, obsessionnalisé trois ans par un analyste de l'IPA qui, dès la troisième rencontre, rêve que la chaleur communicative qu'il lui semblait avoir aperçue chez la personne qui lui avait ouvert la porte se poursuivait dans mon bureau en une scène où je le prenais affectueusement dans mes bras. La capacité si rapide à m'élire imaginativement comme objet capable de répondre à sa demande d'amour ne m'a pas encouragé à l'inviter à s'allonger la fois suivante. Ce n'était pas, me semblait-il, le franchissement d'un seuil, bien au contraire. En effet, compte tenu de son expérience antérieure, celle d'une analyse terminée brutalement sur le refus de payer des séances manquées, ce rêve jeté à la figure de l'analyste pour le séduire renvoyait aux impasses de sa première analyse et à l'univers morbide de ses demandes infantiles d'amour. En somme rien de nouveau là prouvant le franchissement d'un seuil, pas le moindre signifiant d'un déplacement possible d'une problématique qui aurait pu être perceptible par exemple dans l'effet de surprise (cher à Reik), et donc d'ouverture, qui serait survenu au détour des entretiens préliminaires.

C'est parce qu'il faut que l'analyste y mette du sien, pour provoquer l'effet d'ouverture et pour qu'on puisse dire qu'un seuil est vraiment franchi. Un autre exemple : ce demandeur d'analyse, après quelques entretiens préliminaires prétexte lâchement d'une sienne maladie psychosomatique banale pour choisir de mettre

un terme aux premiers rendez-vous d'une analyse qu'il craint être trop douloureuse. L'analyste répond brutalement, à propos de ce fallacieux prétexte : "Je le savais". Il n'en savait évidemment rien puisque le postulant ne lui en avait jamais parlé. Mais ce semblant de savoir a pourtant permis l'entrée en analyse, parce que l'assertion de l'analyste, s'engageant sur la jouissance du corps parlant, a déplacé l'énigme fermée de la jouissance du postulant sur le terrain du savoir des signifiants et de l'inconscient.

L'analyste ne peut y mettre du sien, pour le franchissement du seuil que le transfert permet, qu'en qualité d'objet investi de significations elles-mêmes encore énigmatiques, et cela renvoie à ce que Lacan dit de la structure de l'acte : l'objet y est actif et le sujet subverti.

Pour que l'objet du transfert devienne actif, il faut évidemment qu'il y ait de la place pour cela dans l'espace des entretiens préliminaires. Ceci n'est pas contradictoire avec la règle de neutralité qui n'est bienveillante justement qu'"en puissance", en puissance d'un agir laissé à la liberté de l'analyste dans les séquences du discours du patient. Il faut qu'il y ait une ouverture possible malgré la fermeture de l'inconscient qui est le propre du phénomène de transfert, une ouverture, une fenêtre sur le savoir, de ce type par exemple : après quatre ou cinq rendez-vous où les conditions financières et temporelles des entretiens avaient été fixées et respectées, cette patiente demande la révision (à la baisse évidemment) du prix des séances. La réponse, différée jusqu'au rendez-vous suivant, fut de l'inviter à s'allonger, et de maintenir le prix des séances convenu (c'est quelqu'un qui avait aussi déjà fait une analyse). Sa demande répétait une forme de dépendance financière attardée à des parents bienveillants et sa méfiance et sa résistance initiales n'ont pu céder qu'avec ce dire : "enfin, je suppose que vous savez ce que vous faites !" En somme, elle savait aussi très bien ce qu'elle faisait dans cette mise à l'épreuve et c'est la mise en fonction du sujet supposé savoir reprise par elle-même dans son dire qui a permis l'ouverture et l'entrée dans ce champ de la passion de l'ignorance qui a animé son histoire, du côté de l'amour et du côté de sa culture.

Lacan va plus loin que Freud sur la question du transfert : il n'est pas que résistance et fermeture de l'inconscient, il est aussi, par le savoir, ouverture sur le réel du sujet. Il est en somme toujours positif puisqu'on aime toujours celui à qui on suppose le savoir et s'offrir à être l'objet du transfert est déjà le premier semblant par lequel l'analyste intervient et se rend présent lors des entretiens préliminaires. Le signifiant du transfert n'est donc pas seulement à enregistrer comme seuil, mais comme possibilité de déplacement de signifiants et surgissement du nouveau. Le nouveau c'est qu'un quelconque soit devenu quelqu'un, qu'un analyste précis soit devenu une personne précise, nommée, de telle sorte qu'on puisse distinguer ce qu'il en est du transfert sur un objet et sur une personne précise du simple et vague transfert à la psychanalyse en général qui peut être le cas chez les sujets les plus résistants. Le transfert est le signifiant maître de la possibilité de changement de discours.

### L'introduction au changement de discours

Comment les entretiens préliminaires peuvent-ils entraîner un changement de discours ? Libre de son dire, qu'il mène à sa guise, le sujet doit pourtant y faire entendre quelque chose de plus que son désir et que ses fantasmes, quelque chose de particulier dont prendra acte l'analyste en avalisant la demande (désir de l'analyste). La puissance de la règle fondamentale est déjà en filigrane, en puissance, dans les entretiens préliminaires, moment crucial scandé par la fonction de l'objet petit *a*. En effet, ce n'est pas dans le rapport inter-signifiants qu'on peut commencer par attraper le sujet, le sujet qui parle librement, puisque dans ce rapport entre les signifiants, le sujet fuit, il s'évanouit, il se "barre" (résistance de transfert). Où l'attrape-t-on alors ? Lacan nous l'indique : c'est entre le dire et le parler. Le sujet commence par dire, mais c'est quand il commencera à parler et qu'on s'en apercevra par les effets produits, qu'on pourra alors conclure que les entretiens ont bien été préliminaires à l'entrée en scène de l'inconscient. En effet, c'est dans l'écart qu'il y a entre la liberté de dire et la contrainte de parler (qui sont les deux pôles dynamiques de la règle fondamentale) qu'il y a une perte de jouissance qui devient le fait du sujet et qui en quelque

sorte vient le représenter d'une manière plus assurée que le signifiant lui-même. Cette logique est la même que celle du fantasme ; elle peut être étendue au discours. Par le fantasme, le sujet apparaît en petit *a* comme cause de soi dans le désir. Cela veut dire que le fantasme a valeur de désir. De même, par la règle fondamentale, le sujet apparaît comme cause de soi dans le discours. Ce qui veut dire que sa parole vaut discours. Dans les entretiens préliminaires, il y a donc le fonctionnement de cette perte entre le "je dis" et le "je parle" (puisque le tout-dire de la règle fondamentale est impossible à tenir) et ceci permet d'introduire le sujet à la fabrication d'un discours qui met à l'épreuve la renonciation à la jouissance du dire que la règle fondamentale représente. La contrainte de la règle fondamentale est la renonciation à la jouissance articulée en discours. C'est le pivot objectif qui fait virer au sérieux, lors des entretiens préliminaires, la recherche de cet obscur objet du désir qui s'extrait alors du marécage initial de l'intersubjectivité.

Dans cette série des entretiens du début, où s'accolle maintenant l'acte de l'analyste pour faire tourner ce discours de l'inconscient maintenant installé en discours de l'analyste ? "Confrontation de corps" dit Lacan pour désigner les entretiens préliminaires, une confrontation de corps dont il ne sera plus question dans la suite de la cure, sauf à y ajouter peut-être qu'il en résonnera toujours quelque chose dans l'hystérisation du discours que la cure implique. Le face à face des entretiens préliminaires (où le regard est en jeu) permet que "en corps l'analyste installe l'objet petit *a* à la place du semblant". Ce n'est pas l'imaginaire qui est concerné ici mais la jouissance, celle qui passe par le corps, celle dont on peut s'autoriser comme semblant pour la fabrique du discours dans le début de la rencontre (cf. le deuxième exemple ici évoqué). Et Lacan d'ajouter : "S'il y a quelque part quelque chose qui m'autorise de la jouissance, c'est de faire semblant." S'autoriser de la jouissance dans le semblant, voilà au fond ce qui connoterait l'acte de l'analyste et la mise en jeu du désir de l'analyste pour subvertir le sujet dans le moment croisé des désirs lors des entretiens préliminaires. C'est ce qui fait que l'analysant, lui aussi, puisse s'autoriser de lui-même en s'éprouvant au dire de l'analyse, quand l'inconscient, à l'œuvre, arrive à faire, de la parole, discours.

L'introduction au discours analytique est plus délicate dans la psychanalyse avec les enfants. Ici les objets petit *a* pullulent d'emblée dans les jeux, les dessins, les rencontres de corps au besoin. Ce qui pourrait peut-être paraître plus facilitant pour s'autoriser de la jouissance dans le semblant. Mais pour introduire à la cure, ceci impose par contre une technique peut-être encore plus austère, encore plus ascétique que dans l'analyse avec les adultes dans la mesure où les semblants de dire, de jeux, etc. peuvent se faire jouissance même et les premiers moments de rencontre avec un enfant risquent alors de ne se limiter qu'à un soulagement rapide de son angoisse et de ses symptômes, réduisant l'entreprise à une simple approche psychothérapique. C'est dans la non-différence entre la psychanalyse avec les enfants et la psychanalyse avec les adultes qu'on verra peut-être le mieux la différence entre psychanalyse et psychothérapie, et entre psychanalystes et psychothérapeutes.

“Il ne suffit pas que tu sois au clair dans tes relations avec tes patients, il faut que tu puisses supporter ta relation avec la psychanalyse elle-même.” (Lacan, *Problèmes cruciaux*, 16/5/1965) S'il est bien un moment où la responsabilité de la tâche analytique pèse de tout son poids et requiert une éthique bien orientée, c'est sûrement celui des entretiens préliminaires à toute direction de la cure, qui est rendue possible par celui qui, en incarnant l'objet de la psychanalyse, permettra un changement de discours.

Marta Elena Rocha  
*Tucumán*

## Enfants en psychanalyse, limite ou défi ?

### Introduction

Dans son texte *Enfances*, Catherine Dolto écrit sur sa mère, Françoise Marette, une sorte de biographie de cette psychanalyste qu'elle a admirée pour sa vie et son oeuvre.

Elle nous dit : "Avec quelques autres, elle a réhabilité le génie de l'enfance et rendu la dignité à tous les petits qui souffrent. Elle a complètement modifié le regard porté sur les enfants. Elle a promu une éthique de l'éducation dans laquelle la responsabilité se substitue à la culpabilité. Elle a su exprimer le savoir que la psychanalyse lui avait apporté avec des mots très simples parce qu'elle partageait ce qu'elle avait compris<sup>1</sup>."

Françoise, surnommée Vava, souhaitait être *médecin d'éducation*, c'est-à-dire un médecin qui sait qu'il y a des histoires dans l'éducation qui causent des maladies aux enfants, que ce ne sont pas des maladies réelles mais des maladies qui dérangent la famille et rendent la vie des enfants compliquée, alors qu'elle pourrait être plus tranquille. C'est un peu ce qu'elle a fait. Texte inspiré, sans doute.

Mon propos est de répertorier quelques ponctuations en prenant deux axes de la direction de la cure, le transfert et l'interprétation, pour penser le champ spécifique du travail avec les enfants en posant une série d'interrogations qui ont animé ma recherche théorique et ma pratique.

---

<sup>1</sup> Dolto Françoise, *Infancias*, Ed.Libros del zorzal. 2001, p.13.

## Brève histoire de la psychanalyse avec les enfants. Les origines

La clinique avec les enfants commence à être publiée vers 1920, lorsque la théorie psychanalytique est déjà bien établie. Le cas du Petit Hans s'appuie sur *L'Interprétation des rêves et Psychopathologie de la vie quotidienne* (ouvrages de 1900 et de 1901). Anna Freud, dans son texte *La psychanalyse infantile et la clinique*, nous dit que la psychanalyse infantile est une sous spécialité de la psychanalyse qui ne s'est pas produite en tant que phénomène isolé, mais qui a fait partie d'un processus de diffusion. Elle mentionne Siegfried Bernfeld qui a été, à Vienne, l'initiateur de l'étude et du traitement d'adolescents perturbés, Paul Federn qui a fait des expérimentations avec des psychotiques, la psychanalyse d'enfants représentée par Hug-Hellmuth et Anna Freud à Vienne, Berta Bornstein, Melanie Klein et Ada Müller-Braunschweig à Berlin, Steff Bornstein à Prague et Alice Balint à Budapest. Ceci avait lieu vers les années 20<sup>2</sup>.

Il y a donc eu deux écoles : d'un côté, l'école de Vienne avec le nom d'Anna Freud et, parallèlement, l'école de Berlin ; et plus tard, l'école de Londres, sous la direction de Melanie Klein. Les différences initiales semblaient se limiter à une question de technique, elles devinrent ensuite théoriques.

L'école de Vienne a exploré les modifications introduites dans la technique classique, dictées par l'incapacité des enfants à "associer librement à cause de l'immaturation du surmoi et de l'impossibilité qui en résultait d'opérer avec les pressions du ça". Conception d'Anna Freud.

Dans l'école de psychanalyse de M. Klein, ce sont d'autres préoccupations techniques qui ont été prises en considération. Dès le début, on a entrevu dans le jeu libre l'équivalent de l'association libre de l'adulte, en l'acceptant comme base des interprétations symboliques et comme véhicule du transfert.

---

<sup>2</sup> Freud, Anna, *El psicoanálisis infantil y la clínica*. Ed. Paidós, 1986, p. 11.

Le point de coïncidence entre les deux écoles a été donné par la formation des analystes d'enfants. "Bien sûr, à cette époque, aucune technique appliquée à la psychanalyse d'enfants, ne pouvait être autre chose qu'un produit dérivé de la technique utilisée avec les adultes, c'est-à-dire, une variation et une adaptation de cette dernière. En conséquence, aucun futur psychanalyste ne pouvait s'embarquer dans cette expérimentation avant d'avoir acquis une connaissance profonde de la technique utilisée avec les adultes. La technique avec les enfants a toujours été enseignée comme un ajout à la technique avec les adultes, une fois cette dernière maîtrisée et, jusqu'à un certain point, comme variation et modification de celle-ci<sup>3</sup>."

Plus tard, l'école de Vienne a bien voulu admettre que la technique ne devait pas être la même étant donné que les enfants eux-mêmes sont différents.

### La psychanalyse avec les enfants, aujourd'hui

Qu'en est-il de la psychanalyse d'enfants aujourd'hui ? S'agit-il d'une spécialité ou d'une spécificité ? A-t-on besoin d'une formation psychanalytique de base pour ensuite aller plus loin dans une formation spécifique ? Existerait-il un ordre préférable : d'abord les adultes, ensuite les enfants ?

A cet égard, Antonio Di Ciaccia nous dit que ce n'est pas le spécialiste d'enfants qui existe mais l'analyste. Il pense cependant qu'il est préférable ne pas se consacrer d'entrée à la cure avec des enfants.

Antonio Di Ciaccia (*L'enfant, la famille et l'inconscient*) distingue deux options dont l'enfant se sert pour se défendre de ses pulsions :

a) L'identification. C'est l'opération qui consiste à faire entrer l'enfant dans l'ordre signifiant (signifiant paternel, maternel). C'est une équivalence signifiante au père, au maître.

---

<sup>3</sup> Freud Anna, *op.cit.*, p. 14.

b) Opération d'enseignement. C'est une opération qui s'appuie sur l'acquisition d'un savoir. Elle permet une maîtrise au moyen d'un savoir.

Le dispositif analytique est une autre opération. Elle tente de mettre à découvert le défaut de signifiant et son corrélat de jouissance.

L'enfant se trouve face à l'Autre placé en tant qu'objet de jouissance et devra répondre correctement au désir de l'Autre, l'Autre maternel. La signification phallique lui permettra de se situer par rapport à sa position, être fille ou garçon.

Quel est le champ spécifique de l'analyse avec les enfants ? C'est le fait de savoir identifier sa position à l'égard du désir maternel, opération que le sujet peut faire grâce au signifiant paternel. On peut espérer de l'analyse avec les enfants une rectification de la relation à son symptôme, c'est-à-dire qu'elle réussisse à aller au-delà de la barrière des identifications autour desquelles s'accroche le symptôme. Et la traversée du fantasme ? Di Ciaccia pense qu'elle n'est pas possible (encore moins l'abandon de la position analysante pour devenir analyste).

### Le transfert

De quelle manière commence l'analyse avec un enfant ? Par le transfert. Mais la particularité de ce travail est que le transfert se focalise, au début, chez les parents.

La bonne ou mauvaise relation avec l'analyste sur le versant imaginaire n'est pas importante mais plutôt le signifiant du transfert lui-même, le fait que l'enfant se demande que veulent dire certaines choses qui lui arrivent et qui se répètent dans sa vie, qu'il cherche avec son analyste un complément de savoir. Ceci n'est pas facile pour un enfant du fait que, en général, celui-ci trouve chez la mère un savoir absolu. C'est dire que, pour analyser un enfant, il faut une condition préliminaire : père et mère doivent cesser d'être considérés comme dépositaires d'un savoir absolu et définitif sur le désir de leur enfant. Lacan dit, dans la Conférence de Yale (1975) : "Il s'agit de faire entrer par la porte, que l'analyse soit un seuil, qu'il y ait une demande de

vérité<sup>4</sup>”. Cette demande ne correspond-elle pas à ce quelque chose dont les parents veulent se débarrasser ? Nous dirons qu’il s’agit de l’enfant-symptôme des parents. Lacan nous dit aussi : “Il est nécessaire que quelque chose pousse.” Ce sera, au début, la demande des parents : on doit travailler avec eux chaque fois que ce sera nécessaire, en s’occupant de la singularité du cas, afin de permettre l’analyse avec l’enfant. Je dis travailler au sens de maintenir le transfert.

Dans le dire de Lacan, ce n’est pas l’enfant qui pose des problèmes à la psychanalyse, les problèmes surgissent plutôt comme une conséquence des pratiques. Il s’agit donc d’articuler la clinique avec les enfants à la structure propre de la psychanalyse, de soumettre la clinique à une logique afin de pouvoir poser, à partir de là, une dimension éthique.

### La psychanalyse dans la clinique des enfants

Comment travaille-t-on dans la clinique avec des enfants ?

Dans le *Séminaire XI*, Lacan souligne le statut du jeu chez les théoriciens : Winnicott, Manonni, Dolto, M. Klein. Mais il subvertit le concept de transfert, celui-ci étant entendu, avant lui, comme une relation inter-subjective entre deux personnes. C’est sur ce point que se situe sa critique et non pas si, dans la pratique avec les enfants elle-même, on utilise des petits miroirs, des dessins, etc. Lacan apporte un troisième terme, le sujet supposé savoir, savoir supposé qui signifie que l’analyste ne greffe pas, dans sa réponse à la production de l’enfant dans le jeu, des signifiants à partir d’une position de savoir.

Cette supposition de savoir est le point pivot du transfert, nécessaire pour que le sujet puisse produire la demande, demande que nous pouvons distinguer du vouloir, de la volonté qui réactive la jouissance. La demande décolle le sujet de sa jouissance.

---

<sup>4</sup> Lacan Jacques, *Scilicet* 6/7.

Dans chaque demande, il y aura un échange : jouissance contre signifiant. De ce point dépendra l'entrée en analyse.

Quant aux entretiens préliminaires auxquels nous donnons une place très importante, s'agit-il de faire des anamnèses ?

Dans le *Séminaire* "L'acte psychanalytique", livre XV, Lacan dit que l'anamnèse se fait non pas avec les souvenirs mais plutôt avec la constitution ou le retour du refoulé. L'écoute analytique introduit une différence substantielle dans les entretiens préliminaires : ce n'est pas une biographie de l'enfant racontée par les parents qui intéresse l'analyste. L'analyste écoute l'histoire racontée par les parents pour pouvoir situer l'enfant dans la structure familiale ; si le récit des parents est pris comme un savoir référent, il peut faire obstacle à l'écoute de l'enfant et à la possibilité de l'analyse. Freud avait déjà insisté sur l'importance de la présence des parents dans l'analyse. Il faut même prendre en compte qu'écouter les parents permet de faire circuler une certaine jouissance installée dans la famille.

### Conditions de l'analysabilité

Un enfant est-il analysable ? A partir du moment où il prend la parole, l'enfant a la possibilité d'adresser une question à l'Autre afin d'obtenir une réponse face à la castration. Moment de la structure. S'il y a symptôme, il y a travail de l'inconscient, c'est pourquoi l'enfant est "un analysant comme un autre" (Robert et Rosine Lefort). Il y aura névrose infantile mais encore faut-il que le symptôme soit analysable.

Des symptômes tels que le pipi, la toux, la mauvaise écriture, les peurs, etc. ne justifient pas en soi une analyse parce que la fonction de l'analyste n'est pas de détecter ou de confirmer les anomalies qui dérangent l'adulte. En ce qui concerne les peurs, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1925), Freud ne nous autorise pas à prendre les peurs comme des symptômes au sens de la division subjective. Il veut dire que ce n'est pas la peur qui serait la cause de l'analyse d'un enfant. Nous devrions nous

poser la question de comment différencier l'angoisse de la peur, de comment distinguer la relation à cette jouissance de l'Autre que l'enfant entretient au-delà de ses propres peurs.

Nous vérifions que, dans le discours de l'enfant, ces "gènes" n'apparaissent que rarement – ou même pas du tout – et il semblerait que leur coût subjectif n'est pas le même pour l'enfant que pour les adultes qui demandent. On doit passer d'une demande pour l'enfant à une demande de l'enfant tout en soutenant la continuité du transfert avec les parents. Il s'agit d'attendre que la demande s'articule en paroles, qu'elle soit verbalisée.

### Comment faire pour que le symptôme devienne analysable ?

Nous devons différencier le symptôme appréhendé du point de vue descriptif, phénoménologique, du symptôme analytique. L'analyste ne doit pas confondre le symptôme avec le récit des parents, avec ce qui les gêne. Il ne faut pas prendre le symptôme *au pied de la lettre*. Colette Soler nous dit, dans *Fins d'analyses*, que l'incidence de l'acte analytique est de rendre le symptôme analysable. Il doit être pris dans le sens d'une production. Pour cela, il faut une perte de jouissance qui fasse signe, un troc pour une valeur de savoir. Françoise Dolto nous dit que "l'enfant, dans sa relation au temps, vit des événements importants avec ses parents mais il n'en conserve que des morceaux de vérité ou souvenirs-écrans dans un espace inquiétant dont la clef n'appartient qu'aux adultes<sup>5</sup>". Ceci me semble intéressant, – ne pas se perdre dans le discours parental tout en situant l'enfant dans cette particularité.

### L'interprétation

Que fait l'analyste d'enfants lorsqu'il interprète ? Cela dépend de sa formation, de sa position, de son éthique. Il ne fait pas de la pédagogie, il n'enseigne pas, il n'explique rien, il ne rééduque pas le symptôme, il ne fait pas alliance avec les parents ni avec

---

<sup>5</sup> Dolto Françoise, *op.cit*, p. 69.

les enseignants, il ne décide pas du destin de l'enfant. Quelle est donc le lieu de l'interprétation ?

Dévoiler le dire de l'enfant. Peut être s'agit-il de recevoir l'enfant lui-même comme un "dit" de ses parents pour ensuite extraire le dire qui se dévoile derrière le symptôme.

Il faut céder la parole à l'enfant pour qu'elle puisse être entendue. La parole comme ce qui se dit mais qui est dans ce qui s'entend. De la même façon que chez l'adulte, le fait d'intervenir de façon prématurée, avant que le transfert n'opère, intensifie les résistances.

C'est à l'analyste que revient la tâche de créer les conditions nécessaires à l'aliénation. Lacan, dans le *Séminaire XI*, dit : "L'aliénation consiste en ce *vel* qui condamne le sujet à n'apparaître que dans cette division ; s'il advient, d'un côté, comme sens produit par le signifiant, il apparaît, de l'autre, comme *aphanisis*<sup>6</sup>."

L'analyste crée les conditions de l'aliénation en parlant, en interprétant, en faisant des liens entre les dessins, les jeux. "La conséquence de l'aliénation est que la dernière instance de l'interprétation ne réside pas dans le fait que l'enfant nous donne les significations. L'objectif de l'interprétation n'est pas tant l'obtention de sens mais la réduction des significations à leur non-sens afin de trouver les déterminants de toute la conduite du sujet<sup>7</sup>". C'est dans la deuxième opération de la constitution subjective, la séparation, qu'émerge le champ du transfert.

On intervient à travers la fonction de la parole. Dans "Fonction et champ de la parole et du langage", Lacan nous dit : "...qu'elle se réalise comme agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a d'autre médium que la parole du patient<sup>8</sup>". A condition que la parole médiatise, les modalités de l'interpréta-

<sup>6</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

<sup>7</sup> Lacan Jacques, *Ibidem*.

<sup>8</sup> Lacan Jacques, *Écrits*, "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse".

tion sont applicables comme dans l'analyse d'adultes. Que se passe-t-il chez l'enfant qui ne parle pas ? La proposition de l'analyste est la verbalisation. Je me permets de penser à une limite mais aussi à un certain défi. Une intervention en acte peut amener à l'émission d'une parole et marquer le début du dispositif analytique comme temps préliminaire au temps analytique proprement dit.

Je reprends les paroles d'Alexandre Stevens dans *Trois lieux du savoir dans l'institution* : "...ce traitement préliminaire à tout traitement possible, qui peut exiger un certain temps, ne s'inscrit pas dans le discours analytique et, de ce point de vue, il a tendance à se produire, dans une institution, comme temps antérieur à la cure analytique proprement dite<sup>9</sup>".

Concernant l'interprétation à partir de l'équivoque l'homophonie, spécifiquement – Lacan donne deux conditions : l'incorporation de l'orthographe, la grammaire, et un sujet qui parle.

Nous trouvons dans un cas célèbre de la littérature analytique, le cas Dick de Melanie Klein, comment l'analyste introduit des éléments signifiants chez cet enfant qui ne parle pas : le grand train, c'est le papa ; le petit train, c'est Dick et la fenêtre de la station, c'est maman. L'analyste lui donne un code pour lire ses actions. Il introduit un sens, dans un forçage signifiant.

La psychanalyse avec un enfant est-elle différente ? Le sujet de l'inconscient n'a pas d'âge, il ne grandit pas, il ne s'adapte pas, il ne mûrit pas. Dans son article "La névrose infantile selon Freud", Michel Silvestre dit que, face à l'insistante question sur l'existence de la psychanalyse d'enfants, il préfère se questionner sur l'existence d'une névrose infantile. La névrose infantile est une manière d'échapper à la jouissance maternelle, c'est un recours de l'enfant face à l'insuffisance structurale de la fonction paternelle comme barrage à la jouissance maternelle. Si le signifiant est séparateur de jouissance – et le symptôme a une structure fondamentalement signifiante – le symptôme lui-même

---

<sup>9</sup> Stevens Alexandre "Tres lugares del saber en la institución", *Niños en Psicoanálisis*. Ed. Manantial, 1989, p.31.

se constitue comme un barrage à la jouissance. Le symptôme de l'enfant occupe une place de vérité, vérité de la structure du couple parental ; c'est le cas plus complexe mais le plus ouvert à l'intervention analytique, dit Lacan dans sa "Note à Jenny Aubry", lors des Journées sur la psychose infantile, en 1969. Le sujet de l'inconscient est structuré, dès le début, de la même manière. Il s'agit d'un sujet structuré par le signifiant, car, pour Lacan, la différence dans le maniement de la langue n'empêche pas de se situer dans le langage en tant que tel ; cela indique en même temps qu'il est nécessaire de différencier les conditions d'analysabilité<sup>10</sup>.

### La présence des parents

La présence des parents se manifeste comme un fait phénoménologique et comme un effet de structure.

Quand les parents consultent pour un enfant, écouter analytiquement signifie avoir comme condition la perte de tout référent. Les obstacles proviennent de l'histoire racontée par les parents, les théories sur l'enfant, la famille. L'analyste dirige la cure pour produire un sujet divisé. S'il n'y a pas d'analysant, il n'y a pas d'analyste. Le psychanalyste peut se perdre dans l'illusion d'essayer de le rééduquer, en prenant le symptôme au pied de la lettre. Nous pouvons penser à une rééducation pédagogique dans le cas des problèmes d'apprentissage, lorsqu'on interprète le symptôme comme le problème qu'a l'enfant. On doit plutôt analyser le type de réponse que donne l'enfant. Si le symptôme est une réponse, cela signifie qu'il y a une question et celle-ci se trouve du côté des parents. Il est surprenant que ce soit précisément l'environnement familial qui consulte pour l'enfant quand les questions adressées à l'Autre font que celui-ci défaille devant le manque de réponse. Les parents demandent à être guéris de cela lorsqu'ils amènent l'enfant à l'analyste.

---

<sup>10</sup> *Transferencia e interpretación en la práctica con niños*. Presentación. Ed. Atuel, 1992.

Les parents s'adressent à l'analyste de façon irrégulière ou continue, parfois de façon intempestive, ce qui constitue une singularité dans le travail avec les enfants. L'analyste qui ne glisse pas dans le versant imaginaire utilise cette présence pour travailler par des interventions ponctuelles qui provoquent le déploiement du savoir inconscient.

### Pour conclure

L'analyse d'un enfant est une sorte de scénario qui s'écrit au fur et à mesure que l'enfant se met en scène. L'analyste peut être invité à rentrer dans cette scène. Il sera l'offre et la cause de la possibilité d'écrire le scénario.

Actuellement, on dit souvent : "l'enfant, comme sujet de droit", par opposition à "l'enfant comme objet de contrôle". Prenons chacun de ces termes du point de vue étymologique :

- *Sub-jectum* est l'origine du mot "sujet" et signifie "assujetti, placé en dessous". Cette acception indique des liens interpersonnels et des pratiques sociales fondées sur le contrôle et la domination.
- Droit : du latin, *dirigere*, ce qui signifie "diriger, ordonner, commander". Ce mot exprime l'exercice du pouvoir de domination.
- Enfance : du latin *infans* qui signifie "qui ne parle pas", "qui n'est pas légitime". C'est pourquoi "enfant" est le nom attribué aux enfants du roi à partir du deuxième, qui est un héritier potentiel du trône, mais qui ne peut être nommé tant que le premier est encore vivant ou tant qu'il n'a pas abdiqué. Enfance désigne ceux qui n'ont pas le droit de parler. "Niño" en Amérique c'est le traitement que les esclaves donnent aux maîtres. "Niña" : c'est la pupille de l'œil. Pupille signifie en latin "lumière de mes yeux" c'est une expression fréquente chez les mères et nous le vérifions dans la clinique. Elle signifie orpheline, mineure et aussi prostituée, qui travaille pour un maquereau<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> Wasserman Teresa, "¿Quién sujeta al sujeto?" *Revista Ensayos y Experiencias*, n° 41. Ed. Novedades Educativas, 2001.

“La psychanalyse fait un pari sur le sujet et octroie à l’enfant, justement, ce dont les autres discours le privent : la parole. Elle désigne, dans la direction de la cure, la position de l’analyste comme celui qui gouverne celle-ci et non la vie du patient. Il ne dirige pas l’être du sujet, il ne lui impose pas une identification ni ne prend parti sur sa jouissance ; il ne l’évalue ni ne le juge<sup>12</sup>.”

La clinique des enfants : limite ou défi ? La pratique avec les enfants nous permet, à nous qui avons décidé d’écouter leur malaise, de parler d’une certaine spécificité qui articule la cure des enfants à l’Un de la psychanalyse, mais également au “un par un” et aux limites vérifiables dans la direction de la cure.

Le travail avec les enfants renouvelle probablement le “ne pas reculer devant la psychose” de Lacan. Je me demande alors : pourquoi reculerions-nous si, devant la porte de notre cabinet, apparaît un petit bonhomme ?

---

<sup>12</sup> Soler Colette. ¿ *Qué psicoanálisis ?* Clase N°1, 1989, p. 33. Colección Orientación lacaniana.

Lola Lopez  
*Barcelone*

## Michaël Balint ou la fin de l'analyse comme mirage de l'amour

Connaître les apports que certains analystes ont fait à la psychanalyse permet d'étudier les divergences dans le contexte historique où elles prirent naissance et d'analyser leur origine et fondement. Il est évident que les différents courants surgissent des diverses manières d'interpréter les concepts freudiens et qu'ils ont produit autant de variantes de la clinique psychanalytique. Assister, au travers de la littérature, aux débats de la Société de Psychanalyse à l'aube de la psychanalyse est indispensable pour penser de nos jours quelle est la place qu'occupe la psychanalyse dans notre temps. Connaître les difficultés du tissu freudien en sachant reconnaître dans les points de désaccord ce qu'il y a de commun, de vrai, c'est préserver la psychanalyse des autres pratiques "psy" qui n'ont rien à voir avec elle.

Comme il le mentionne de façon explicite dans "L'Acte de fondation de l'EFPP", sous l'intitulé "commentaire continu du mouvement psychanalytique", Lacan n'a cessé de débattre avec les psychanalystes contemporains qu'il considère comme ses interlocuteurs ; auteurs qui conduisirent à certaines déviations de la psychanalyse, mais qui l'ont fait exister. Dans ses *Écrits* et *Séminaires*, Lacan a fait la critique de ces déviations, tout en signalant ce qui les fondait dans le but d'un retour aux origines freudiennes. L'interrogation qu'il fit de la *doxa* freudienne de son temps lui permit d'en renforcer la structure et de formaliser son enseignement à partir des concepts fondamentaux de la psychanalyse.

Michaël Balint représente l'une de ces diverses façons d'interpréter la psychanalyse. La lecture de ses textes et l'étude de ses

apports théoriques à la lumière de l'enseignement de Lacan nous rapprochent de la réflexion sur des concepts qui donnent leur spécificité à la psychanalyse. Lacan s'en saisit dans ses *Séminaires* pour montrer la portée d'une des déviations qui a eu le plus de conséquences dans la clinique psychanalytique.

Brève note biographique : Michaël Balint fut analyste de l'Institut de Psychanalyse de Budapest jusqu'en 1936. Puis il fit partie du groupe hongrois de psychanalystes que Lacan nomma "la tradition hongroise", dont le chef de file fut Ferenczi. Il représentait une position qui apparut dans les années 1938-40 et qui réunit le mouvement analytique autour de la notion de la relation d'objet. Installé ensuite en Grande-Bretagne – où il exerça comme psychiatre à la *Tavistock Clinic* – il fonda avec sa femme Alice Balint ce qu'on appelle les "groupes Balint", toujours en vigueur, groupes thérapeutiques pour des médecins, dont l'objectif est d'analyser la relation médecin-patient. Il fut disciple et analysant de Ferenczi, qu'il soutint et défendit des critiques dont celui-ci fut l'objet à la Société Psychanalytique de Vienne (rappelez les divergences, jamais réglées, entre Freud et Ferenczi). Dans nombre de ses articles, Balint met en valeur le courage de son analyste à assumer le risque de l'innovation ainsi que son honnêteté à reconnaître ses erreurs, caractéristiques qui lui ont conféré un style particulier dans sa façon d'aborder non seulement la clinique, mais aussi les questions sur la formation de l'analyste.

### La théorie de l'amour

Balint a repris des concepts de Ferenczi, en particulier ceux qui concernent le rapport entre la mère et l'enfant, sur lesquels il s'est appuyé pour développer – avec sa femme, Alice Balint – une théorie qui trouve sa place dans ce qui est connu en psychanalyse comme "la relation d'objet".

Dans son article "Narcissisme et amour primaire", publié dans *Amour primaire et technique psychanalytique*, Balint développe cette nouvelle théorie de la relation d'objet qu'il appellera "théorie de l'amour primaire" et qu'il oppose nettement au concept de nar-

cissisme primaire. Ainsi, il critique l'idée de Freud du narcissisme primaire et de l'autoérotisme comme première forme d'investissement libidinal nécessaire à la structure subjective. Pour Balint, ce qui se substitue au narcissisme primaire de Freud c'est une relation primaire avec l'environnement ; il prend comme parangon de cette première relation la dépendance du fœtus à son environnement, autrement dit, aux substances qui l'enveloppent dans le sein maternel, qu'il appellera "environnement mère". Pour maintenir le bien-être il est essentiel que l'environnement soit continuellement présent et disposé à satisfaire les besoins, en un "mélange harmonieux". Pour Balint il s'agit d'un objet externe qui vient satisfaire un besoin. La mère est cet objet primaire, source de gratification, vital pour le sujet, objet qui doit être constamment présent. Les désirs, attentes et intérêts seront uniquement ceux de l'individu. L'objet ne compte que dans la mesure où il gratifie ou frustre des besoins ; cette relation doit s'établir dans les mêmes termes du côté de l'objet, de la mère. Ce qui est significatif dans cette forme de relation, c'est que rien ne rend compte de l'existence d'un sujet. Il s'agit d'une forme primitive de relation unifiée entre deux personnes (prises comme objets), c'est-à-dire d'une relation réciproque, de satisfaction mutuelle, dans laquelle un "manque d'ajustement" entre la mère et l'enfant peut créer des troubles importants dans la structure psychique de l'enfant. Ainsi, la relation d'objet prend-elle pour Balint le modèle de cet amour primaire mère-enfant.

Si on part de l'idée que l'objet est ce qui vient combler le développement de la libido dans sa totalité, le dilemme est alors de trouver les coordonnées qui rendent compte de la relation génitale, "*genital love*", qui apparaît dans la clinique enveloppé de tous les symboles de l'amour. Faute d'un autre élément qui lui permettrait d'introduire la reconnaissance d'un autre sujet, il conclut que ce dont il s'agit, finalement, dans l'amour génital c'est de la satisfaction obtenue par les deux partenaires. Le parcours marécageux de la relation d'objet que Balint poursuit l'amène à ne pouvoir expliquer l'amour génital qu'en cherchant son origine dans l'amour primaire. L'amour génital est considéré comme un amour duel, sans le tiers terme médiateur qu'est le signifiant. Il s'agit donc d'un assemblage entre, d'un côté, l'acte génital, produit de la maturation des instincts et, de l'autre, la

tendresse qui recouvre l'acte et qui s'enracine dans le pré-génital<sup>1</sup>

Dans le *Séminaire I*, Lacan fait une analyse exhaustive de l'œuvre de Michaël Balint, signalant avec précision ses erreurs mais aussi ses trouvailles. A considérer la relation analytique comme une relation d'objet purement imaginaire, Balint se trouve conduit, selon Lacan, à des postulats théoriques qui constituent des impasses – remarque qui lui permet, à lui Lacan, d'introduire l'importance du symbolique, du langage comme médiateur, comme tiers dans toute relation humaine<sup>2</sup>. Pour Balint l'importance du langage se réduit à la forme de communication de l'adulte, le langage conventionnel et reconnu. Seuls les patients qui réalisent leur analyse au niveau oedipien se trouveront “en condition d'entendre le langage adulte que l'analyste interprète, d'accepter les interprétations et de les laisser influencer son psychisme<sup>3</sup>”, termes qui évoquent Ferenczi. Les patients dont l'analyse est conduite par l'analyste à un niveau plus profond que le niveau œdipien souffrent d'une “inévitabile régression (...), se font infantiles et expérimentent d'intenses émotions primitives, liées à leur analyste<sup>4</sup>”. Cet analyste reconnaît en ces phénomènes régressifs le comportement précoce de l'enfant, les traits infantiles du sujet, “l'enfant dans le patient”. Il explique l'abîme qui sépare l'analyste de son patient en état de régression par l'impossibilité du petit enfant d'accéder au langage. La question technique qui se pose ici est comment jeter un pont pour franchir l'abîme entre patient et analyste, tâche qui revient à l'analyste, puisque l'impossibilité est du côté de l'enfant-patient.

Lacan est clair sur ce point : l'erreur de Balint est de considérer que l'enfant ne reconnaît l'autre que comme objet du besoin. Bien qu'il lui reconnaisse le mérite de s'être aperçu de la valeur du symbole, ayant eu l'intuition de la transcendance de la

<sup>1</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, chap. 21, Seuil, Paris 1978.

<sup>2</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, chap. 18, Seuil, Paris, 1975.

<sup>3</sup> Balint Michaël, *Le défaut fondamental*, *Op. cit.*, chap. 3.

<sup>4</sup> Balint Michaël, *Le défaut fondamental*, *Op. cit.*, chap. 14.

présence et de l'absence de la mère pour l'enfant. Mais le fait qu'il finisse par l'interpréter en termes de plénitude et de frustration empêche Balint de le considérer comme un phénomène de langage.

La possibilité d'utiliser le symbole, de nommer, est là dès le début chez l'enfant, et c'est ce qui le fait entrer dans la dimension de l'humain par la reconnaissance du désir de l'Autre. L'histoire, l'origine que nous voulons attraper dans l'analyse, nous pouvons seulement la saisir à travers "le langage de l'enfant" dans l'adulte – reconnaissant par cela-même l'enfant comme maître de sa parole<sup>5</sup>. Puisque la loi symbolique pré-existe au sujet, l'inconscient a structure de langage et l'enfant pourra accéder à la maîtrise de la parole. La vraie valeur de la parole est d'être pleine de sens tant pour l'enfant que pour l'adulte. Balint prend le chemin opposé à Lacan en cela que pour lui l'inconscient est peuplé de paroles qui ne sont que des représentations objectales sans aucune valeur symbolique. Le symbolique ne sera acquis qu'ultérieurement, au fur et à mesure que se consolide le système idiomatique sur lequel s'appuie la compétence linguistique de l'adulte. Pour Balint, la situation analytique est un reflet de la situation infantile – c'est pourquoi ses interventions dans la clinique sont orientées vers la gratification et le comblement du manque, "le défaut fondamental" qui s'origine au registre de l'amour primaire.

La question du défaut fondamental a été développée par Balint en 1967 dans son livre *Le défaut fondamental. Aspects théoriques de la régression*. On la rencontre au niveau de l'amour primaire. Il extrait le concept de défaut fondamental de l'écoute de ses patients qui utilisent ce mot pour désigner le manque de quelque chose en eux qui devrait être réparé ; il s'agit de quelque chose qui était et qui s'est perdu par un manque d'ajustement entre l'enfant et son objet, entre les besoins et la satisfaction.

Le concept de "défaut fondamental" n'a rien à voir avec le "manque" que Lacan théorise en lien avec l'objet *a*, objet-cause

---

<sup>5</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre I, Op. cit.*, chap. 17.

du désir. L'objet irrémédiablement perdu que l'on n'a jamais eu, en dehors de l'hallucination, et que Freud avait mis en avant. Pour Balint, ce concept n'est que l'effet d'une frustration de satisfaction, d'une carence qui vient de l'autre, de la mère, de l'autre imaginaire. Néanmoins, sans le savoir, Balint s'est approché, à travers ce que ses patients exprimaient, de ce vide structurel qui rend compte du sujet divisé. Il lui manquait le registre du symbolique et du réel.

### De la technique

Pour Balint il existe deux niveaux de travail analytique : le travail qui se réalise au niveau oedipien et celui qui se réalise au niveau préœdipien ou de l'amour primaire.

Il croit en l'existence d'un type de patient dont les racines de la maladie sont à trouver au-delà des confins de l'Oedipe, et qui, par la force de la régression, se retrouvent dans la zone du défaut fondamental. Ce qu'il observe dans la clinique le pousse à conclure que ces patients ne sont pas perméables à l'interprétation de l'analyste, ce qui les conduit à l'interruption du travail associatif. L'utilité limitée de la parole dans ces cas, rend nécessaire une intervention de l'analyste consistant à favoriser une relation objectale entre patient et analyste. L'anxiété qui apparaît dans cette phase s'exprime en une "demande désespérée que l'analyste ne le laisse pas tomber comme le fit l'objet primaire<sup>6</sup>". Partant de ce point de vue, Balint développe une technique qui a pour objectif de permettre au patient de vivre une relation bi-personnelle qu'il appelle *two bodies psychology*. L'analyste doit créer une "atmosphère" dans laquelle patient et analyste peuvent tolérer cette situation régressive, dans une expérience mutuelle. Ce dernier ne prétend alors ni comprendre ni interpréter le matériel analytique, il "laisse couler", accepte que surgissent les sentiments et les émotions du patient, et va jusqu'à satisfaire, de façon contrôlée certaines de ses demandes. Il doit s'offrir au patient comme objet pour être investi par l'amour pri-

<sup>6</sup> Balint Michaël, *Le défaut fondamental. Aspects thérapeutiques de la régression*, op. cit., chap. 4.

maire, comme fut investie la mère primitivement ; “Le rôle de l’analyste à certaines périodes de l’analyse ressemble en plusieurs aspects aux substances et objets primaires. L’analyste doit ainsi être présent, flexible à un très haut degré, il ne doit offrir aucune résistance, doit être indestructible et permettre à son patient de vivre avec lui en une espèce de fusion harmonieuse<sup>7</sup>”.

Lacan affirme que Balint avait perçu qu’il existe quelque chose entre deux sujets, mais l’impossibilité de définir le symbolique ne lui a pas permis de sortir du concept de *two bodies psychology*, de la psychologie des deux corps, des deux objets ; ni de concevoir le transfert autrement que comme un déplacement d’émotions sur un objet, sans possibilité de symbolisation ni référence à la parole avec laquelle le sujet s’engage dans la relation analytique.

Toute son œuvre est traversée par la question de savoir comment se déroule une cure et, surtout, en quoi consiste une fin d’analyse. Il aborde explicitement ces deux questions dans ses articles “Le but final du traitement psychanalytique”, de 1934, et “La fin de l’analyse”, de 1949. Bien qu’il y ait treize ans entre ces deux articles, Balint reste fidèle à la même thèse : la sortie de l’analyse par l’amour.

Il s’agit, à la fin de l’analyse, de la rencontre d’un amour nouveau. L’analyste doit conduire la cure, à travers les désirs pulsionnels infantiles, de la haine et de l’agressivité contre l’objet, localisés dans la répétition et le transfert, jusqu’à ce qu’il appelle un “renouveau”. Face à ce nouveau mirage de l’amour, le moi du sujet croit rencontrer son complément perdu dans l’objet, redoublant le circuit fermé de la relation imaginaire d’objet, se renforçant en une nouvelle identification : l’identification au moi de l’analyste.

En 1949 Balint écrit de la fin d’analyse : “C’est une expérience profondément émouvante ; l’atmosphère générale est celle d’un adieu définitif à quelque chose de très cher, de très précieux

---

<sup>7</sup> Balint Michaël, *Le défaut fondamental. Aspects thérapeutiques de la régression*, op. cit. chap. 21, 1967.

– avec tous les sentiments inhérents de chagrin et de deuil – mais ce chagrin sincère et profondément ressenti est adouci par un sentiment de sécurité qui prend sa source dans les possibilités nouvellement acquises d'un véritable bonheur<sup>8</sup>”.

Balint conçoit la fin de l'analyse comme le point culminant de la relation d'objet patient-analyste selon le modèle de l'amour primaire, ce que Lacan nommera l'exaltation narcissique de l'analyse balintienne. Il s'agit de l'identification imaginaire à l'analyste comme autre de la demande, comme autre de la satisfaction. L'analyste en place de bonne mère, celle qui comblerait tous les besoins dans une sorte de réciprocité où l'objet *a*, reste absolument intouché, non dévoilé<sup>9</sup>, c'est-à-dire, le manque totalement comblé.

La relation analytique chez Balint est une relation d'objet à objet. L'analyste aide, en fait, le patient à s'objectiver, à se saisir comme objet dans la communication non verbale où se déroule l'analyse pendant sa phase la plus profonde. De fait, c'est ce dont il s'agit dans une analyse, de l'objectivation du sujet ; mais pour lui, cette objectivation a un signe différent par l'effet d'effacement du symbolique, et même de la dimension imaginaire telle que la comprend Lacan, étant donné que l'objet chez Balint acquiert une valeur d'événement, de réalité.

A cette époque, en 1953-54, Lacan pariait fortement dans la direction de la cure sur l'interprétation qui visait le désir comme effet du langage ; mais plus tard, sans abandonner ses thèses antérieures, il a introduit la question de la jouissance dont rendent compte les symptômes. Dans le discours de l'analyste, l'analyste en place d'objet s'adresse au sujet divisé pour qu'il produise un savoir sur la jouissance, la jouissance particulière logée dans le symptôme. Dans la cure, l'analyste n'est pas en position de sujet, il est en position d'objet, mais ce n'est pas l'objet de la pulsion comme le pense Balint, si bien qu'il ne s'agit pas de ce que l'analyste désire comme sujet, mais du désir de l'analyste pris comme cause, ce qui va en sens contraire à l'identification.

<sup>8</sup> Balint Michaël, “La fin d'analyse” (1949), *Amour primaire, op. cit.*, p 254.

<sup>9</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, livre X, L'angoisse* (1962-1963), inédit, leçon 9.

## De la formation de l'analyste et de l'analyse didactique

A l'instar de Ferenczi, Balint fut intéressé par la question de la formation des analystes. Dans la troisième partie de son livre *Amour primaire et technique psychanalytique*, il aborde dans deux articles (1947 et 1953) la formation de l'analyste et l'analyse didactique en mettant en évidence les problèmes intrinsèques aux sociétés psychanalytiques. Il garde une position critique sur le système de formation de la Société Psychanalytique de Vienne et il passe en revue les questions soulevées par la formation en affirmant catégoriquement que la formation des futurs analystes est la fonction la plus importante dans l'ensemble des activités de direction et d'enseignement (transmission) de la psychanalyse. Et il insiste dans ses écrits sur le fait que le débat à propos de la formation implique le débat sur l'efficacité de la psychanalyse.

La rigidité du programme de la Société instaurée par Freud a transformé le système de formation des analystes en un objectif ésotérique qui rappelait "certaines cérémonies primitives d'initiation du candidat, dans lesquelles les initiés détiennent un savoir occulte (...) L'objectif ésotérique de notre programme de formation et notre façon de procéder ont conduit la nouvelle génération d'analystes à s'identifier à ses initiateurs, spécialement à leurs idées analytiques<sup>10</sup>".

Il isole clairement ce qu'il définit comme les deux symptômes de la Société Psychanalytique Internationale à propos de la formation des analystes, symptômes qu'il considère vérifiables puisque basés sur des faits objectifs : l'inhibition de la pensée, qui se matérialise par l'absence de publications et de travaux relatifs à cette question, provoquée par l'institution elle-même qui n'a pas été capable de comprendre une des fonctions les plus importantes de la psychanalyse, et la tendance au dogmatisme, autrement dit, une position fermée autour de concepts techniques élevés à la catégories d'axiomes. Il défend la position soutenue par le groupe hongrois auquel il appartenait, contre les

---

<sup>10</sup> Balint Michaël, "A propos du système de formation analytique", 1947, *Amour primaire...*, op. cit..

propositions acceptées par l'Institut de Berlin, à savoir, l'absence de différence entre l'analyse didactique et l'analyse thérapeutique.

Balint, considéré par Lacan comme une des plumes les plus honnêtes qu'ait donné le mouvement analytique, montre dans ce qu'il écrit sur la formation psychanalytique et l'analyse didactique, la même contradiction que dans sa théorie de l'amour primaire ; il reconnaît lui-même que la sortie d'analyse par identification à l'analyste est un obstacle à la transmission et, donc, à la survie de la psychanalyse. L'identification à l'analyste est articulée à la question de l'analyse du transfert négatif – point crucial des difficultés de Ferenczi avec Freud – en cela que si le transfert négatif n'est pas analysé ou l'est trop vite, on court le risque que l'analysé refoule la haine, la méfiance à l'égard de son analyste, par la voie de l'idéalisation et de l'introjection, en projetant l'agressivité au dehors, vers le groupe, et qu'il élève l'analyste au rang d'idole. La sortie par l'amour de l'analyse balintienne recouvre la haine et l'agressivité qui sont inhérentes à la relation imaginaire.

En 1964, Lacan rompt avec cette conception de la psychanalyse et dispense son enseignement en interrogeant la *doxa* traditionnelle installée à la SFP. Son interrogation atteint aussi les programmes de formation des analystes, spécialement sur ce qui a trait à l'analyse didactique. Dans son "Acte de fondation" de l'EFP, il formalise les lignes qui doivent orienter la formation. Même si sa thèse centrale est que l'analyste s'autorise de lui-même, c'est bien l'École qui dispense la formation et qui "garantit qu'un analyste relève de sa formation<sup>11</sup>".

---

<sup>11</sup> Lacan Jacques, "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École", *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001.

## Contre Balint

Les références de Lacan à Balint ont accompagné, depuis 1954 et jusqu'en 1976, ses réflexions sur ce que l'on est en droit de considérer comme le terme d'une analyse – en droit et en devoir, car c'est bien l'éthique de la psychanalyse qui fonde son élaboration sur ce point. Elles lui ont donné à chaque fois l'occasion de préciser sa pensée, et nous permettent aujourd'hui d'en repérer les inflexions. C'est le propos de ce travail, montrer comment, progressivement, la conception lacanienne sur la fin de la cure s'élabore *contre* Balint.

L'amitié de Lacan pour cet analyste hongrois, élève de Ferenczi, devenu un membre éminent de la Société Britannique, est connue. Sans doute tient-elle en partie aux positions très critiques qu'il a soutenues sur l'*establishment* analytique<sup>1</sup>. Balint est celui qui, dès 1947, dénonçait au sujet de l'analyse didactique "la collusion entre la hiérarchie institutionnelle et l'ignorance<sup>2</sup>". Cela dit, l'insistance de Lacan à citer Balint ne saurait s'expliquer de ce seul fait.

Justesse et insuffisance. Il m'a d'abord semblé pouvoir ainsi résumer le jugement porté par Lacan sur la conception de Balint<sup>3</sup> : justesse, et même finesse, de sa description mais insuffisance de sa théorisation. Or, ce jugement sur la conception balintienne de la fin de la cure ne va pas sans comporter un jugement sur ses conséquences pour l'analysant. L'insuffisance devient défaut, pour ne pas dire faute. Et je crois que si, au-delà

<sup>1</sup> Voir la biographie de Balint due à Michelle Moreau Ricaud, *Michael Balint. Le renouveau de l'École de Budapest*, Erès, Paris, 2000.

<sup>2</sup> M. Safouan, *Jacques Lacan et la formation des analystes*, Seuil, 1983.

<sup>3</sup> Cet article reprend l'exposé fait le 18 décembre 2003 au *Séminaire d'École* (EPCL) sur les "Conceptions de la fin de l'analyse" sous le titre "Justesse et insuffisance de la fin selon Balint".

de ce jugement, sévère, l'intérêt de Lacan persiste, c'est dans la mesure où une question demeure concernant l'identification du sujet à la fin de l'analyse.

Pour saisir la portée de ces références répétées à Balint, plutôt rapides et allusives dans les années 60 et 70, il nous faut tenir compte de la critique détaillée et précise qui les a fondées dans l'enseignement de Lacan au cours de la décennie précédente. Lacan avait en effet poursuivi alors une lecture très attentive d'une série d'articles de Balint datant des années 30 et 40<sup>4</sup>.

### Renouveau ou déclin imaginaire

En 1954, au cours des séances alors hebdomadaires de son séminaire, pendant les mois de mai et juin, Lacan consacre beaucoup de temps aux travaux de Michael Balint. Il fait l'éloge de l'analyste : excellent praticien, bien orienté dans sa pratique, Balint est un des rares qui sachent ce qu'ils disent, c'est un des analystes les plus conscients et les plus lucides. Et Lacan juge son témoignage sur la pratique, extrêmement précieux.

Cette large référence à l'œuvre de Balint s'insérait dans le contexte d'un séminaire où il s'agissait de commenter les écrits techniques de Freud pour, entre autres, "apercevoir les impasses où se trouvent actuellement portées les théories de la technique<sup>5</sup>". C'était en janvier 1954, et Lacan soutenait que nous devons concevoir l'expérience analytique non pas "dans une relation à deux" mais "dans un rapport à trois", étant donné que la parole est le point central de la perspective : pas de *two-body psychology*. L'expression, due à Rickman mais dont Balint s'est servi, correspond à un fantasme qui couvre une *two-ego analysis*, dira Lacan dans les *Écrits*<sup>6</sup>. (Tout est dit ! Ici, point de place pour l'Autre.)

<sup>4</sup> Cf. Michael Balint, *Amour primaire et technique psychanalytique*, Payot, 1972. Le livre parut d'abord à Londres, en 1952. Balint publia par la suite d'autres ouvrages dont un, le dernier, au titre bien fait pour nous retenir, *Le défaut fondamental*, en 1968.

<sup>5</sup> J. Lacan, "La chose freudienne", *Écrits*, Seuil, 1966, p. 429.

<sup>6</sup> J. Lacan, "La chose freudienne", *Écrits*, Seuil, 1966, p. 429.

C'est donc dans le dessein d'examiner "la technique actuelle de l'analyse" et "l'enseignement qui vous est donné dans les contrôles" que Lacan s'occupe alors de Balint, un des rares à avoir écrit sur le sujet, puisque les conceptions de l'analyse et du transfert en cours, dérivait, selon Lacan, de là.

La référence à Balint se fait d'emblée sur ce point précis, sa conception de la fin de l'analyse. Et d'emblée Lacan exprime sa position : Balint donne une définition sensationnelle de ce que l'on obtient quand une analyse est menée jusqu'à son terme, ce qui n'arrive que rarement. Mais ce qu'il décrit est consternant. Plus loin, la description est qualifiée d'émouvante, et Lacan la résume en ces termes : "Le sujet entre dans un état semi-maniaque, espèce de sublime lâchage, liberté d'une image narcissique à travers le monde, dont il faut lui laisser un peu de temps pour se remettre et retrouver les voies du bon sens<sup>7</sup>."

Entrons dans la conception que Balint se fait de l'analyse et de sa fin, telles que Lacan les reprend. Le point central est constitué par la relation d'objet, conçue selon le modèle de la relation mère-enfant. L'objet est un objet de satisfaction du besoin. Le fondement de la pensée de Balint, c'est le besoin. L'objet est là pour saturer les besoins. Il est tout à l'enfant – mais du coup, l'enfant est tout à lui ! Il y a là, souligne Lacan, une stricte réciprocité.

La notion dont Lacan se sert pour attaquer cette conception est l'intersubjectivité. Balint objective le sujet, il l'efface par méconnaissance, remarque Lacan. Et il martèle : il nous faut admettre l'intersubjectivité dès l'origine. C'est son cheval de bataille du moment – celui qu'il récusera plus tard, dans la "Proposition de 1967", en faisant valoir que le transfert, à lui seul, y fait objection. Mais en 1954 il s'agissait de faire apparaître que l'usage de la parole implique l'intersubjectivité, que la situation analytique est une expérience de parole, que la relation de transfert se situe sur le plan symbolique et n'est pas réductible à un phénomène imaginaire.

---

<sup>7</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, p. 314.

L'amour dit primaire, que Balint situe aux stades pré-génitaux, est une relation duelle, inter-objectale. Et, selon lui, l'analyse doit en passer par là. L'essentiel dans une cure "consiste dans la tendance du sujet à retrouver l'amour primaire". C'est ce qu'il appelle le renouveau : le sujet éprouve le besoin d'être aimé sans conditions par un objet à l'égard duquel il ne manifeste, lui, pas la moindre considération. Une analyse assez profonde comporte toujours la traversée d'une telle phase, au cours de laquelle des "désirs pulsionnels infantiles sont exprimés". Il s'agit d'"évoluer, à partir du renouveau de cet amour objectal primitif et passif, vers un amour génital adulte<sup>8</sup>..."

On s'aperçoit, à suivre le commentaire de Lacan dans le livre I du *Séminaire*, qu'il suffisait de lire Balint pour que s'impose la nécessité d'un retour à Freud. Ainsi, par exemple, à la notion d'amour primaire Lacan oppose l'existence des pulsions partielles et la perversion polymorphe de l'enfant ; il va jusqu'à parler d'une perversion primaire, pour faire remarquer que toute manifestation perverse suppose une intersubjectivité, qu'il n'y a pas de relation d'objet close. D'une manière analogue, lorsque Lacan relève chez Balint le manque de distinction conceptuelle entre besoin et désir, on voit se profiler la distinction qu'il introduira peu après entre ces deux termes en y intercalant un troisième, la demande.

Cette phase de la cure que Balint nomme le renouveau n'est, justement, pas autre chose que la demande, telle que Lacan la conceptualise dans "La direction de la cure", tout particulièrement dans les paragraphes 8 à 11 du chapitre IV, dont j'extrais ces lignes : "Par l'intermédiaire de la demande, tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin fonds de la première enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, et nous prenons la suite. C'est par cette voie que la régression analytique peut se faire [...] la régression ne montre rien d'autre que le retour au présent, de signifiants usités dans des demandes pour lesquelles il y a prescription".

---

<sup>8</sup> M. Balint, *Amour primaire...*, *op. cit.*, "La fin d'analyse" (1949), p. 254.

Nous connaissons le principe que Lacan en déduit à l’usage de l’analyste : la nécessité absolue de ne pas répondre à la demande si l’on veut ouvrir au sujet l’accès au désir. Balint, lui, pense qu’il faut répondre à la demande. Au sujet du renouveau, il écrit dans son texte de 1949 sur la fin de l’analyse, ceci : “Ces désirs ne peuvent jamais être pleinement satisfaits dans le cadre de la situation analytique, mais ils doivent être entièrement compris, et aussi satisfaits pour une large part.” L’idée est bien celle d’une réparation. Il s’agit de corriger les “erreurs dans l’éducation” précoce de l’enfant, qui ont abouti à une difficulté, ou même à une incapacité, d’aimer.

Le premier texte où la thèse du renouveau fut avancée date de 1932, “Analyse de caractère et renouveau<sup>9</sup>”. Son point de départ est extrêmement pertinent, c’est un problème à la fois clinique et éthique. Balint constate l’allongement de la durée des cures (déjà !), et se demande pourquoi les patients poursuivent leurs cures alors qu’ils sont débarrassés de leurs symptômes. Il formule la question soulevée par ce problème en ces termes : “Que leur voulons-nous et, chose plus importante encore, qu’attendent-ils de nous ?” – ce qui était bien une façon d’interroger l’articulation entre la demande de l’analysant et le désir de l’analyste.

Nous répondrions sans doute aujourd’hui que ces analysants continuent parce que ça ne va pas au niveau de l’économie de leur jouissance. La réponse de Balint est du même ordre. Il fait d’abord état de leur plainte : ils ne trouvent pas leur place, et sont incapables de prendre plaisir à quoi que ce soit. Il ajoute que c’est également le cas dans leur vie sexuelle. C’est donc qu’ils ne peuvent aimer ni jouir sans angoisse, c’est pour cela qu’ils poursuivent. Or, argumente Balint, il ne suffit pas de savoir que les conditions limitant l’amour avaient pour but d’empêcher le sujet de s’abandonner et de le protéger d’une excitation trop intense, il ne suffit pas non plus de connaître le traumatisme qui

---

<sup>9</sup> Ce texte avait d’abord été exposé en allemand au congrès de Wiesbaden. “Renouveau” est la traduction donnée en Français à *new beginning*. La question du renouveau est reprise ensuite par Balint dans plusieurs autres articles de son livre *Amour primaire...*

a imposé ces conditions, l'analysant "doit encore apprendre à aimer innocemment, inconditionnellement, comme seuls les enfants peuvent aimer. C'est ce renoncement aux conditions que [Balint] appelle renouveau." Quelques lignes plus loin, la visée réparatrice est explicitement formulée : "Le développement doit reprendre là où le traumatisme l'avait fait dévier de son cours primitif<sup>10</sup>."

Lorsque le déroulement de cette phase de renouveau, qui peut se répéter, n'est pas perturbé, si cela est bien dirigé par l'analyste, alors "une expérience remarquablement uniforme domine la toute dernière période du traitement", c'est l'état semi-maniaque tant de fois rappelé par Lacan<sup>11</sup>.

En évoquant "cette sorte d'éruption narcissique", Lacan dira, sobrement, à la fin du *Séminaire I*, "ce n'est pas de cette façon que je conçois le terme analytique". Pour ajouter ensuite : "Il s'agit au terme de l'analyse d'un crépuscule, d'un déclin imaginaire du monde, et même d'une expérience à la limite de la dépersonnalisation<sup>12</sup>..."

Dépersonnalisation. Le signifiant choisi n'est pas anodin. Il reviendra d'ailleurs sous la plume de Lacan quand il reprendra, dans la "Remarque sur le rapport de D. Lagache", le schéma optique ébauché en 1954. Il dira alors que "les effets de dépersonnalisation" dans l'analyse sont des "signes de franchissement", ce qui nous renvoie au "franchissement du plan de l'identification" de 1964, et, plus radicalement, à cette assurance prise dans le fantasme que le sujet voit "chavirer" à la fin de l'analyse (telle qu'elle nous est présentée dans la "Proposition de 1967"). Série de phénomènes à situer sur un même axe de la cure.

<sup>10</sup> M. Balint, "Analyse de caractère et renouveau", *op.cit.*, p. 181.

<sup>11</sup> Pour deux descriptions données par Balint lui-même à quinze ans d'écart, cf. : *Amour primaire...*, p. 209 ("Le but final du traitement psychanalytique", 1934) et p. 254 ("La fin de l'analyse", 1949).

<sup>12</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, op.cit.*, p. 258.

## Insurrection de l'objet ou abolition du sujet

Plusieurs pages de l'écrit "Variantes de la cure-type" que Lacan rédige quelques mois après, à Pâques 1955, sont à nouveau consacrées à Balint. "L'identification narcissique, si finement décrite par M. Balint" est alors sévèrement mise en cause en fonction des conséquences subjectives qu'elle entraîne, car "celle-ci laisse le sujet dans une béatitude sans mesure plus offert que jamais à cette figure obscène et féroce que l'analyse appelle surmoi, et qu'il faut comprendre comme la béance ouverte dans l'imaginaire par tout rejet (*Verwerfung*) des commandements de la parole<sup>13</sup>". C'est bien d'une mise en cause de la responsabilité de l'analyste dont il est question ici, comme ce sera à nouveau le cas dans la "Proposition de 1967".

À cet égarement dans l'imaginaire, Lacan oppose dans "Variantes", tout comme dans le *Séminaire I*, le recours à la parole comme médiation entre les sujets. Les pages 347 et 348 des *Écrits* synthétisent, avec la concision gongorienne dont Lacan est capable, plusieurs séances du *Séminaire*. Puis, vient s'y ajouter une notion, nouvelle, qui précise l'évocation faite en 1954 du déclin imaginaire du monde : la subjectivation de la mort. À l'exaltation narcissique de Balint, Lacan oppose la réduction de l'image narcissique ; c'est non pas l'élargissement du moi mais sa fin qui est visée dans la cure. La subjectivation de la mort est donc promue par Lacan comme le "terme idéal où le sujet touche à la fin (du moi) dans l'analyse".

Une brève indication supplémentaire nous aide à saisir la portée de ce qui est en jeu : "Car, pour le sujet, la réalité de sa propre mort n'est aucun objet imaginable." C'est-à-dire que ce qui est visé à la fin, le terme "idéal", c'est une subjectivation paradoxale, la subjectivation de quelque chose qui "n'est aucun objet imaginable". Ceci, bien entendu, nous renvoie quelques années en avant, vers l'objet dont Lacan dira en l'introduisant dans "L'angoisse", qu'il n'est pas subjectivable, sa seule traduc-

<sup>13</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, op. cit.*, p. 258.

tion subjective étant l'angoisse. Ce sera d'ailleurs l'occasion d'une nouvelle note critique de la fin d'analyse selon Balint.

Un paragraphe de "La chose freudienne", écrit six mois après les "Variantes de la cure-type", mérite d'être rappelé à ce propos. Pour sa critique de Balint, Lacan ne s'y appuie plus sur le sujet ni sur la parole, mais sur une référence, inédite, à l'objet. Il dénonce encore une fois la technique de "l'analyse systématique de la défense". Et il énumère les seules issues possibles pour l'analysant dans des cures ainsi menées : l'une est l'*acting out* (cf. L'homme aux cervelles fraîches) ; la seconde, "l'ébriété mégalomaniacale" que Balint "reconnaît pour l'indice de la terminaison de l'analyse" - "soit l'hypomanie transitoire par éjection de l'objet lui-même<sup>14</sup>".

La nouveauté conceptuelle de cet écrit est le grand Autre qui permet de concevoir la "situation analytique" comme une structure constituée non plus de trois mais de quatre termes : "deux sujets pourvus chacun de deux objets qui sont le moi et l'autre." Il est indiscutable que l'objet éjecté dont il est question est conçu à cette date comme un objet imaginaire, spécularisable. Cependant l'articulation causale établie par Lacan entre l'éjection de l'objet et l'hypomanie de la fin est notable. Car la structure est là analogue à celle qu'il dégagera dans "L'angoisse" lorsque, ayant avancé que c'est comme cause qu'il nous faut concevoir l'objet et ayant expliqué que c'est là où je dis "je" qu'au niveau inconscient se situe l'objet, il affirme que l'identification au moi de l'analyste (en quoi consiste finalement le renforcement du moi évoqué par Balint) a pour résultat la crise terminale maniaque "qui représente l'insurrection du *a* qui est resté absolument intouché" (cf. séance du 23 janvier 1963). L'objet éjecté, tout comme le *a* dans son insurrection, c'est le sujet lui-même en tant que foncièrement étranger au moi, inassimilable.

Dans l'écart temporel considérable qui sépare ces deux textes de novembre 1955 et janvier 1963 (sept ans dans l'enseignement

---

<sup>14</sup> J. Lacan, "La chose freudienne", *Écrits, op.cit.*, p. 429.

de Lacan, c'est énorme), deux autres références à Balint ponctuent la progression de la conceptualisation lacanienne de l'analyse et de sa fin. Elles datent de 1958 et 1960.

Au début du chapitre IV de "La direction de la cure et les principes de son pouvoir", *Comment agir avec son être ?*, Lacan répond à la question de Ferenczi sur l'être de l'analyste en affirmant que c'est le manque à être du sujet qui doit être reconnu comme "le cœur de l'expérience analytique". "Hors ce foyer de l'école hongroise, écrit-il ensuite, seuls les Anglais ont su articuler cette béance dont témoigne le névrosé à vouloir justifier son existence..." C'est Ferenczi qui est cité dans le paragraphe qui précède, à propos de l'introjection du moi de l'analyste et de l'aveu qui serait nécessaire pour la fin de la cure : celui que fait le médecin à son patient du délaissement dont il souffre lui-même. Aveu d'un manque, donc. La référence à Balint qui, lui aussi, parle des larmes de l'analyste à la fin de la cure, est implicite. Lacan y lit "le prix en comique" payé pour la reconnaissance du manque à être.

Puis, il enchaîne en faisant crédit aux Anglais d'avoir catégoriquement défini la fin de l'analyse par l'identification du sujet à l'analyste. Il y voit l'influence de Melanie Klein, de son maniement des objets fantasmatiques qui "tend à se traduire dans la théorie en termes d'identification" : identification à l'objet. Lacan rectifie la perspective en soulignant que "[ces objets] le sujet les gagne ou les perd, en est détruit ou les préserve, mais surtout il *est* ces objets, selon la place où ils fonctionnent dans son fantasme fondamental".

Là où la référence à la personne de l'analyste tend à réduire sinon à effacer la dimension de l'Autre, Lacan réintroduit le fantasme et il reformule la question ferenczienne sur l'action de l'analyste en termes de désir : "une éthique est à formuler" qui mettrait "à sa pointe la question du désir de l'analyste". La pente à penser la situation analytique en termes de "relation interhumaine" et, de ce fait, à la rabattre sur le registre imaginaire, se trouve ainsi contrée avec l'introduction, côté analysant, du manque à être et côté analyste, de la question sur le désir de l'analyste.

L'éthique, dont Lacan fait l'objet de son séminaire en 1960, est abordée dans l'écrit qu'il rédige à Pâques de cette année-là, la "Remarque sur le rapport de D. Lagache". Comme le remarquait Guy Clastres<sup>15</sup>, dès lors que Lacan récuse les idéaux de la personne, il lui faut élaborer une éthique. On peut dire aussi qu'il le lui faut dès lors qu'il récuse l'identification comme fin de la cure, ainsi qu'il le fait à la fin de cet écrit, puis en avril 1964 dans son *Séminaire*, quand il déclare que l'identification est un moment d'arrêt de l'analyse, une fausse terminaison souvent confondue avec la fin<sup>16</sup>.

Le "terme vrai de l'analyse" que Lacan oppose à Balint dans la "Remarque" est à trouver dans l'objet *a*. Même si celui-ci est dit "objet du désir", son statut à part se profile déjà : il est un point auquel on accède "au-delà des idéaux" et il figure dans le fantasme "ce devant quoi le sujet se voit s'abolir, en se réalisant comme désir"<sup>17</sup>.

Après le déclin imaginaire du monde et la subjectivation de la mort, c'est cette abolition du sujet (devant l'objet) qui marque la fin de l'analyse. Nous trouvons ici dégagés les deux termes que l'on retrouvera, après le passage par la fin du *Séminaire XI*, dans la "Proposition d'octobre 1967". Le mot de la fin sera alors la destitution subjective.

Dans la "Proposition de 1967" – peut-être est-ce dû au contexte historique de ce texte – il me semble que le diagnostic porté sur la conception balintienne de la fin de l'analyse s'alourdit. Lacan ne marque pas seulement son désaccord avec une conception de la cure qui admet comme terme un état d'exaltation narcissique, il dénonce au-delà de l'erreur théorique et technique, repérées comme telles dès le début, une faute d'ordre éthique – faute par rapport au devoir de bien dire, dénoncée de façon plus appuyée que cela ne l'avait été dans les *Écrits*.

<sup>15</sup> Dans son exposé sur "les prémisses de la passe", lors de la première séance de ce séminaire, le 13 novembre 2003.

<sup>16</sup> Lacan dénonce alors "toute conformisation, fût-ce à un modèle idéal" comme constituant une "identification aliénante". Voir *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p. 133.

<sup>17</sup> J. Lacan, "Remarque sur le rapport de Daniel Lagache", *Écrits, op. cit.*, p. 681-682.

En effet, Lacan pose d’abord – et c’est, je crois, une définition nouvelle – que la “terminaison de la psychanalyse” c’est le passage du psychanalysant au psychanalyste<sup>18</sup>. En ce moment de passage, il situe la destitution subjective dont il dit ensuite qu’elle fait l’objet d’un “refus” de la part des psychanalystes. Comment ne pas relier ce refus de concevoir la destitution du sujet comme fin de l’analyse, à ce que Lacan dit de Balint deux pages plus loin : “Avec la fin de l’analyse hypomaniaque décrite par notre Balint comme le dernier cri, c’est le cas de le dire, de l’identification du psychanalysant à son guide, – nous touchons la conséquence du refus dénoncé plus haut<sup>19</sup>.” ?

À l’opposé de la fin hypomaniaque par identification idéale au guide, nous avons ici un passage à franchir, moment que Lacan assimile à la position dépressive. Et il me semble que “ce refus dénoncé plus haut” s’applique bien, aussi, à la conception de Balint.

### Où l’analyse trouve sa fin

Cela dit, il y a lieu de penser – je l’ai proposé en commençant – que l’intérêt de Lacan pour Balint, et plus particulièrement pour l’idée qu’il se faisait de la fin de l’analyse, perdure. Car il nous y renvoie encore dans les années 70, au moins deux fois, et de façon significative.

Tout d’abord, dans ce passage de “L’étourdit” qui d’une certaine manière prolonge la “Proposition”, puisque l’au-delà du moment dépressif final y est évoqué : “[...] C’est donc autant que son deuil dure de l’objet (*a*) auquel il l’a enfin réduit, que le psychanalyste persiste à causer son désir : plutôt maniaco-dépressivement. C’est l’état d’exultation que Balint, à le prendre à côté, n’en décrit pas moins bien : plus d’un “succès thérapeu-

<sup>18</sup> La psychanalyse “dite superfétatoirement didactique”, précise-t-il, en passant. Et il est vrai que, tel que Balint le rappelle, Ferenczi déjà affirmait en 1928, l’identité entre analyse didactique et analyse thérapeutique.

<sup>19</sup> J. Lacan, “Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l’École”, *Scilicet I*, p. 25 ; *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 253-254.

tique” trouve là sa raison [...]. Puis le deuil s’achève<sup>20</sup>.” Balint est à nouveau crédité d’une description juste. Son état (non plus d’exaltation mais) d’*exultation* (ce n’est pas pareil) trouve enfin sa place dans la description que Lacan propose de la topologie de la période terminale de l’analyse, qui voit le tore névrotique se transformer en bande (de Mœbius) et cette bande mise à plat... L’état d’exultation fait partie intégrante de la période de deuil de l’objet, il peut se répéter en alternant avec des affects moins réjouissants – Lacan dit bien “plutôt maniaco-dépressivement”. Il y a là comme une intermittence (dans la causation) du désir.

Il semblerait donc que Lacan nuance son appréciation de la description balintienne. On peut penser que c’est au gré de sa propre expérience des fins que cela a changé. C’est ce qui rend intéressant de le voir citer encore Balint. Il faut croire qu’il tenait à son témoignage. Au fil du temps, il a élaboré, perlaboré, son désaccord initial. Mais ce n’est qu’en 1972, si je ne me trompe, que la distinction suggérée dans la “Remarque” entre un terme et une fin de la cure, est clairement formulée : l’analyse ne trouve sa fin qu’une fois le deuil achevé. Le deuil s’étant achevé, il reste quelque chose de stable “où l’analyse trouve sa fin” – fin qui “assure” le sujet d’un savoir sur l’impossible que Lacan rapporte aux dimensions du sexe, du sens et de la signification.

L’analyse peut s’arrêter avant l’achèvement du deuil. C’est là que nous trouvons la fin, ou pour mieux dire le terme décrit par Balint, auquel Lacan reconnaît maintenant le statut de “succès thérapeutique”, entre guillemets ! Ces guillemets semblent réitérer ce qui est dit juste avant, Balint “prend à côté” l’état d’exultation, autrement dit, il l’interprète de travers. Car il ne s’agit point d’un bonheur retrouvé, mais d’un affect, passager – qui n’est peut-être, parfois, pas étranger à l’enthousiasme de la lettre aux Italiens<sup>21</sup>.

Enfin, *last but not least*, au cours de son séminaire du 16 novembre 1976, Lacan revient à l’identification, il en interroge

<sup>20</sup> J. Lacan, “L’étourdit” (juillet 1972), *Scilicet 4*, Seuil, 1973, p. 44, et *Autres écrits*, *op.cit.*, p. 487.

<sup>21</sup> “Note italienne”, *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 309.

une nouvelle fois le statut, en propose même une définition toute simple, “ce qui se cristallise dans une identité”, puis reprend, inlassable, son interrogation de toujours sur la fin de l’analyse : “Est-ce de s’identifier à l’analyste ? Pour moi je ne le pense pas, dit-il, mais c’est bien ce que soutient Balint, et c’est très surprenant.”

Le plus surprenant pour nous, c’est plutôt que Lacan tienne compte ainsi de ce que Balint soutenait ! C’est à la suite de cette phrase que vient le célèbre passage concernant l’identification au symptôme : “À quoi donc s’identifie-t-on à la fin de l’analyse ? [...] En quoi consiste ce repérage qu’est l’analyse ? Est-ce que ce serait, ou non, s’identifier [...] à son symptôme ?”

Concluons. Lacan semble là tenir pour acquis qu’à la fin, on s’identifie. En quoi il souscrit à ce qu’affirme la tradition psychanalytique. Sauf qu’il s’agirait de l’identification d’un sujet qui a subi sa propre destitution. La question étant alors celle de savoir ce que peut être une telle identification.

Concédonc que le problème posé par l’identification, Balint l’avait aperçu : il s’était demandé comment “défaire” dans l’analyse l’introjection, l’identification ou l’idéalisations. La réponse lui semblait indispensable pour pouvoir “aider le patient à se débarrasser de certaines parties de son surmoi<sup>22</sup>.”

Avec Lacan, nous y décelons la question “intouchée” du rapport à l’objet *a*.

---

<sup>22</sup> M. Balint, *Le défaut fondamental* (1968), Payot, 1971, p. 11.



Angela Mucida  
*Belo Horizonte*

## Le sujet ne vieillit pas. Psychanalyse et vieillesse

### Le sujet ne vieillit pas

Je souhaiterais commencer par une question : pourquoi la vieillesse, qui nous est si familière, nous terrifie et nous renvoie à ce que Freud a nommé *das Unheimliche* ?

Tout d'abord, rappelons-nous que l'un des versants de *das Unheimliche* est le double : "une duplication de l'image en tant que défense face à l'extinction<sup>1</sup>". L'idée du double ne s'efface pas après le passage du narcissisme primaire au narcissisme secondaire en acquérant un nouveau signifié dans les stades plus avancés, comme c'est le cas dans la fonction d'"observer et de critiquer<sup>2</sup>". Le double s'enchaîne de façon particulière au fantasme, et a quelque chose de beaucoup plus primitif : un stade où le double aurait un aspect moins menaçant, mais qui, après le refoulement, devient synonyme d'horreur. Le double est associé encore au délaissement/abandon et à la répétition. *Unheimlich* nous renvoie également à du futur non advenu, à la chute de la toute puissance de la pensée et à l'angoisse ("quand le manque manque", comme dit Lacan), à ce qui fait peur et à la mort.

Cela est proche du réel de la castration, un réel face auquel le sujet est délaissé, séparé des signifiants qui le nomment. Ou bien, comme le remarque Freud, c'est une étrange réponse, celle que nous retrouvons quand il n'y a plus de distinction entre l'imaginaire et la réalité, "comme quand se présente à nous comme réel quelque chose que nous avons jusque-là considéré

<sup>1</sup> FREUD, Sigmund. "L'inquiétante étrangeté". Gallimard, Connaissance de l'inconscient, 1985.

<sup>2</sup> *Id.*

comme fantastique, quand un symbole revêt toute l'efficiace et toute la signification du symbolisé<sup>3</sup>". Tout cela n'est pas étranger au fait de vieillir.

Nous ne nous voyons pas vieillir, puisque c'est un processus silencieux, lent, qui se fait pas à pas, trait à trait, mais dont, tout à coup, nous pouvons avoir une anticipation comme ce qui vient de l'Autre. Un Autre, dans lequel nous ne nous reconnaissons pas forcément. La vieillesse, nous la percevons plus facilement chez l'Autre, surtout s'il s'agit de quelqu'un que nous n'avons pas vu depuis longtemps, en oubliant complètement, qu'à ses yeux aussi, c'est nous qui avons vieilli. Certes, sur une photographie, le double peut faire apparaître cette inquiétante étrangeté ; ainsi, les gens âgés, en se voyant sur des photos, disent reconnaître l'image de leurs parents ou de leurs grands-parents.

Selon Massy<sup>4</sup>, dans le mot "vieux" il y a le mot "vie" et le pronom personnel "eux". Vieux c'est toujours l'Autre dans lequel nous ne nous reconnaissons pas. Mais qu'est-ce que vieillir, au-delà de la consistance de l'image qui porte des traces visibles, mais très souvent imperceptibles à nous-mêmes ? En effet, à partir de quand sommes-nous vieux ?

Jusqu'à présent, la psychanalyse, n'a démontré que peu d'intérêt pour cette question. Peut-être parce que l'on ne s'intéresse pas à la clinique de la vieillesse ou peut être encore, parce que, dans l'héritage de Freud et plus particulièrement de Ferenczi, l'idée persiste qu'avec le vieillissement, les défenses sont solidement acquises et ne permettent pas d'espérer des rectifications et des changements subjectifs<sup>5</sup>. Il faut quand même se souvenir, que selon les concepts fondamentaux de la psychanalyse, dans une analyse, il n'y a qu'un sujet, le sujet de l'inconscient, et que celui-ci ne vieillit pas. S'agissant de la réalité psychique, il n'y a pas de différence entre un fait passé et un fait actuel. Le symptôme signale l'actualité du passé, et ce qui est important dans

<sup>3</sup> *Id.*, p. 251.

<sup>4</sup> MASSY, Jack. *La personne âgée n'existe pas*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2002, p. 18.

<sup>5</sup> A ce propos voir : FREUD, Sigmund. "La sexualité dans l'étiologie des névroses", *Résultats, Idées, Problèmes I*, Paris, P.U.F, p. 94

l'indication d'une analyse, c'est la position avec laquelle le sujet se présente face au manque de l'Autre et sa relation au désir qui n'est pas déterminé par l'âge et moins encore par la quantité de "matériel psychique", comme l'avait pensé Ferenczi. Le concept de pulsion s'oppose à la notion de développement ; la pulsion est toujours partielle et la sexualité adulte est la sexualité infantile. Paraphrasant Freud dans "Au-delà du principe du plaisir"<sup>6</sup>, je dirais que chacun vieillit à sa façon.

Il faut quand même rappeler que la vieillesse ne s'inscrit pas aujourd'hui de la même façon qu'à l'époque de Freud ; l'allongement de la durée de la vie, les progrès de la science n'y sont pas sans conséquences.

La thèse fondamentale du statut du sujet, à savoir, que celui-ci ne vieillit pas, permet de nous orienter dans la conceptualisation de la vieillesse, dans la clinique de la personne âgée, mais elle ne gomme pas la complexité de ce concept et de cette clinique. Les auteurs pris comme référence pour ce travail d'orientation analytique sont unanimes pour dire que la vieillesse n'équivaut pas à une accumulation de maladies, à l'âge chronologique, ou à la retraite. Il y a unanimité pour dire, que l'inconscient ne vieillit pas et que le désir n'est pas une question d'âge. D'autres auteurs affirment que la vieillesse se réfère à la position du sujet face à son désir ; par conséquent, l'important n'est pas d'être plus ou moins âgé, mais, ce que l'on peut ressentir face à l'actualité. En ce sens on pourrait être vieux à vingt, trente ou quatre-vingt-dix ans. Il ne faut pas dire pour autant qu'être vieux à vingt, trente ou quatre-vingt-dix ans soit la même chose. A chacun de ces âges, les choses s'inscrivent différemment. Le délai entre certains projets qu'on aimerait réaliser et leur réalisation est différent selon que l'on a vingt ou quatre-vingt-dix ans ; quand on est jeune, on ne s'en aperçoit pas mais le temps ne s'inscrit pas de la même façon à ces deux âges extrêmes ; on ne peut méconnaître que le temps passe.

---

<sup>6</sup> FREUD, Sigmund. "Au-delà du principe de plaisir", *Essais de psychanalyse*, Payot, ppb.

Pour certains auteurs, la vieillesse est associée au fantasme d'éternité (l'immortalité du moi) imposant une nouvelle épreuve de réalité. Dans cette conception, nous retrouvons une opposition entre la temporalité du moi et l'intemporalité de l'inconscient. Autrement dit, la vieillesse actualiserait le problème de la castration à partir du deuil de ce que l'on a été, et de ce que l'on est devenu. De toutes façons, pour la plupart des auteurs, on peut vivre longtemps sans entrer dans la vieillesse. En ce sens, l'entrée dans la vieillesse connote inévitablement quelque chose d'une perte irréparable qui fait signe du réel. Même si toutes ces thèses renvoient à des questions importantes à propos de la vieillesse, elles se fixent soit sur la perspective du réel, soit sur celle de l'imaginaire, ou encore sur celle du symbolique. Ce qui manque à toutes ces thèses, c'est une formalisation par laquelle on puisse penser la vieillesse autour du nœud entre le réel, le symbolique et l'imaginaire. Si la vieillesse actualise intensément la problématique de la castration, elle impose aussi un traitement du réel et de l'imaginaire par le symbolique.

A notre avis, la vieillesse est marquée par le désarroi, au sens freudien du terme ; bien que le désarroi ne soit pas l'apanage de la vieillesse, c'est quand même là qu'il trouve son expression la plus féconde. Ce concept a été développé par Freud à différents moments de son œuvre ; il peut être en rapport avec une situation traumatique, un excès d'excitation qui ne peut s'exprimer en mots, ou parfois, l'immaturation du moi et l'impuissance du sujet à assurer sa survie. Aucun de ces éléments ne peut disparaître ni même être dépassé. L'infantile est une partie constituante de l'appareil psychique et le désarroi s'y inscrit de toutes sortes de façons. Il est donc facile de comprendre que l'infantile va continuer à s'imposer pendant la vieillesse, sous la forme du désarroi, de la peur de la perte d'amour, de l'angoisse face au désir de l'Autre et à son propre désir. Il se peut d'ailleurs que se soit au cours de la vieillesse que le sujet vivra son désarroi de la manière la plus aiguë.

Ce n'est pas parce que le sujet de l'inconscient ne vieillit pas que la vieillesse n'existe pas. Il y a rencontre entre l'intemporalité de l'inconscient, qui méconnaît la vieillesse, et ce qui est temporel et inévitable. J'ai donc l'intention de problématiser un

peu plus la thèse que l'inconscient ne vieillit pas, en l'articulant à la perspective du temps qui passe et qui apporte des modifications inévitables.

Le vieillissement ne cesse pas de s'écrire pour tout être vivant, c'est un parcours dans le temps, de la naissance jusqu'à la mort. Dans ce "ne cesse pas de s'écrire", il y a quelque chose qui, tout en étant inscrit, échappe à tous les êtres parlants et qui reste ouvert à la contingence. Je dirais que la vieillesse est un moment particulier dans ce parcours dans le temps. Elle est variable pour chaque sujet, et met en scène le réel du corps qui se modifie de façon intense et particulière. Il faut enfin prendre en compte que cette période de la vie est marquée par différentes pertes réelles qui fragilisent les liens sociaux et qui sollicitent un nouveau nouage entre RSI, ce qui nécessite un intense travail de deuil.

Si nous suivons Freud dans "Au-delà du principe de plaisir", nous pouvons dire qu'il n'y a pas de vieillesse naturelle, même s'il y a un corps qui vieillit et une personne qui prend de l'âge. Ce "destin personnel" est complètement singulier et chacun y inscrit sa jouissance personnelle.

### La vieillesse, le temps et l'intemporel

Freud a une façon très originale d'aborder le concept de temps, au début par la conception d'un temps qui se fait *a posteriori*, un temps qui s'actualise dans le présent et qui peut nous donner une idée d'éternité. Une telle conception est fondamentale pour penser le concept de vieillesse, puisqu'elle laisse ouverte la possibilité d'une nouvelle inscription à partir de traits déjà marqués et ineffaçables. Cette conception implique non seulement la nécessité d'une inscription, mais aussi la possibilité d'une réinscription, d'une reprise de ce qui s'est écrit pour le sujet avant tout sens. Elle confirme notre hypothèse que chacun ne vieillit qu'à sa façon, puisque l'écrit sera réécrit et réactualisé à partir des traits de chacun. Il y a une histoire qui s'écrit dans la diachronie temporelle et il y a quelque chose qui fait là coupure, ce qui permet de la réécrire. Nous pouvons dire avec Lacan qu'avant d'accéder à la parole, le sujet reçoit une série de signifiants

qui ne constituent pas encore une chaîne signifiante et qui ne s'articuleront que dans l'après-coup.

A partir des textes de Freud, nous avons trois conceptions du temps : un temps hors du temps, c'est-à-dire l'intemporalité de l'inconscient. Un temps qui se fait *a posteriori* et enfin le temps du système de la conscience.

Dans le texte "L'inconscient" de 1915, Freud affirme que "les processus du système inconscient sont intemporels ; c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps, n'ont absolument aucune relation avec le temps. La relation au temps elle aussi est liée au travail du système conscient<sup>7</sup>". La première thèse est claire, l'inconscient ne s'ordonne pas en conformité avec le temps chronologique, dans le sens d'une histoire linéaire ou du développement. L'autre thèse fait référence à l'immutabilité, à la fixité des traits ; une fois inscrits, ils ne se perdent jamais. Selon cette orientation, le sujet en tant qu'effet du signifiant ne vieillit jamais. Mais Freud a écrit à Fliess dans la "Lettre 52<sup>8</sup>" que ce matériel retrouvé sous la forme de traits, va subir de temps en temps des réaménagements en face de nouvelles circonstances, de nouvelles réinscriptions. "La mémoire est présente non pas une seule fois mais plusieurs fois et elle se compose de diverses sortes de "signes"<sup>9</sup>".

Il y a chez Freud, aussi bien que chez Lacan, deux inscriptions de l'inconscient qui ne s'excluent pas l'une l'autre. A côté de la trace indélébile peut s'inscrire quelque chose qui se modifie. L'inconscient se dévoile dans la chaîne signifiante, par les formations de l'inconscient, par la voie métaphorique du symptôme, qui provoquent des effets d'interprétation. L'inconscient est aussi quelque chose qui impose ses effets et subit d'autres inscriptions, mais ne se modifie pas et ne se traduit pas. Ce reste peut subir de nouvelles combinaisons, de nouvelles inscriptions et ré-inscriptions.

<sup>7</sup> FREUD, Sigmund. "L'inconscient", *Métapsychologie*, Idées, nrf, p. 97.

<sup>8</sup> FREUD, Sigmund. Lettres à Fliess, n° 52. *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F, p. 154.

<sup>9</sup> *Idem.*

Avec Freud et Lacan, nous déduisons deux conceptions du sujet qui s'entrecroisent, qui ne s'annulent pas, ni ne se réduisent. Il y a un sujet en train de se constituer sous l'effet de l'action du signifiant tout en ayant entre-temps une relation d'impossibilité. Comme l'a montré Lacan, dans le discours du maître ou discours inconscient, il y a la barre du refoulement entre le sujet et le signifiant que celui-ci représente<sup>10</sup> :

$$\frac{S_1}{\$} \xrightarrow{\quad} \frac{S_2}{a}$$

||

Le sujet n'existe pas "en soi", il n'existe que comme représenté ou comme représentation. Le sujet de l'inconscient, tel qu'il est inscrit dans le discours du maître, à savoir un sujet sous la barre du refoulement qui a subi l'intervention des signifiants maîtres, un sujet divisé au moins entre deux signifiants et qui a comme vérité, sa propre division. C'est un sujet qui est le fruit des formations de l'inconscient, qui fait des actes manqués, des jeux de mots, des symptômes, etc.

Il y a un sujet situé au-dessus de la barre, tel qu'il l'est dans le discours de l'analyste, un sujet au travail qui peut construire ce qui le détermine, aussi bien qu'un savoir particulier sur lui-même.

$$\frac{a}{S_2} \xrightarrow{\quad} \frac{\$}{S_1}$$

||

Ce sujet-là n'efface ni annule le premier. Nous pouvons tout simplement dire qu'il s'agit d'un sujet responsable de par sa division et que cela a des conséquences pour le traitement du réel et les réponses aux pertes phalliques qui s'imposent avec la vieillesse.

Aussi, y a t-il un temps marqué par l'intemporel. Ce qui ne cesse pas de s'écrire : le réel ou l'impossible, le temps de l'inconscient, le temps du sujet qui ne vieillit pas. Il y a aussi un temps qui ne cesse pas de s'écrire, un temps qui passe, qui est de l'ordre du nécessaire et puis un temps qui fonctionne *a posteriori*, qui permet

---

<sup>10</sup> Voir : LACAN J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, Leçons 1, 2 et 6.

des nouvelles inscriptions, qui est marqué par la contingence et qui cesse de ne pas s'écrire. Ce temps-là subit aussi bien les conséquences de l'impossible que celles du nécessaire qui lui donnent sens. C'est exactement cet intervalle de temps, le *a posteriori*, qui unifie ces deux autres temps : l'intemporel et le temporel. C'est lui qui fera la jonction entre ce qui ne vieillit pas et ce qui vieillit, et qui passe au décours du temps. Tout cela nous renvoie encore une fois au concept d'actualisation, déjà évoqué dans ce texte.

Pour Lacan le temps logique est celui qui fait coupure entre les deux temps, celui qui passe (le temps qui est en mouvement et qui a deux directions : le passé et le futur) et celui qui fonctionne par rétroaction, l'après-coup<sup>11</sup>. C'est le temps logique qui permet de l'inscrire dans le moment même où il apparaît.

Nous pouvons conclure avec Freud que le passé s'est réactualisé, qu'il n'y a pas de passé immobile ou mort, même si les personnes âgées disent souvent "De mon temps..." Dans la vieillesse, plusieurs traits jusqu'alors endormis peuvent se manifester et imposer au sujet différentes réponses, entre autres de nouvelles formes de symptômes pour traiter le réel.

La question de l'actualisation est conforme à la structure de l'acte concernant le faire analytique, qui a été étudié par Lacan dans le Séminaire *L'acte analytique* (1967-68)<sup>12</sup>. C'est l'acte dans lequel le sujet est inclus ainsi que l'objet-cause du désir. Par cet acte, le sujet est représenté et perçoit qu'il y a un savoir qui laisse un reste. L'acte est articulé au signifiant et, en même temps, renvoie à l'innommé du signifiant, en posant une limite à la signification. Pour autant que quelque chose convoque le manque, tout acte est un acte manqué et, en faisant apparaître la vérité du sujet, il provoque des effets de sens.

<sup>11</sup> À propos du temps, voir : "Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée", "Position de l'inconscient" et "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse", *Écrits*, Paris, Seuil. Voir aussi les Séminaires *Les non-dupes errent*, *L'insu que sait de bévée s'aile à mourre*, *L'identification*, *Les formations de l'inconscient* et "Radiophonie".

<sup>12</sup> LACAN, Jacques, *Le Séminaire, Livre XV, L'acte psychanalytique*, (Inédit), Leçon du 29/11/1967.

Nous pourrions donc penser que la vieillesse est un signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant : la retraite, le troisième âge, la ménopause s'associent dans une autre chaîne discursive. De cette façon, ces signifiants ne signifient rien en eux-mêmes, ils n'auront de sens qu'à partir de l'acte qui promeut le passage de ce savoir général aux signifiants particuliers. L'acte serait ce qui fait que le sujet puisse questionner ce savoir "absolu", très souvent issu du discours de la science, pour le retrouver en un savoir "pas-tout" et particulier. En ce sens, nous pouvons dire que la relation du sujet à la vieillesse se mesure par ses actes. C'est par les actes que le sujet peut actualiser ce qui émerge pendant que le temps passe. Analogie au fonctionnement du nœud borroméen, si une de ces dimensions : le passé, le présent ou le futur se détache, cela provoquera le dénouement des autres ; le passé ne sera plus actualisé dans le présent et le futur deviendra obscur et sans perspective. Il peut arriver que le moment de la vieillesse venu, un affaiblissement du temps présent (à cause d'une fragilisation des liens affectifs, sociaux, de nombreuses pertes...) puisse imposer au sujet la création de nouvelles formes d'actualisation du passé en le nouant au futur. Cela demandera un nouveau nouement du temps. L'important est que dans cette actualisation on retrouve un "sujet responsable" analytiquement parlant, par sa propre histoire.

### Le signifiant "vieillesse" dans le temps d'une analyse

Pour conclure, je parlerai brièvement d'un cas clinique qui met en scène quelques-unes des questions soulevées.

Clara était en analyse depuis plus de sept ans (sa seconde analyse, la première avait duré trois ans) quand, lors de ses *soixante ans, à l'entrée dans le troisième âge*<sup>13</sup>, elle a présenté d'importantes crises d'angoisse. D'abord en répondant par une inhibition : refus de venir à ses séances et de parler. Après son anniversaire, elle revient très angoissée et, en essayant de parler de ce réel face auquel elle ne trouve pas ses mots, elle dit :

---

<sup>13</sup> Note de l'auteur : *Tout ce qui est en italique indique qu'il s'agit des signifiants de l'analysante*

*Sessenta !* (Soixante en portugais). En même temps qu'elle dit cela, elle s'assoit sur le divan et ajoute : *Quelle épouvante...il faut vraiment s'asseoir !* (s'asseoir, en portugais : “*se sentar*” qui fait homophonie avec “*sessenta*”, soixante).

D'abord, ce qui était épouvantable, c'était ce réel, la cause de son angoisse et qui la faisait s'asseoir : *l'entrée dans le troisième âge, la vieillesse*, qu'elle n'avait jusqu'ici attribuée qu'à l'Autre, mais qui l'avait piégée, *sans préavis*. *A quelle place suis-je en train d'entrer ? Comment faire ? Tout cela m'est insupportable*, me disait-elle. Son angoisse traduisait la rencontre avec la jouissance de l'Autre mais aussi, et surtout, la renvoyait à sa forme de jouissance et aux conséquences, pour elle, de son désir face à ce nouveau chapitre qui débutait. L'horreur d'être un objet à la merci de la jouissance de l'Autre fut au début la cause de son effet d'inhibition. Cet événement insupportable, impossible à nommer, lui a permis de trouver petit à petit, dans la chaîne signifiante, les moyens de construire le chemin qu'il l'a amenée à la traversée de son fantasme.

Les signifiants *soixante* et *entrée dans le troisième âge* (signifiants du discours social) n'ont pas été indifférents pour ce sujet et ont fait série avec le réel de plusieurs deuils vécus par elle au cours des deux dernières années (elle avait perdu trois frères, deux amies, et d'autres membres de sa famille – tous avec plus de soixante ans) ; désormais, elle aussi pourrait être victime de ce réel. Mais le réel, cause de son angoisse et motif d'horreur, n'était pas seulement celui de la mort. Elle pouvait dépasser le problème de la mort, elle pouvait faire un deuil, elle supportait le manque d'inscription auquel toute mort renvoie ; de chaque perte, elle arrivait à en tirer ce qui la concernait.

Initialement, le signifiant *sessenta* a fait écho à la dépendance de l'Autre. Elle qui toujours “*avait fait attention*” et “*avait soutenu*” toute sa famille, pourrait désormais changer de place et avoir besoin de l'aide des autres. Le “*sessenta*” la renvoyait encore à quelques signifiants maîtres de son histoire : *fort, décidé, soutien de famille* et *putains* – un signifiant du discours paternel qui interdisait la jouissance : le plaisir ne pouvait être que celui des putains.

Quelques rêves ont eu une importance particulière dans le déroulement de la cure et à la fin de son analyse. Dans le premier, une ombre la pointe du doigt : “Regardez Clara !” En regardant, elle peut voir un œuf d’où sort un poussin. Son association va dans le sens de ce qui lui faisait peur, non pas la vieillesse, mais la perspective d’une nouvelle étape de sa vie. Quel est ce nouveau qui est la cause d’autant de peur et horreur, sinon celui, familial, qui lui revient sous la forme de *l’Unheimlich* ?

*Des vagues (un mixte de douleur et d’extase, une jouissance inattendue, un état de plénitude... et la peur)* traversent son analyse depuis trois ans et deviennent de plus en plus fréquents. Elle s’interroge si tout cela ne serait pas que la conséquence de sa ménopause. Mais elle reconnaît qu’il y a parmi tout cela des choses qui échappent au discours médical et elle conclut alors que c’est d’autre chose qu’il s’agit.

À la sensation de larguer les amarres, d’un plaisir intense, difficile à décrire, se mêle la jouissance interdite du discours paternel : *tout ce qu’elle ne peut pas faire ou n’a pas pu faire ?* Quelques mois avant son anniversaire, elle décide, à un moment important de son analyse, de faire des travaux dans son appartement et il est alors question de la construction d’une *pièce consacrée aux plaisirs*, un endroit consacré à la musique, à la danse et à la littérature : quelques-uns des plaisirs interdits auparavant. Elle dit alors : *comment tout cela (la vieillesse) peut-il m’arriver maintenant, juste quand la pièce que je fais construire pour mes plaisirs est presque terminée ?*

A la même époque, elle a rencontré un autre réel : son bridge dentaire, en place depuis plus de vingt ans s’est brisé. C’est la déception et la tristesse, *elle pensait que ce bridge était là pour la vie... “il était fait en or pour résister au temps ; et le voilà, cassé, juste à mes soixante ans”*. Cela a eu l’effet d’une gifle dévoilant la vieillesse. L’analysante ressent tout cela avec ironie : casser ce bridge, juste au moment où elle pensait faire le pont d’un endroit à un autre, vers une autre étape...

Entre extase et agonie, dans cela même qui pourrait barrer son plaisir, Clara a retrouvé encore une fois la figure paternelle.

Un père tyran, qui imposait sa loi de manière implacable, sans laisser place à aucune dialectique. Elle produisit quelques rêves où une autre figure paternelle apparaissait ; celle d'un homme vieilli. Reprenons deux de ces rêves. Dans le premier, un homme mort depuis plusieurs années réapparaissait et lui demandait de l'accompagner. A cette invitation elle répondait de façon très déterminée : *“Non, je ne pars pas avec vous !”* Dans un autre rêve, la figure de la mort, une autre mort, répétait en écho, par la voix d'un autre homme beaucoup plus âgé qu'elle : *“Tu devrais préparer tes valises”*. Sa réponse était la même : *“Non, je n'irai pas”*.

Ces rêves ne renvoyaient pas l'analysante à la prémonition de sa mort ou à la peur de celle-ci, mais à son rapport à son père. Ses associations évoquaient un père que n'était que celui de l'interdiction, mais qui faisait surgir un autre père, celui qui aurait montré que le regard des autres hommes à son endroit était possible. Au cours de ses associations, cette phrase est venue : *“Qu'est ce qu'elle est belle, cette fille !”* Etre belle aux yeux du père l'autorisait à être belle au regard d'autres hommes. Dans ces rêves, elle a pu désobéir sans panique à l'ordre du père : elle ne le suivait pas. Elle en conclut qu'elle était prête à accepter un homme dans sa vie. S'ouvrir à la possibilité d'un lien amoureux fut le premier effet de cette construction, puisque le mauvais caractère des hommes, un trait de la personnalité du père, n'était plus valable pour tous les hommes et que désormais ce n'était plus une caractéristique seulement masculine.

Elle s'est souvenue qu'au moment de la mort de son père, celui-ci lui a demandé de s'occuper de sa mère. Elle, si différente des autres sœurs et frères : *si courageuse, si forte, à qui on peut faire confiance... comme à lui-même*, pourrait donc prendre sa place. Après avoir fait un rêve très riche en métaphores, elle en conclut qu'elle avait dû payer un prix excessif en ayant répondu à la demande du père : sans pouvoir assumer sa sensibilité et sa féminité, c'est comme un homme qu'elle avait traversé la vie.

Comme signe nécessaire de coupure d'avec l'interdiction paternelle, ces rêves représentaient encore un point d'arrêt à la loi tyrannique du père pour qui tout avait été ou vrai ou faux.

Et comme quelqu'un qui aurait lu *Totem et tabou*, elle pouvait dire : *C'est mon père mort qui revient là ; mais le père d'aujourd'hui est vraiment mort pour moi. Je n'ai plus besoin de m'opposer à lui qui a été tout simplement un père.*

A partir de là, d'autres associations ont nourri sa construction fantasmatique. Comme sa mère, *elle aussi fut une vieille pute, une pute qui a accepté la tyrannie du père. "Moi, qui me suis toujours cru si indépendante et orgueilleuse, j'ai en fait toujours été au service de l'autre"*. Anticiper ou répondre immédiatement à la demande de l'Autre était pour elle une forme de contrôle, une façon d'exercer une domination. Comme son père, elle avait toujours été dominée par les autres. *"Répondre immédiatement aux autres était répondre à moi-même qui ne supportais pas le manque et qui cherchais à tout prix l'amour. L'amour pour la domination me protégeait de la pute, mais je l'étais dans la mesure où je vendais mon aide en échange de l'amour"*.

C'est en construisant et en déconstruisant ses points d'identification que Clara réussit à se positionner autrement face à l'Autre. A savoir comme celle qui peut aussi recevoir. C'était *"les petites délices de la vie"*, ce que désormais elle pouvait recevoir de l'Autre.

Quelques mois de travail supplémentaires furent nécessaires à la fin de son analyse. La rencontre avec ses soixante ans et l'idée de la mort – l'autre mort, l'ont menée tout droit à un point de fixation de son enfance, sur l'inconnu de la chambre noire, quand la nuit elle se réveillait en sursautant aux cris des disputes parentales. Elle s'attendait au désastre, au pire, mais rien ne s'est jamais produit. C'était un réel devant lequel elle se sentait privée de signifiants.

Plusieurs rêves qui renvoyaient à l'identification à la figure maternelle prouvaient que ces traits d'identification étaient faux et qu'elle n'avait plus besoin d'eux. Pourtant elle *avait cru que sans ces traits elle n'aurait pu survivre...*

Dans sa façon de construire et déconstruire ce qui se passait dans le cours du processus de son analyse, elle en arrivait à se

la représenter comme un cercle, *“Dans chaque partie il y aurait eu comme une étape de ma vie, dans chaque moment il y a eu des morceaux, des excès... des choses qui j’ai dû extraire pour arriver au centre. Mais le centre, c’est quoi ? Le centre, c’est l’original, c’est moi-même ; et ce centre est troué ; il est troué mais c’est lui qui soutient tout le bord du cercle (...) c’était cela qui me faisait paniquer ; savoir ma liberté. Ce n’est même pas une surprise... c’est comme si j’étais déjà au courant de cette possibilité. Vous les analystes, ça doit vous rendre fous... d’essayer de dévoiler l’être et de se retrouver face à l’infini, puisque la possibilité de l’être est l’infini, mais un infini troué”*.

Une série d’élaborations, riches en images, amènent Clara à un résumé de son parcours analytique. *“Quand j’ai commencé ma première analyse c’était comme si j’étais dans une chambre noire, je ne voyais pas ma vie, je me soumettais aux choses, cela m’agaçait et je répondais par la haine aux commandements. Cette première analyse m’a permis d’organiser cette chambre, en soulevant les opacités dans lesquelles j’étais ; j’ai appris à parler. La deuxième analyse a ouvert une fenêtre, puis une autre, puis encore une autre ; et sans savoir très bien comment, je me suis sentie délivrée de ces choses qui s’accrochaient à moi, de ces opacités ; et j’ai pu voir les mêmes choses qu’auparavant, mais d’une autre manière. Je peux voir ce qui me paralysait, mes réponses aux autres, mes crises de colère, ma haine sans fin... désormais je peux rire de ce qui causait ma haine auparavant. Je m’aperçois que la haine de mon père et de ma mère, ne sont plus la mienne. Je me suis aperçu de cette subtilité... Cela n’empêche pas que je puisse encore m’énerver, mais d’une autre façon, je peux me mettre devant le fait accompli. Ce fut une construction... une reconstruction d’Hercule avec autant de pierres sur le chemin”*.

Clara a tissé un autre texte sur un texte déjà écrit. Elle s’est aperçue que la peur qui était en question n’était pas celle de la mort mais la peur de ne pas pouvoir se libérer de la “détermination” qui avait marqué une grande partie de sa vie. La peur de voir tomber ses défenses en soutenant sa *pièce consacrée aux plaisirs*. Le deuil de sa jouissance perdue se manifeste dans ce qu’elle reconnaît finalement comme des “vagues d’angoisse”.

Dans sa dernière séance, elle parlera d'une exposition de Picasso et d'un tableau en particulier qui l'avait marquée : le Minotaure qui caresse une femme endormie. Dans ses associations, les signifiants *fureur et amour* se dialectisaient avec les signifiants *paix et amour*. Elle a associé le tableau à la douleur de l'Autre et a parlé de son rapport à cela. Elle dit avoir appris à la supporter, et à la regarder droit dans les yeux sans souffrir. Elle éprouve moins de culpabilité puisque désormais il y a du temporel et de l'intemporel. Le temporel, c'est d'"avoir besoin de" : ranger la maison, répondre aux demandes de sa sœur... à la demande de l'Autre, cette chaîne sans fin. L'intemporel étant, à ce moment, pour elle, l'exposition Picasso. Elle a choisi d'aller voir l'exposition au lieu de rester avec sa sœur préférée – qui a le même prénom que l'analyste. *"Je l'ai laissée parce que je savais qu'il le fallait, elle, elle saura bien prendre soin d'elle-même..."*, et elle conclut : *"Il n'y a pas de bridge qui ne tombe pas dans la vie. Les soixante ans, nous pouvons les vivre bien... l'important est de ne pas vouloir tout prévoir ou tout contrôler. Il faut laisser la place au doute, pouvoir s'interroger. En allant chez le dentiste il y avait aussi un pont (bridge), j'avais peur de le traverser. Un jour je me suis décidée et je me suis lancée... je vois qu'ici aussi c'est terminé"*.

L'entrée dans le troisième âge fut un moment important de l'analyse de ce sujet, qui a pu mettre en acte son *lieu consacré aux plaisirs*. A ce moment, face à un réel qui présentait plusieurs facettes, elle a trouvé une sortie par la "contingence". Mais cela ne fait pas non plus réponse au réel.

De toutes façons, une distance s'est produite entre un sujet soumis à sa filiation par les signifiants familiaux, et un sujet devenu responsable de ce qui le détermine. Un sujet qui peut rire et faire de la haine autre chose : la ré-édition d'une autre forme de jouissance. Clara a construit un nouveau savoir sur sa haine, faite de mobilité figée, et elle peut donc maintenant traverser son pont.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

---

### **FREUD Sigmund**

Pour introduire le narcissisme  
Au-delà du principe de plaisir  
L'inquiétante étrangeté  
Lettre à Fliess, N° 52 et N° 61  
L'inconscient  
La sexualité dans l'étiologie des névroses

### **LACAN Jacques**

Ecrits  
Le Séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse  
Le Séminaire XX, Encore  
Le Séminaires XV, L'acte psychanalytique  
Le Séminaire XXI, Les non-dupes errent  
Le Séminaire XXII, R.S.I  
Le Séminaire X, L'angoisse  
Radiophonie  
Le Séminaire IX, L'identification  
Le Séminaire XXIV, L'insu que sait de l'une bévée s'aile à mourre

**MASSY Jack**, *La personne âgée n'existe pas*, Paris: Éditions Payot et Rivages, 2002, 222 p.

*Le vieillissement*, Champ Psychosomatique, n° 24, L'esprit du temps, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.

Fulvio Marone  
Naples

## Une science qui comprend la psychanalyse

Dans l'introduction à leur célèbre article "On psychoanalysis and neuroscience", M. Solms et M. Saling affirment que leur "main intention is to show that psychoanalysis is based on sound neurological principles"<sup>1</sup>. En approuvant entièrement cette affirmation et cette intention, je voudrais essayer d'en montrer un autre aspect. À mon avis, les racines de la psychanalyse sont effectivement dans la neurologie, et la psychanalyse naît justement en menant la logique de la neurologie à ses extrêmes conséquences par une *reductio ad absurdum* dramatique de la science de l'époque, laquelle, pour continuer à être une science, ne peut que reconnaître ses limites et donner ainsi naissance à un nouveau savoir. Je voudrais me baser sur quelques textes de la jeunesse de Freud – le Freud neurologue, évidemment – pas tellement, comme on le fait souvent, pour retrouver les premières traces d'un dialogue jamais interrompu entre psychanalyse et neurosciences, mais plutôt pour chercher à démontrer les racines neurologiques d'une psychanalyse conçue comme une *Aufhebung* (négation/dépassement) radicale de la neurologie.

Je ne partirai pas du "tristement célèbre" *Entwurf*, le "Projet"<sup>2</sup> de 1895 - je le dis "tristement célèbre", non pas qu'il ne me soit pas cher ni qu'il ne le fût pour Lacan lui-même (qui, on va le voir, le cite souvent et, dans le Séminaire VII<sup>3</sup>, le lit comme un texte d'éthique en le faisant dialoguer avec Aristote et Kant), mais parce qu'il est fréquemment utilisé comme "cheval de

<sup>1</sup> M. Solms, M. Saling, "On psychoanalysis and neuroscience : Freud's attitude to the localizationist tradition", *Int. J. Psycho-Anal.*, (1986), 67, p. 397.

<sup>2</sup> S. Freud, "Esquisse d'une psychologie scientifique", dans *La naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris 1956, pp. 307-396.

<sup>3</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII. L'éthique de la psychanalyse*, 1959-1960, Seuil, Paris 1986.

Troie” introduit dans la cité psychanalytique, en en révélant la vraie nature en tant que crypto – quelque chose : biologie, neurologie, etc. Ainsi, la vraie nature de la psychanalyse serait révélée – en contradiction avec ses lois mêmes – par l’intention consciente (par un symptôme, oserais-je dire) de son créateur, à savoir qu’un jour la physiologie, l’anatomie etc., auraient confirmé ses découvertes, – et non pas par son désir qui, je crois, nous permet au contraire de comprendre son œuvre mieux qu’il ne la comprenait lui-même. Du “Projet”, d’ailleurs, on oublie souvent que ce qui nous en reste est composé de trois chapitres et non pas d’un seul, et qu’entre les deux chapitres les plus “neurologiques” il y a un chapitre “psychopathologique” (avec un cas clinique originel autour duquel, on pourrait le soutenir, tourne toute la machine freudienne).

Mais, je le répète, ce n’est pas du “Projet” dont je voudrais partir, mais plutôt de deux textes précédents du Freud neurologue : “Zur Auffassung der Aphasien” (1891) et “Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies organiques et hystériques” (1893). Il est important de remarquer – et ce sont des scientifiques de formation tout à fait différente comme Solms<sup>4</sup> d’un côté et John Forrester<sup>5</sup> de l’autre qui le remarquent – que Freud aboutit pour la première fois à ses conclusions sur l’indépendance de son objet d’étude par rapport à l’anatomie du système nerveux, non pas en relation à la clinique des névroses, mais justement en parlant de l’aphasie, qui présente une lésion visible et évidente.

“On doit considérer – prétend Freud – la relation d’une lésion incomplètement destructrice à l’appareil qu’elle atteint. Deux cas sont ici concevables, qui se produisent d’ailleurs dans la réalité : soit l’appareil se trouve mis hors d’action par la lésion de certaines parties, tandis que les autres maintenues intactes continuent à fonctionner de manière inchangée, soit il réagit comme un tout solidaire à la lésion et n’accuse pas la perte de certaines de ses parties, mais témoigne d’un affaiblissement dans son fonction-

---

<sup>4</sup> K. Kaplan-Solms, M. Solms, *Clinical studies in Neuropsychanalysis. Introduction to a Depth Neuropsychology*, Karnac Books, London 2000, p. 18.

<sup>5</sup> J. Forrester, *Language and the Origins of Psychoanalysis*, Macmillan Press, London 1980.

nement. À une lésion incomplètement destructrice, il répond par un trouble fonctionnel qui pourrait également se produire par suite d'un dommage non matériel. (...) L'appareil du langage paraît, suite à des lésions non destructrices, faire preuve en toutes ses parties du second type de réaction. Il répond à une telle lésion solidairement (ou du moins en partie solidairement) par un trouble fonctionnel<sup>6</sup>.”

Freud avait déjà remarqué que la paraphasie, qui peut se présenter comme un symptôme organique en foyers et qui peut être provoquée par des lésions situées dans des régions bien différentes, “ne diffère en rien de la confusion et de la mutilation des mots qu'une personne saine peut observer sur elle en cas de fatigue, d'attention divisée, d'influence d'affects perturbateurs, ce qui par exemple - Freud continue - rend l'écoute de nos allocuteurs si souvent pénible. On est tenté de concevoir la paraphasie dans sa dimension la plus large comme un symptôme purement fonctionnel, comme un signe d'une moindre efficacité de l'appareil des associations du langage<sup>7</sup>”. Ainsi le *Spracheapparat* – l'appareil à langage, comme Nassif<sup>8</sup> propose de le traduire, qui est le précurseur de ce qui deviendra l'appareil psychique – montre une marge d'autonomie par rapport à l'organisme sous-jacent, une sorte de supplément par rapport à ce qui est strictement conditionné par la substance neurologique : “une aphasie sensorielle dite trans-corticale – comme Freud le dit dans le langage de son époque – peut être provoquée par une lésion, mais (...) de toutes façons, elle est également favorisée par un facteur fonctionnel<sup>9</sup>.” Il y a quelque chose de plus que l'anatomie, que la physiologie et que la pathologie du système nerveux dans les lésions organiques : un surplus, un supplément, une jouissance supplémentaire, c'est-à-dire quelque chose qui satisfait à d'autres lois que celles de l'anatomie. En montrant qu'il n'est pas possible de supprimer des parties du langage comme s'il s'agissait des pièces d'un puzzle, et que – même dans les cas de présence d'une lésion organique – l'explication des phénomènes aphasiques doit

<sup>6</sup> S. Freud, *Contribution à la conception des aphasies*, PUF, Paris 1983, pp. 80-81.

<sup>7</sup> S. Freud, *Contribution...*, p. 63.

<sup>8</sup> J. Nassif, *Freud l'inconscient. Sur les commencements de la psychanalyse*, Flammarion, 1992.

<sup>9</sup> S. Freud, *Contribution...*, p. 133.

être comprise indépendamment de la localisation de la lésion, Freud prépare le chemin de la compréhension de l'hystérie comme lésion d'une idée.

Mais la falsification freudienne la plus lucide de la tradition neurologique du XVIII<sup>e</sup> siècle se trouve dans l'article de 1893, originairement écrit en français, "Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies organiques et hystériques<sup>10</sup>." Dans ce texte, Freud délivre complètement la pathologie hystérique de l'anatomie du système nerveux, et l'interprète sur une base purement psychologique, ou mieux psychanalytique. "On a assez souvent attribué à l'hystérie la faculté de *simuler* les affections nerveuses organiques les plus diverses" dit Freud, en laissant toutefois émerger de cette comparaison un trait diagnostique différentiel décisif : "La paralysie hystérique est ... d'une *limitation exacte* et d'une *intensité excessive* ; elle possède ces deux qualités à la fois et c'est en cela qu'elle contraste le plus avec la paralysie cérébrale organique, dans laquelle, d'une manière constante, *ces deux caractères ne s'associent pas*. (...) Comme il ne peut y avoir qu'une seule anatomie cérébrale qui soit la vraie et comme elle trouve son expression dans les caractères cliniques des paralysies cérébrales, il est évidemment impossible que cette anatomie puisse expliquer les traits distinctifs de la paralysie hystérique." En poussant jusqu'au bout la rigueur de l'argumentation neurologique à laquelle il s'est formé grâce à ses maîtres, Freud conclut alors que "l'hystérie se comporte dans ses paralysies et autres manifestations comme si l'anatomie n'existait pas, ou comme si elle n'en avait nulle connaissance". Et, en esquissant une ébauche de sa future métapsychologie : "C'est la conception banale, populaire des organes et du corps en général, qui est en jeu dans les paralysies hystériques".

Qu'est-ce qui fait alors le caractère exceptionnel de la psychanalyse dans le domaine des sciences ? Disons-le avec Lacan :

---

<sup>10</sup> S. Freud, "Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies organiques et hystériques", dans *Résultats, idées, problèmes I*, 1890-1920, PUF, Paris 1984, pp. 45-59.

“On peut dire que l’idéal de la science est de réduire l’objet à ce qui peut se clore et se boucler dans un système d’interactions de forces. L’objet, en fin de compte, n’est jamais tel que pour la science. Et il n’y a jamais qu’un seul sujet – le savant qui regarde l’ensemble, et espère un jour tout réduire à un jeu déterminé de symboles enveloppant toutes les interactions entre objets.(...) Seulement, quand il s’agit d’êtres organisés, le savant est bien forcé de toujours impliquer qu’il y a l’action. Un être organisé, on peut certes le considérer comme un objet, mais tant qu’on lui suppose une valeur d’organisme, on conserve, ne serait-ce qu’implicitement, la notion qu’il est un sujet. Pendant l’analyse, par exemple d’un comportement instinctuel, on peut négliger un certain temps la position subjective. Mais cette position ne peut absolument pas être négligée quand il s’agit du sujet parlant. Le sujet parlant, nous devons forcément l’admettre comme sujet, et pourquoi ? Pour une simple raison, c’est qu’il est capable de mentir. C’est-à-dire qu’il est distinct de ce qu’il dit. Eh bien, la dimension du sujet parlant, du sujet parlant en tant que trompeur, est ce que Freud nous découvre dans l’inconscient. Dans la science, le sujet n’est finalement maintenu que sur le plan de la conscience, puisque le *x*, sujet de la science, est au fond le savant. C’est celui qui possède le système de la science qui maintient la dimension du sujet. Il est le sujet, pour autant qu’il est le reflet, le miroir, le support du monde objectal. Freud, au contraire, nous montre qu’il y a dans le sujet humain quelque chose qui parle, qui parle au plein sens du mot, c’est-à-dire quelque chose qui ment, en connaissance de cause, et hors de l’apport de la conscience. C’est - au sens évident, imposé, expérimental du terme - réintégrer la dimension du sujet<sup>11</sup>.”

Je lisais récemment, dans un texte rédigé par des scientifiques de provenance hétérogène, les définitions suivantes : “...[la psychothérapie] n’est rien d’autre que le fait de produire un développement synaptique dans les voies cérébrales qui contrôlent l’amygdale... et la meilleure façon pour le faire est d’obtenir que le cortex contrôle l’amygdale...” Il s’en suit qu’on peut considérer la psychothérapie comme “une thérapie en voie d’extinction,

---

<sup>11</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I. Les écrits techniques de Freud 1953-1954*, Seuil, Paris 1975, p. 218.

une sorte d'apprentissage implicite (inconscient) de déconditionnement sur la voie directe amygdale – zone préfrontale<sup>12</sup>. Tout cela me semble une version hyper scientifique du freudien *wo Es war, soll Ich werden* que Lacan – en essayant de simplifier l'excès d'abstraction (et quelquefois la grossièreté) métapsychologique de certaines traductions comme l'anglais : *where the Id was, there the Ego shall be*, ou l'italien : *dove era l'Es, deve subentrare l'Io*, ou même le français : *le Moi doit déloger le Ça* – proposait de traduire élégamment : “là où s'était, dois-je devenir<sup>13</sup>”. C'est une formule opérationnelle, qui rend très bien le sens, la direction du travail analytique (sens qui, au contraire, reste obscur dans les autres versions, fussent-elles métapsychologiques ou scientistes) : *Ich, je*, le sujet de l'énonciation, *dois (soll)* – “C'est là un travail culturel – dit Freud juste après – à peu près comme l'assèchement du Zuiderzee”<sup>14</sup> : donc *sollen, devoir* au sens moral, et non pas *müssen*, le *devoir* de la loi naturelle – *je dois devenir*, parvenir, venir à être, devenir (*werden*) aussi le sujet de mon énoncé, *wo Es war, là où s'était* – là où il y avait l'impersonnel, la troisième personne, le ça. Bref : “*je*” dois devenir le sujet de ce “*Es*” que j'emploie pour parler de ce qui “*m'est arrivé*”, en me faisant ainsi responsable. Il est évident – et chaque analyste le sait bien – qu'il n'est pas question du moi et du ça, mais de “moi, je..” et de ce qui, dans mon discours, n'est pas subjectivé. Est-ce que “développement synaptique dans les voies cérébrales”, ou bien “apprentissage de déconditionnement sur la voie amygdale – zone préfrontale”, nous disent – et surtout nous aident – dans notre travail, plus que le freudien *wo Es war, soll Ich werden* ?

À ce sujet, j'ai la chance d'avoir comme alliés des scientifiques influents et tout à fait impartiaux :

“Si on fait le compte rendu – affirment Solms et Kaplan-Solms, dans l'introduction de leur texte *Clinical Studies in*

<sup>12</sup> P. Calissano, “Mente/cervello: un falso dilemma ?”, dans P. Calissano (éditeur), *Mente e cervello: un falso dilemma ?*, il Melangolo, Genova 2001, p. 25.

<sup>13</sup> J. Lacan, “La chose freudienne”, *Écrits*, Seuil, Paris 1975, pp. 416-418.

<sup>14</sup> S. Freud, “Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse”, dans *Œuvres complètes. Psychanalyse. XIX*, PUF, Paris 1995, p. 163. Dans cette nouvelle traduction, le *wo Es war, soll Ich werden* est traduit : “là où était du ça, du moi doit advenir”.

*Neuropsychanalysis* – des travaux scientifiques produits dans les dernières années sur les possibles corrélations physiques des fonctions et des mécanismes psychologiques que la psychanalyse a éclairées, on reste surpris par le fait que beaucoup d’auteurs cherchent leurs corrélations physiques directement dans les concepts fondamentaux ou dans les découvertes de la neurophysiologie, de l’anatomie fonctionnelle, ou même dans la biologie moléculaire<sup>15</sup>. Ce que ces auteurs ignorent est le fait que la psychanalyse est, avant tout et surtout, une discipline clinique, et, encore plus, une psychologie.

Je ne suis pas parti de l’*Entwurf*, mais j’y arrive quand même. Il y a, sur “l’Esquisse d’une psychologie scientifique” – ou “Psychologie pour neurologues”, comme Freud l’appelle parfois – une littérature scientifique immense : elle essaye d’interpréter à l’intérieur de l’œuvre freudienne ce “monstrum” qui, au premier abord, semble contredire l’attitude précédente de Freud. En effet, dans son texte de 1892 sur la conception des aphasies, Freud avait critiqué vivement ce que Gruhle appellera la *Hirnmythologie*, la mythologie cérébrale, en opposition à tous les modèles cérébraux que de nombreux auteurs à cette époque – parmi lesquels aussi un de ses maîtres, Meynert – avaient conçu pour expliquer les différentes formes de pathologie mentale. Mais justement, le “Projet” semble, paradoxalement, la *énième* mythologie cérébrale, c’est-à-dire une construction neurologique, apparemment fantastique, qui cherche à expliquer certaines données cliniques. Comme exemple de critère de scientificité en psychanalyse, je voudrais alors présenter justement l’*Entwurf* freudien dans la lecture faite par Lacan au début des années 50.

L’*Esquisse d’une psychologie scientifique* est un texte qu’on peut situer à mi-chemin entre la période caractérisée par la forte influence breuerienne – 1895 est aussi l’année de parution des *Études sur l’hystérie* – et l’influence de Fliess, avec ses conséquences sur Freud, c’est-à-dire son auto-analyse et l’invention de la psychanalyse. Comme le rappelle Lacan aussi, l’*Entwurf* est

---

<sup>15</sup> K. Kaplan-Solms, M. Solms, *Clinical studies in Neuropsychanalysis...*, p. 5.

un texte que Freud n'avait pas l'intention de publier ; c'était l'une des œuvres conçues à la fin de 1895, écrite rapidement, en un mois, le mois d'octobre, même si son élaboration avait été commencée en avril comme on l'apprend par les lettres à Fliess. Freud l'écrivit à la hâte, mais dès qu'il l'eut envoyée à Fliess, il commença à avoir des doutes sur sa valeur. Il la révisa en partie, en la transformant selon le schéma qu'il présente, encore à Fliess, dans une lettre du premier janvier 1896. Puis, il l'abandonna complètement. Dans son *Séminaire*, Lacan a amplement commenté le "Projet" en deux occasions et selon deux perspectives plutôt différentes : dans le deuxième séminaire, il en parle du point de vue du symbolique, tandis que dans le septième séminaire, la perspective est celle du réel, concept que Lacan était en train de réélaborer justement à cette époque. Dans le séminaire sur *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Lacan engage la lecture du premier des quatre chapitres qui aurait dû composer le "Projet". En effet, Freud en écrivit seulement trois : le premier est le schéma général ; le deuxième est l'application psychopathologique du schéma, accompagné d'un cas d'hystérie qui n'apparaîtra plus dans les écrits freudiens suivants ; le troisième est la tentative d'appliquer le schéma aux procès psychiques normaux. Cet écrit est donc justifié par la nécessité, de la part de Freud, non pas d'offrir une nouvelle mythologie cérébrale, après celles que lui-même avait contestées et - on peut bien le dire - démolies, mais plutôt de fournir à sa clinique un point de repère rigoureux.

La rigueur du "Projet" est ce que la lecture lacanienne tend à mettre spécifiquement en évidence. Lacan commence la deuxième partie de la huitième leçon - que l'éditeur du *Séminaire* a appelé "Introduction à l'*Entwurf*" - en faisant un peu l'histoire de cet écrit, dont la parution remonte exactement aux années 50. C'est une partie du texte qui était en la possession de Fliess - la copie de Freud, en effet, n'est pas disponible, et a probablement été détruite - et les héritiers firent tomber le texte aux mains de Marie Bonaparte, tandis que Freud, encore vivant, aurait voulu qu'il fût détruit. Lacan fait une courte introduction et ensuite se concentre sur la question de comment Freud se représentait l'appareil psychique. Il invite Didier Anzieu, l'un des participants, à proposer une

lecture du texte freudien. Anzieu<sup>16</sup> explique d'abord que, des trois chapitres dont se compose le manuscrit freudien – le schéma général, son application aux phénomènes psychopathologiques, la tentative d'éclairer les procès psychiques normaux –, il n'en traitera que le premier, dont il propose une subdivision originale :

1) dans la première partie, une description de la structure et des principes de l'appareil neuronal

2) immédiatement après, une description du fonctionnement de la "machine", construite selon une logique "génétique" – de manière que, en assistant au fonctionnement de l'appareil des neurones, on voit successivement apparaître les différentes fonctions psychologiques – ce qui rappelle naturellement la "Statue de Condillac<sup>17</sup>", et qui semblerait inscrire Freud de plein droit dans la tradition de l'atomisme psychologique

3) dans la troisième partie, un effet rétroactif de ce même fonctionnement, qui laisse des traces qui vont constituer un savoir, qui devient, à son tour, l'origine de fonctions psychologiques plus complexes

4) le point culminant de ce procès est la création du moi

5) le moi lui-même rétroagit sur le système précédent

6) Freud définit la distinction fondamentale entre processus primaire et processus secondaire

7) Finalement, il présente le sommeil et le rêve comme exemples du fonctionnement du processus primaire.

Le premier chapitre de l'*Entwurf*, qui concerne le schéma général, commence par une introduction épistémologique célèbre, qui pourrait rappeler les premières pages du *Capital* de Karl Marx : à l'intention freudienne d'offrir une lecture physicaliste du cerveau, correspond le même vœu de Marx, mais appliqué à l'économie politique<sup>18</sup>. L'introduction à l'*Entwurf* est très

---

<sup>16</sup> En ce qui concerne l'exposé d'Anzieu, je ferai référence aux sténotypies inédites qui rapportent la transcription intégrale des Séminaires de Lacan, y compris les interventions des invités – comme l'est justement Anzieu dans la leçon du 26/1/1956 – qui n'apparaissent pas dans la version publiée de ce Séminaire et des autres.

<sup>17</sup> Condillac, dans son *Traité des sensations* (1754), propose une sorte d' "expérience mentale", avec laquelle il obtient progressivement, dans une statue de marbre, toutes les facultés supérieures en partant de la perception du parfum d'une rose.

<sup>18</sup> "Mon point de vue... considère le développement de la formation économique de la société comme un processus d'histoire naturelle", K. Marx, Avant-propos (1867) à la première édition du *Capital*.

connue : “Dans cette Esquisse, nous avons cherché à faire entrer la psychologie dans le cadre des Sciences naturelles, c’est-à-dire à représenter les processus psychiques comme des états quantitativement déterminés de particules matérielles distinguables, ceci afin de les rendre évidents et incontestables. Ce projet comporte deux idées principales: 1) Ce qui distingue l’activité du repos est d’ordre quantitatif. La quantité (Q) se trouve soumise aux lois générales du mouvement. 2) Les particules matérielles en question sont les neurones<sup>19</sup>”.

Rétrospectivement, on peut déjà remarquer dans l’intérêt lacanien pour ce texte la logique des trois registres, qui est justement celle de Lacan même. Il y a des processus psychiques – c’est-à-dire les phénomènes, ce qui apparaît, donc l’imaginaire – réduits à Q, la quantité, dont l’issue sera la pulsion en tant que réel, ce qui met en marche ; et N, les neurones, le réseau neuronal, qui n’est que l’une des formes de *représentation* du réseau signifiant. Donc l’Imaginaire, le Réel, le Symbolique. La logique du “Projet” est la même que la lecture freudienne – et lacanienne – du délire de Schreber : dans ce cas-là aussi, le réseau des rayons divins représente le réseau des signifiants. On peut ainsi affirmer que Freud essaie de trouver, pour rendre compte des processus psychiques, une structure – fut-elle de neurones, de rayons ou de signifiants, peu importe – qui incorpore et inscrive un *quod* réel : un Q, la quantité, la pulsion ou l’énergie psychique, indifféremment.

Après l’introduction, la “Première notion fondamentale” est le concept de quantité. “Ce concept découle directement des observations cliniques de pathologie, surtout dans les cas de “représentations hyper intenses” (comme dans l’hystérie et dans la névrose obsessionnelle...<sup>20</sup> Juste après l’introduction épistémologique freudienne, on aperçoit immédiatement que le ressort de la lecture est son intérêt clinique. Dans la première notion fondamentale concernant la conception quantitative, est énoncé un principe freudien qui aura un avenir : “*le principe de l’inertie des neurones [das Prinzip der Nerven-Trägheit]* ; d’après cela, les

<sup>19</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, p. 315.

<sup>20</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, p. 316.

neurones tendent à se débarrasser des quantités (Q)...<sup>21</sup> C'est ici que prend son origine ce qui deviendra ensuite le Principe de constance, de nirvana, de plaisir, et tout ce qui suit cette logique : la logique de réduire l'énergie à son niveau le plus bas. Ainsi, la quantité dans le système doit être réduite à son niveau le plus bas. "Le processus de décharge constitue la fonction primaire du système neuronique. Ici va pouvoir se développer une fonction *secondaire*. En effet, parmi les diverses méthodes de décharge, certaines sont préférées et maintenues parce qu'elles impliquent une cessation des excitations, la *fuite*, par exemple<sup>22</sup>". Si donc la fonction primaire [*Primärfunktion*] est la décharge de la quantité, la fonction secondaire [*Sekundärfunktion*] échappe à la quantité par la réduction des stimuli, extérieurs et intérieurs.

La seconde notion fondamentale de ce texte est la théorie des neurones : "...le point essentiel est que le système neuronique consiste en neurones distincts mais de structure analogue, qui ne sont en contact que par l'intermédiaire d'une substance étrangère et se terminent les uns à côté des autres comme sur des morceaux de tissu étranger. Certaines conceptions s'y trouveraient préfigurées du fait qu'elles reçoivent les excitations au moyen de dendrites et les déchargent par des cylindres-axes [ou axones] ; en outre, il existe de nombreuses ramifications de diamètres très différents<sup>23</sup>". La théorie du neurone avait été énoncée quatre ans plutôt : le terme neurone avait été introduit par Wilhelm Waldeyer en 1891. Par contre, le terme "synapse" n'avait pas encore été introduit.

"En combinant cette manière de concevoir les neurones avec la "théorie de la quantité" [d'énergie inscrite dans le système] ( $Q\eta$ ), on en vient à se représenter un neurone "investi" (N) rempli d'une certaine quantité ( $Q\eta$ ), mais pouvant, à d'autres moments, être vide<sup>24</sup>". Soit le neurone est investi, soit il est vide – et c'est à cette partie que se rapporte le premier commentaire de Lacan : "En 1895, la théorie du neurone n'était nulle part. Les

---

<sup>21</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 316.

<sup>22</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 317.

<sup>23</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 318.

<sup>24</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 318.

idées de Freud sur la synapse sont tout à fait neuves<sup>25</sup>.” [En effet, c’était le terme “synapse” qui n’existait pas encore.] “Il prend parti sur la synapse en tant que telle, c’est-à-dire sur la rupture de continuité d’une cellule nerveuse à la suivante<sup>26</sup>.”

Selon Freud, “il y a deux catégories de neurones, ceux d’abord qui se laissent traverser par les quantités ( $Q\eta$ ) comme si les barrières de contact n’existaient pas et qui, après le passage de l’excitation, reviennent à leur état antérieur; ensuite ceux dont les barrières de contact ont une action en ne permettant à la quantité ( $Q\eta$ ) qu’un passage partiel ou difficile<sup>27</sup>.” Freud distingue alors les neurones *perméables*, qui laissent passer l’énergie comme s’ils n’avaient pas de barrière de contact, et les neurones *imperméables*. Il appelle  $\phi$  le premier système et  $\psi$  le deuxième. Le système  $\phi$  est consacré à la perception, le système  $\psi$  à la mémoire. Ensuite Freud fait remarquer : “la mémoire est représentée par les frayages se trouvant entre les neurones  $\psi$ <sup>28</sup>.” Qu’est-ce que le frayage (*Bahnung*) ? C’est le trajet que l’ouverture d’un canal énergétique permet de créer entre un neurone et un autre : le rapport entre les deux neurones est facilité par un investissement énergétique, et la mémoire n’est rien d’autre – de ce point de vue “neurologique” – que cette facilitation de rapports, – disons l’“association”, pour employer un terme freudien postérieur, l’association entre deux neurones, favorisée par le passage d’énergie de l’un à l’autre.

Dans les pages consacrées au “Point de vue biologique”, Freud affirme : “Dès le début, deux fonctions incombaient au système neuronique : recevoir les stimuli de l’extérieur et assurer la décharge des excitations endogènes<sup>29</sup>.” Le stimulus peut donc provenir de l’intérieur ainsi que de l’extérieur – c’est l’idée que Freud va développer dans ses écrits suivants : de l’extérieur on peut se sauver, de l’intérieur on ne peut pas. “Le système  $\phi$  serait constitué par le groupe de neurones qui reçoivent les stimuli

<sup>25</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre II. Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, Paris 1978, pp. 123-124.

<sup>26</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre II...*, p. 124.

<sup>27</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, p. 319.

<sup>28</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, p. 320.

<sup>29</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, p. 323.

exogènes, tandis que le système  $\psi$  contiendrait les neurones qui perçoivent les excitations endogènes. (...) D'ailleurs, l'anatomie nous apprend qu'il existe un système de neurones (substance grise de la moelle) qui se trouve seule en contact avec le monde extérieur et un système situé au-dessus, la matière grise du cerveau, qui n'a aucun contact périphérique direct mais dont dépendent le développement du système neuronique et les fonctions psychiques<sup>30</sup>. Ici, Freud semble même repérer des lieux anatomiques - mais seulement de manière hypothétique, finalisée à son raisonnement qu'on pourrait déjà définir "métapsychologique". En effet il affirme ensuite : "la structure du système neuronique servirait à *retenir*, hors des neurones, une quantité ( $Q\eta$ ), tandis que sa *fonction* serait de les *décharger*<sup>31</sup>." La structure du système neurologique est donc faite pour retenir la quantité d'énergie, mais sa fonction est de la décharger. Mais pourquoi est-il nécessaire que le système nerveux ne se décharge pas tout de suite ? Parce que le fait de garder l'énergie remplit justement la fonction de la décharger, étant donné que - comme Freud l'expliquera mieux ensuite - on ne peut pas décharger l'énergie s'il n'y en a pas une quantité suffisante pour permettre le procès de décharge de l'excitation endogène. C'est à cette partie que se rapporte le deuxième commentaire de Lacan : "Ce qui nous est donné comme système vitaliste, arc réflexe, selon le schéma le plus simple stimulus réponse, semble obéir uniquement à la loi de la décharge. Il y a une pure et simple inertie générale. Le circuit se ferme par la voie la plus courte. Là-dessus, Freud branche un système tampon, système à l'intérieur du système, qui est l'origine du système du moi. Le principe de réalité est ici introduit en référence au système  $\psi$ , tourné vers l'intérieur. Plus tard, les termes s'entrecroiseront<sup>32</sup>."

Après cette première partie consacrée à la description de la structure et des principes de l'appareil des neurones, Freud va analyser le fonctionnement de l'appareil. La première fonction psychique qu'il analyse est la douleur : "Le système neuronique tend, de la façon la plus marquée, à fuir la douleur... la douleur consiste en une irruption de grandes quantités ( $Q$ ) dans  $\psi$ <sup>33</sup>." À

<sup>31</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 326.

<sup>32</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre II...*, p. 124.

<sup>33</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 326.

ce point, Freud introduit le problème qui suit du point de vue logique celui de la quantité, c'est-à-dire le problème de la "qualité". Si la quantité c'est l'énergie, qu'est-ce donc ce que Freud appelle, dans le "Projet", la qualité ? C'est la fonction psychique de la conscience, introduite immédiatement après la douleur : "Le conscient nous fournit sur les processus neuroniques des renseignements qui ne sauraient être ni complets ni certains ; l'ensemble de ces processus doit tout d'abord être considéré comme inconscient et il faut les inférer d'autres phénomènes naturels<sup>34</sup>." Que le psychique soit, de par sa nature, inconscient, c'est une idée, comme le savent les lecteurs de Freud, qui parcourt toute son œuvre et qui, définie en ces termes, est toujours présente jusqu'à l'*Abrégé*<sup>35</sup>, sa dernière grande œuvre. "L'état conscient nous fournit ce que nous appelons des "qualités" – des sensations, très variées, de "différences" et ces dernières dépendent des relations avec l'extérieur<sup>36</sup>." Dans la perception, les systèmes  $\phi$  et  $\psi$  de la perception et de la mémoire, agissent ensemble : le neurone perméable grave une trace sur le neurone imperméable, c'est-à-dire dans la mémoire ; la perception est donc transmise par  $\phi$  et enregistrée dans  $\psi$ ... Un seul phénomène psychique se produit et cela exclusivement sans aucun doute en  $c$  – reproduction ou remémoration – et ce processus est, de façon générale, dépourvu de qualité", c'est-à-dire qu'il lui manque la qualité perceptive. "La remémoration n'apporte généralement rien de ce qui caractérise particulièrement une qualité perçue. C'est pourquoi nous devons avoir le courage d'admettre qu'il existe un *troisième* système de neurones [ $W$ , comme *Wahrnehmung*, "perception", ou  $\omega$ ] auxquels on pourrait donner le nom de "neurones perceptifs" qui, excités comme les autres durant la perception, ne le sont plus durant la reproduction et dont les états d'excitation fournissent les diverses qualités – c'est-à-dire constituent les sensations conscientes<sup>37</sup>."

Voilà donc introduits les trois systèmes. Dans ses lettres à Fliess, Freud parlera souvent de cet écrit en l'appelant " $\phi\psi\omega$ ",

<sup>34</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 327.

<sup>35</sup> S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, PUF, Paris 1949.

<sup>36</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 328.

<sup>37</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 328.

depuis les noms des trois systèmes de neurones qu'il a identifiés : perception/mémoire/conscience. "Les neurones perceptifs, incapables de recevoir des quantités ( $Q\dot{\eta}$ ) assimilent, en revanche, la période d'une excitation<sup>38</sup>." Autrement dit, les neurones  $\omega$  ne réagissent pas à l'énergie ; ceux qui réagissent sont les neurones  $\psi$ , qui transmettent ensuite aux neurones  $\omega$  non pas l'énergie directement, mais la période, c'est-à-dire une qualité temporelle. Les neurones  $\omega$  sont ce qu'on définirait aujourd'hui des "modulateurs de fréquence". "Le fait, pour eux, d'être impressionnés par une période tout en n'étant remplis que d'un minimum de quantité ( $Q\dot{\eta}$ ) constitue le fondement même de l'état conscient<sup>39</sup>." Lacan commente : "Le système  $\omega$  est déjà une préfiguration du système du ça<sup>40</sup>." En lisant ces mots, on reste facilement étonné de l'observation lacanienne, si différente du sens commun : en effet il ne semble y avoir aucune raison logique pour laquelle le système  $\omega$ , qui fournit la quantité consciente, puisse être considéré comme la "préfiguration du système du ça", dont la "qualité" sera manifestement le fait d'être de nature inconsciente. Par contre, on pourrait supposer que le système  $\omega$  soit une préfiguration du moi, ainsi qu'il apparaît dans la deuxième topique freudienne (exactement celle inaugurée par l'écrit freudien "Le moi et le ça") : mais, en continuant la lecture du "Projet", on peut remarquer que le moi est ensuite introduit par Freud, de manière tout à fait séparée de la conscience. Et alors, là encore : comment Lacan peut-il affirmer que le système  $\omega$  est une préfiguration du ça ? C'est Lacan même qui nous l'explique : "Expliquez ce qui nécessite son invention. Car, en fin de compte, jusque-là, tout marche très bien. Pas la moindre conscience. Il faut bien pourtant la réintroduire, et Freud le fait sous la forme paradoxale d'un système qui a des lois tout à fait exceptionnelles... Nous nous trouvons là pour la première fois avec cette difficulté qui se reproduira à tout bout de champ dans l'œuvre de Freud - le système conscient, on ne sait pas quoi en faire. Il faut lui attribuer des lois tout à fait spéciales, et le mettre en dehors des lois d'équivalence énergétique qui président aux régulations quantitatives. Pourquoi ne peut-il se dispenser de le faire inter-

---

<sup>38</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 329.

<sup>39</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 330.

<sup>40</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre II...*, p. 124.

venir<sup>41</sup> ? Qu'est-ce qu'il va en faire ? À quoi sert-il<sup>42</sup> ?” La position de Lacan peut être mieux comprise si nous nous rapportons à ce que lui-même dira plus loin, dans le même séminaire, dans ses leçons sur “Pair ou impair ?” et sur “La Lettre volée<sup>43</sup>”... Lacan nous donne l'exemple de successions apparemment aléatoires de “plus” et de “moins”, comme celle de pair et d'impair, pour dire que, même dans les séquences apparemment les moins ordonnées – sur le plan conscient, ou sur le registre imaginaire, c'est-à-dire celui où se placent les deux joueurs qui se défient, l'un à deviner le jeu de l'autre –, il est possible de repérer des règles – sur le plan inconscient ou sur le registre symbolique – même si, à un premier regard ou aussi par la suite, on ne les connaît ou on ne les repère pas. Le système est structuré par sa nature, par le fait de la présence ou de l'absence d'un chiffrage, d'une codification. Il s'agit de ce qui deviendra, chez Freud, le déterminisme psychique, c'est-à-dire la logique de toutes les formations de l'inconscient – rêves, lapsus, mots d'esprit, symptômes – : la conscience est un système apparemment inutile dans l'économie de l'appareil psychique, régi par des lois exceptionnelles, qui n'a pas d'autonomie propre en tant que système, mais qui tire son organisation de la modularité du système de l'inconscient.

Enfin – troisième fonction psychique, presque symétrique par rapport à la douleur – Freud introduit le plaisir :

“Nous n'avons donné jusqu'à présent qu'une description incomplète du contenu du conscient ; en dehors de la série des qualités sensorielles, il comprend une autre série, fort différente, celle des sensations de plaisir et de déplaisir qu'il convient maintenant d'expliquer. Nous savons qu'il existe dans le psychisme une certaine tendance à *éviter le déplaisir*, nous sommes donc tentés de confondre cette tendance avec celle, primaire, à l'inertie. En ce cas, le *déplaisir* coïnciderait avec une élévation du niveau de la quantité ( $Q\eta$ ) ou avec une augmentation de tension; une sensation serait perçue quand la quantité ( $Q\eta$ ) augmenterait dans  $\psi$ . Le plaisir naîtrait d'une sensation de décharge<sup>44</sup>.”

<sup>41</sup> Mais la version de la sténotypie dit : “... il ne peut pas se dispenser de faire intervenir *le je*” [italique de F.M.].

<sup>42</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre II...*, p. 124.

<sup>43</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre II...*, pp. 207-240.

<sup>44</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, p. 331.

Ainsi, l'accumulation d'énergie en  $\psi$  donne de la douleur en  $\omega$ , la décharge – qui en est l'opposé – donne du plaisir. Les deux expériences du système des neurones, au point de vue de la conscience, sont la satisfaction et la douleur. "Le remplissage des neurones nucléaires en  $\psi$  a pour conséquence un besoin de décharge, une poussée, qui va se réaliser par le moyen de la motricité<sup>45</sup>." Jusqu'à ce point, il s'agit de la logique de l'arc réflexe.

"L'expérience montre que la première voie à suivre est celle menant à une *modification interne* (manifestations émotives, cris, innervations musculaires). Mais, nous l'avons déjà dit, aucune décharge de ce genre ne fait baisser la tension puisque de nouvelles excitations endogènes continuent, malgré tout, à affluer et que la tension  $\psi$  se trouve rétablie. L'excitation ne peut se trouver supprimée que par une intervention capable d'arrêter momentanément la libération des quantités ( $Q\dot{\eta}$ ) à l'intérieur du corps<sup>46</sup>. Cette sorte d'intervention exige que se produise une certaine modification à l'extérieur (par exemple apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel), une modification qui, en tant qu'"action spécifique" [*spezifische Aktion*] ne peut s'effectuer que par des moyens déterminés. L'organisme humain, à ses stades précoces, est incapable de provoquer cette action spécifique qui ne peut être réalisée qu'avec une aide extérieure et au moment où l'attention d'une personne bien au courant se porte sur l'état de l'enfant. Ce dernier l'a alertée, du fait d'une décharge se produisant sur la voie des changements internes (par les cris de l'enfant, par exemple). La voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance: celle de la *compréhension mutuelle*. L'impuissance [*Hilflosigkeit*] originelle de l'être humain devient ainsi la *source première* [*Urquelle*] de tous les motifs moraux<sup>47</sup>."

La première source de la moralité est donc l'identification à l'impuissance de l'autre, qui rappelle au sujet sa propre impuissance originelle.

---

<sup>45</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 336.

<sup>46</sup> Pensons au stimulus pulsionnel provenant de l'intérieur qui, pour être apaisé, doit être satisfait.

<sup>47</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 336.

“Ainsi la satisfaction aboutit à un frayage entre les deux images mnémoniques [celle de l’objet désiré et celle du mouvement réflexe] et les neurones nucléaires qui ont été investis pendant l’état de tension. Il est certain que, durant la décharge amenée par la satisfaction, la quantité ( $Q\eta$ ) s’écoule également hors de l’image mnémonique. Dès la réapparition de l’état de tension ou de désir, la charge se transmet aussi aux deux souvenirs et les réactive. Il est fort probable que c’est l’image mnémonique de l’objet qui est, la première, atteinte par la réactivation. Cette réaction... fournit tout d’abord quelque chose d’analogue à une perception – c’est-à-dire une hallucination. Si quelque incitation à l’acte réflexe se produit alors, une déception s’ensuit inévitablement”<sup>48</sup>, en tant que perception sans objet.

Quand l’état de besoin (faim, soif, besoin sexuel...) traverse encore le réseau des neurones, le système central s’active aussi. L’activation du système s’accompagne de l’activation, d’un côté de l’image de l’objet de la satisfaction, de l’autre de l’image de l’action par laquelle la satisfaction a été obtenue. Si rien d’autre n’intervient, la conséquence est une hallucination. L’expérience douloureuse effectue les mêmes liaisons, mais de signe opposé: d’un côté l’activation de l’image de l’objet menaçant (*feindlich*), de l’autre l’activation de l’image de l’action douloureuse.

“Normalement  $\psi$  se trouve exposé à la quantité ( $Q$ ) à partir des conceptions endogènes. Anormalement (mais non encore pathologiquement), dans les cas où des quantités excessives ( $Q$ ) font une brèche dans le dispositif de protection pour pénétrer dans  $\phi$  – c’est-à-dire dans les cas de souffrance. Celle-ci produit en  $\psi$ : 1° Une importante élévation du niveau [de la quantité] qui provoque en  $W$  du déplaisir ; 2° Une tendance à la décharge qui peut être diversement modifiée ; 3° Un frayage entre cette tendance à la décharge et l’image mnémonique de l’objet qui a causé la douleur. Il est d’ailleurs certain que la souffrance possède une qualité spéciale ressentie en même temps que le déplaisir.”

Les expériences de la douleur et de la satisfaction entraînent l’apparition de nouveaux mécanismes psychologiques : “Les traces laissées par les deux sortes d’expériences vécues ... [celles en-

<sup>48</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, p. 338.

gendrant une satisfaction et celles provoquant du déplaisir] sont les affects et les états de désir. (...) Tout état de désir crée une *attraction* vers l'objet désiré et aussi vers l'image mnémonique de ce dernier ; tout événement pénible engendre une répulsion, une tendance qui s'oppose à l'investissement de l'image mnémonique hostile. Nous avons ici *une attraction [Wunschanziehung]* et *une défense primaires [primäre Abwehr]*<sup>49</sup>.”

Le commentaire de Lacan concerne justement ce point :

“À propos des états de désir, ce qui est mis enjeu par Freud, c'est la correspondance entre l'objet qui se présente et les structures déjà constituées dans le moi. Il met l'accent sur ceci – ou bien ce qui se présente est ce qui est attendu, et ce n'est pas du tout intéressant – ou bien ça ne tombe pas bien et ça, c'est intéressant, car toute espèce de constitution du monde objectal est toujours un effort pour redécouvrir l'objet, *Wiederzufinden...* L'objet se rencontre et se structure sur la voie d'une répétition – retrouver l'objet, répéter l'objet. Seulement, ce n'est jamais le même objet que le sujet rencontre. Autrement dit, il ne cesse d'engendrer des objets substitutifs... C'est l'ébauche de ce quelque chose de fécond qui va être au fondement de la psychologie du conflit, et qui fait le pont entre l'expérience libidinale en tant que telle et le monde de la connaissance humaine, lequel est caractérisé par le fait que, pour une grande part, il échappe au champ de forces du désir. Le monde humain n'est pas du tout structurable comme un *Umwelt* emboîté avec un *Innenwelt* de besoins, il n'est pas clos, mais ouvert à une foule d'objets neutres extraordinairement variés, d'objets même qui n'ont plus rien à faire avec des objets, dans leur fonction radicale de symboles<sup>50</sup>.”

Le quatrième point de ce premier chapitre concerne les premières notions du moi (*Einführung des Ich*) : “En admettant l'idée d'une “attirance provoquée par le désir” et d'une tendance au refoulement, nous avons abordé une question nouvelle, celle d'un certain état de  $\psi$ . Les deux processus nous montrent, en effet, que s'est formée en  $\psi$  une instance ... Cette instance s'appelle le *moi*<sup>51</sup>.” Le moi est donc introduit dans le système des affects et

<sup>50</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre II...*, pp. 124-125.

<sup>51</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, pp. 340-341.

des états de désir. Mais qu'est-ce que le moi ? "... Un groupe de neurones chargés de façon permanente" – et cette charge constante est la raison pour laquelle la décharge ne peut jamais être complète, mais il faut que dans le moi il y ait une quantité de charge telle qu'elle permette de décharger les autres charges qui essaient d'agresser le système. S'il n'y avait pas de stock d'énergie, il ne pourrait exister aucune fonction secondaire, qui consiste à éviter les stimuli douloureux et à rechercher les objets satisfaisants. Le moi est donc un groupe de neurones "devant... le véhicule des réserves de quantités qu'exige la fonction secondaire" c'est-à-dire la fonction de canaliser les charges qui font irruption dans le système. "Nous décrivons donc le moi en disant qu'il constitue à tout moment la totalité des investissements  $\psi$ . Dans ceux-ci nous distinguons une fraction permanente et une fraction variable. (...) Tandis que le moi s'efforce de se débarrasser de ses charges au moyen d'une satisfaction, il est inévitablement amené à agir sur la répétition des expériences douloureuses et des affects et il doit le faire de la façon suivante généralement qualifiée d' "inhibition". (...) Si donc un moi existe, il doit entraver les processus psychiques primaires"<sup>52</sup>, c'est-à-dire la tendance trop hâtive à la décharge, qui produirait ainsi une expérience fallacieuse de satisfaction, comme nous l'avons vu à propos de l'hallucination : où l'image de l'objet est réinvestie, mais en fait l'objet n'est pas atteint et la tension ne peut pas cesser, mais continue à être alimentée.

D'où la deuxième fonction du moi : "l'indice de réalité" (*Realitätszeichen*). "C'est cette annonce de décharge provenant de  $W$  ( $\omega$ ), qui constitue pour  $\psi$  un indice de qualité ou de réalité. Si l'objet désiré est pleinement investi, de façon à prendre une forme hallucinatoire, le même indice de décharge ou de réalité que dans le cas d'une perception extérieure apparaît<sup>53</sup>." C'est justement la qualité de l'hallucination : le fait d'apparaître à la conscience comme s'il s'agissait de la réalité, et ça – Freud l'explique en termes énergétiques – est dû à la surabondance de l'investissement intérieur, qui mène à réinvestir ce qui a été surinvesti. Mais "les indices de qualité provenant du dehors

<sup>52</sup> S. Freud, "Esquisse ...", pp. 341-342.

<sup>53</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 343.

apparaissent *quelle que soit* l'intensité de l'investissement, tandis que ceux émanant de *c* ne se présentent que si la charge est forte". Autrement dit, tandis que la perception extérieure devient consciente, même si l'excitation est très petite, pour activer un parcours régressif il faut une charge intérieure remarquable. "Par conséquent, *c'est une inhibition due au moi qui rend possible la formation d'un critère permettant d'établir une distinction entre une perception et un souvenir.* (...) Une charge en désir allant jusqu'à l'hallucination, jusqu'à la production totale de déplaisir et impliquant l'intervention de toute la défense peut être qualifiée de "processus psychique primaire". Nous appelons "processus secondaires", au contraire, ceux que rendent possibles un bon investissement du moi et une modération du processus primaire<sup>54</sup>." Ici on peut, une fois de plus, faire intervenir Lacan : "Le moi éprouve la réalité pour autant non seulement qu'il la vit, mais qu'il la neutralise autant que possible<sup>55</sup>."

Freud décrit ensuite la connaissance et la pensée reproductive dans des termes purement associatifs, et montre comme une analyse des différents investissements, au niveau du réseau des neurones, peut rendre compte du premier jugement : "Supposons que l'investissement par le désir soit, d'une façon générale, lié à un neurone *a* + un neurone *b*, tandis que l'investissement perceptif est attaché à un neurone *a* + un neurone *c* ... En comparant le complexe *W* à d'autres complexes *W*, nous sommes capables de le diviser en deux fractions : un neurone *a* qui demeure généralement semblable à lui-même et un autre neurone *b*, qui, la plupart du temps, est variable. C'est à ce processus d'analyse que le langage va plus tard donner le nom de "jugement" (...) Le langage décrit le neurone *a* comme une "chose" [*das Ding*]<sup>56</sup> et le neurone *b* comme l'activité ou la propriété de cette chose, bref comme son "attribut". Le jugement constitue donc un processus *c* que seule une inhibition venue du moi rend possible. Il est provoqué par une dissemblance entre l'investissement du souvenir empreint de désir et un investissement perceptuel qui

<sup>54</sup> S. Freud, "Esquisse ...", p. 344.

<sup>55</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre II...*, p. 125.

<sup>56</sup> Il s'agit ici du passage freudien d'où Lacan tire *das Ding*, terme sur lequel il reviendra souvent ensuite (voir, par exemple, dans sa relecture de l'*Entwurf* dans l'*Ethique de la psychanalyse*, les deux leçons du 9 et du 16/12/1959).

lui ressemble (...) Supposons, par exemple, en prenant le cas du bébé, que l'image mnémorique désirée soit celle du sein maternel et de ses mamelons vus de face. Supposons encore que ce petit enfant commence à percevoir le même objet, mais *de côté*, sans le mamelon. Il a gardé, dans sa mémoire, le souvenir d'une expérience vécue fortuitement au cours de sa tétée, celui d'un mouvement de tête particulier qui a transformé l'aspect de face en aspect de côté. L'image de côté qu'il regarde maintenant l'incite à remuer la tête puisqu'il a appris, par expérience, qu'il doit faire le mouvement inverse pour obtenir une vue de face<sup>57</sup>."

Et encore, à propos de mémoire et jugement : "Supposons que l'objet perçu soit semblable [au sujet qui perçoit], c'est-à-dire à un être humain [*Nebenmenschen*]. L'intérêt théorique qu'il suscite s'explique encore par le fait que c'est un objet du même ordre, qui a apporté au sujet sa première satisfaction (et aussi son premier déplaisir) et qui fut pour lui la première puissance. L'éveil de la connaissance est donc dû à la perception d'autrui (...) Ainsi, lorsque celui-ci crie, le sujet se souvient de ses propres cris et revit ses propres expériences douloureuses", et donc l'idée que connaître c'est reconnaître par soi-même. Le complexe perceptif, qu'auparavant nous avons vu présenté par l'exemple des neurones *a* et *b*, est ici proposé comme le "complexe d'un autre être humain" [*Komplex des Nebenmenschen*] : "Le complexe d'autrui se divise donc en deux parties, l'une donnant une impression de structure permanente et restant un tout cohérent, tandis que l'autre peut être *comprise* grâce à une activité mnémorique<sup>58</sup>."

Lisons encore une fois le commentaire de Lacan : "Dans cette première ébauche du moi, il y a une amorce de ce qui se révélera comme une condition structurale de la constitution du monde objectal dans l'homme – la redécouverte de l'objet. Mais la référence à l'autre qui est aussi essentielle à la structuration de l'objet, est complètement éludée. En d'autres termes, comme dans la statue de Condillac, l'organisation objectivée du monde

<sup>57</sup> S. Freud, "Esquisse ...", pp. 345-347.

<sup>58</sup> S. Freud, "Esquisse ...", pp. 348-349.

semble aller de soi. Et la découverte du narcissisme prend pour nous toute sa valeur de n'être absolument pas aperçue de Freud à ce moment-là. Dans la voie des philosophes du dix-huitième, et comme tout le monde à son époque, Freud reconstruit tout, mémoire, jugement, etc., à partir de la sensation, ne s'arrêtant qu'un moment à la recherche de l'objet en elle-même. Mais il est amené à revenir sur le processus primaire en tant qu'il intéresse le sommeil et les rêves. C'est ainsi que cette reconstruction mécanique de la réalité aboutit quand même au rêve<sup>59</sup>."

Et, en effet, la dernière partie de ce premier chapitre a son point culminant précisément dans le rêve, considéré – dores et déjà – comme le prototype de ces procès qui, même en étant psychiques, sont pour la plupart négligés par toutes les psychologies qui exaltent uniquement les procès conscients. "Le but, la fin, de tous les processus cogitatifs est donc l'instauration d'un *état d'identité*, la transmission d'une quantité investissante ( $Q\dot{\eta}$ ) venue de l'extérieur, à un neurone investi par le moi. Pensée cognitive ou jugement cherchent à s'identifier à un investissement somatique ; la pensée reproductive tend à s'identifier à un investissement psychique (expérience vécue par le sujet)". Freud introduit ici ce que dans *L'interprétation des rêves* sera l'opposition "identité de perception/identité de pensée" : le procès primaire cherche à retrouver la perception, tandis que le procès secondaire cherche à retrouver la trace mnésique. Dans cette première version, les identifications sont présentées dans l'ordre comme "pensée cognitive ou jugement", qui cherche à s'identifier à un investissement somatique (= identité de perception), et "pensée reproductive", qui tend à s'identifier à un investissement psychique (= identité de pensée).

En partant de la fonction secondaire, Freud revient sur les processus primaires, le sommeil et le rêve : "Parmi les processus primaires  $\psi$ , ceux qui ont été progressivement éliminés [*unterdrückt*] par les nécessités biologiques, au cours de l'évolution de  $\psi$ , se représentent quotidiennement à nous pendant nos rêves. (...) Les mécanismes pathologiques révélés par une analyse très minutieuse des psychonévroses ont avec les processus oniriques la

---

<sup>59</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre II...*, pp. 125-126

plus grande ressemblance<sup>60</sup>.” Ici, Freud commence à esquisser une première forme de ce qui deviendra son analyse des rêves. Dans ces pages, Freud trace quelques caractéristiques qu’il développera ensuite, surtout dans la *Traumdeutung*. Les caractères essentiels des procès oniriques sont : “ 1) Les rêves sont dépourvus de décharge motrice ... 2) Dans le rêve, les connexions sont en partie incohérentes, en partie faiblement motivées, parfois même tragiquement absurdes. ... 3) Dans les rêves, les représentations ont un caractère hallucinatoire, elles éveillent l’état conscient et suscitent la créance”. Pendant l’état de veille, le flux qui va du neurone perceuteur vers le neurone moteur empêche tout mouvement en arrière de l’énergie : “Le courant allant de  $\phi$  à la motilité [à l’état de veille] agit à la façon d’un obstacle se dressant contre tout investissement rétrograde des neurones  $\phi$ , à partir de  $\psi$ ”. Mais quand on dort, survient l’inhibition du mouvement, l’arc réflexe ne marche plus et le parcours inverse, régressif, devient possible :

“Lors de l’interruption du courant,  $\phi$  se trouve rétrogressivement investi et qu’alors existeraient toutes les conditions requises pour une production de qualité ... Une particularité du sommeil est son pouvoir de renverser toute la situation : il arrête la décharge motrice de  $\psi$ , et rend possible une décharge rétrograde vers  $\phi$ . (...) 4) ... *Les rêves sont des réalisations de désir (...)* les investissements par désirs primaires ont, eux aussi, un caractère hallucinatoire. 5) Les rêves suivent généralement des frayages anciens (...) 6) ... La conscience renseigne sur la qualité aussi facilement dans le rêve qu’à l’état de veille, ce qui montre que l’état conscient n’est pas limité au moi mais peut s’attacher à n’importe quel processus  $\psi$ . Nous sommes ainsi mis en garde contre le risque d’identifier les processus primaires aux processus inconscients<sup>61</sup>.”

Dans le paragraphe suivant, le dernier paragraphe du premier chapitre, Freud fera allusion à un rêve célèbre : “Examinons un rêve, par exemple celui où O. fait à Irma une injection de propyle. Je vois ensuite très nettement devant moi la formule de la triméthylamine<sup>62</sup>.” C’est le rêve de l’injection à Irma, le rêve-clé de

<sup>60</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, p. 352.

<sup>61</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, pp. 354-357.

la *Traumdeutung*, qui figure ici presque comme un “témoin” qui passe entre l’analyse des rêves de la *Psychologie pour neurologues* et la véritable *Science des rêves*<sup>63</sup>, c’est-à-dire la psychanalyse.

Qu’est-ce alors qu’une science qui comprend la psychanalyse ? Cette question est la reformulation que Lacan a donnée, à partir de son *Séminaire XI*<sup>64</sup>, de l’ancienne interrogation sur la scientificité de la psychanalyse, en affirmant que c’est là la question de notre époque, et non pas la question de savoir si la psychanalyse est une science ou si elle ne l’est pas. Une science qui comprend la psychanalyse est une science qui sauvegarde la place freudienne de ce qui ne se réduit pas au “destin de l’anatomie” – mais qui se distingue aussi du bavardage de ce que Lacan a défini comme “ la psychologisation du sujet”. On peut aussi, plus simplement, l’appeler “psychologisme”, et nous en avons aujourd’hui – dans cette époque de grandes et petites tragédies, de catastrophes planétaires et singulières – des exemples clairs et fréquents dans les médias. Aujourd’hui on explique les crimes des pédophiles, les violences des supporters de football ou des manifestants, les actions homicides et les suicides des terroristes, par le recyclage répété de mythes, croyances, sentiments “humains, trop humains” présumés et, surtout même, trop conscients – comme par exemple : la revanche sur ses frustrations personnelles, sociales, collectives, culturelles ; ou encore les attaques contre les symboles (peut-être phalliques) du pouvoir.

Je lisais la “brillante interprétation” qu’une analyste américaine aurait donnée du fait que de nombreux agents de police de New York – engagés dans les opérations de secours après l’attaque des Twin Towers – auraient tous manifesté la même réaction hystérique, c’est-à-dire une paralysie temporaire de la main droite : “Dans des situations de danger – disait l’analyste – ils étaient habitués à extraire leur revolver, mais à ce moment là ils se trouvaient confrontés à un danger contre lequel les revolvers étaient inutiles et ils en furent pétrifiés<sup>65</sup>.” Toutefois, l’utilisation

---

<sup>62</sup> S. Freud, “Esquisse ...”, p. 357.

<sup>63</sup> *La Science des rêves* est le titre de la traduction française de la *Traumdeutung*, que Lacan utilise souvent dans ses commentaires.

<sup>64</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris 1973.

du terme de “réaction hystérique” aurait dû suffire pour expliquer à moindres frais ce qu’un analyste est capable d’expliquer de sa lecture de *Massenpsychologie* : il suffisait de rappeler la troisième des identifications que Freud décrit dans “Psychologie des foules et analyse du moi”, – précisément l’identification hystérique – qui se transmet par “contagion” dans une communauté, dont les membres perçoivent chez l’autre une analogie significative en un point<sup>66</sup>.

Des explications comme celle-ci, au contraire, présentent cet aspect (dé)qualifiant : elles forclotent, toutes, la vérité freudienne, c’est-à-dire le rôle déterminant de l’inconscient dans l’action humaine. En effet, il ne suffit pas de dire que *ich*, *je*, le sujet de l’inconscient, n’est pas *das Ich*, le *moi*. La psychologisation de la psychanalyse induit en effet à penser que le sujet de l’inconscient est le moi véritable, et remet Freud dans les rangs, en faisant rentrer *je* dans le *moi* – ou, si vous voulez, le *moi* dans *je* (*le moi doit déloger le ça*), en recomposant ainsi la *Spaltung* freudienne, le sujet divisé. L’enseignement lacanien a toujours procédé à l’envers, en essayant de rétablir l’exacte perspective – exactement freudienne – de l’excentricité du sujet par rapport au moi, en rétablissant les distances entre la psychanalyse et toute autre psychologie du moi, c’est-à-dire toute psychologie qui tourne “ptoléméennement” autour du moi.

Entre la science traditionnelle et “une science qui inclut la psychanalyse” il y a la même relation que j’ai cherché à montrer entre la neurologie et la psychanalyse : c’est-à-dire que, somme toute, une science qui comprend la psychanalyse est une science parfaite, une science qui a entièrement assumé et rempli son mandat, qui a tiré toutes les conséquences de ses prémisses. Une science qui comprend la psychanalyse cherche à aborder surtout ce que Lacan lui-même a appelé le “champ lacanien”<sup>67</sup>, en tant que champ où, premièrement, il est question de la jouissance en

<sup>65</sup> A. Stille, “New York, se l’allarme arriva sul lettino dell’analista”, la Repubblica, 27 settembre 2001, p. 27.

<sup>66</sup> S. Freud, “Psychologie des foules et analyse du moi”, dans *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris 1981, p. 190.

<sup>67</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII. L’envers de la psychanalyse 1969-1970*, Seuil, Paris 1991, pp. 79-95.

tant que réelle – et, du réel tragique de cette jouissance qui, comme Freud le savait bien, se nourrit de *Thanatos* plus encore que d'*Eros*, nous sommes tous aujourd'hui les témoins. Ce qui doit différencier la psychanalyse des autres sciences est que, tandis que ces dernières tiennent compte du sujet seulement dans la mesure où il est entièrement déterminé par la structure (ce que, dans le champ lacanien, nous appelons le symbolique), la psychanalyse fait science surtout du sujet et de sa relation libidinale avec ce qui le cause – en tant que sujet – donc dans son exceptionnelle singularité. La relation entre le sujet et la cause – entre le sujet et la jouissance – est exprimée par la formule lacanienne du fantasme :  $\$ \diamond a$ . Qui est au fond la structure de la phrase (sujet, verbe, complément), et donc des formations freudiennes de l'inconscient : des symptômes, des mots d'esprit, des fantaisies diurnes. Quelque chose comme : “des rats s'enfoncent dans l'anus” – ou alors : “des loups me regardent”. Où le sujet psychanalytique finit par coïncider avec le sujet grammatical – et la preuve en est que la littérature analytique appelle les auteurs de ces énoncés : *Rattenmann*<sup>68</sup> et *Wolfsmann*<sup>69</sup>.

Afin que les neurosciences et la psychanalyse dialoguent vraiment – je termine avec une dernière citation de Solms et Kaplan-Solms<sup>70</sup> – elles doivent toujours se rappeler, toutes les deux, que Freud a transféré de la neurologie à la psychologie une méthode – la méthode clinique descriptive de Charcot – qui nous permet d'analyser les syndromes psychologiques sans nous préoccuper s'ils ont une étiologie organique. Et certainement, tous ceux qui penchent pour la psychanalyse seront d'accord avec ce point de vue fondamental de Freud : il importe peu de faire s'entendre psychanalyse et neurosciences, si cela veut dire abandonner tout ce que la psychanalyse a acquis et réalisé pendant un siècle.

---

<sup>68</sup> S. Freud, “L'homme aux rats”, dans *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris 1954, pp. 199-261.

<sup>69</sup> S. Freud, “L'homme aux loups”, dans *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris 1954, pp. 325-420.

<sup>70</sup> K. Kaplan-Solms, M. Solms, *Clinical studies in neuropsychanalysis...*, p. 25.



**...ET SES INTERPRÉTATIONS**



Marc Strauss  
Paris

## L'équivoque et la lettre

*Le texte suivant a été présenté le 7 février 2004 aux journées du Comité scientifique de l'Association Lacanienne Internationale, sur le thème "Le signifiant, la lettre et l'objet". Ce comité scientifique, outre des membres de l'ALI, était composé d'un certain nombre d'invités d'autres associations de psychanalyse, dont Marc Strauss pour les Forums et École de Psychanalyse du Champ Lacanien. Ce même thème avait déjà été étudié par les membres de l'ALI les 19 et 20 octobre 2002. Les travaux en avaient été diffusés dans une brochure préparatoire aux journées de 2004.*

### Lecteurs de Lacan

La lecture de la brochure des travaux de 2002 confirme très vite la justesse de la question au départ du projet actuel de l'ALI. Cette question partant du constat de fait que nous lisons tous Lacan dans nos institutions depuis plus de 20 ans, est celle-ci : le lisons-nous de manière identique ?

Est-ce dire que nous lisons dans Lacan des choses différentes ? Il faut là préciser que cette question est double :

- 1/ Premièrement, lisons-nous les mêmes textes ? Et dans les mêmes textes, mettons-nous l'accent sur les mêmes passages, voire sur les mêmes mots ?
- 2/ Deuxièmement, de ce que nous lisons, tirons-nous des conclusions identiques ou différentes ?

Autrement dit, la première question porte sur la lecture elle-même, et la seconde sur ses conséquences, théoriques et pratiques.

Autant il est aisé de répondre à la première question, autant répondre à la seconde est infiniment plus complexe ; je ne suis même pas sûr que ce soit possible.

Partons donc du plus simple : non, nous ne lisons pas les mêmes textes de Lacan.

Ce que je vais développer est bien sûr une opinion personnelle, qui n'engage pas mon association. Elle est fondée sur mon expérience d'intervenant assez régulier, et d'auditeur, aussi attentif qu'il est possible, sachant qu'il n'est pas possible de tout entendre, d'abord parce que le temps manque, ensuite parce que ce qui est entendu est sélectionné par ses propres intérêts et questions.

Si j'avance que nous ne lisons pas les mêmes textes de Lacan, ce qui est facile à dire, il me faut m'expliquer, ce qui est déjà moins facile. Bien sûr que nous lisons tous les *Écrits*, le séminaire sur l'identification, *Encore*, "Radiophonie", "L'étourdit", "R.S.I.", "Le sinthome", et que nous les citons abondamment.

Pour aller vite et être un peu caricatural, je dirai que les signifiants "lettre" chez Lacan, ses considérations sur l'écrit et l'écriture n'ont pas fait l'objet aux Forums en France d'une réflexion collective, méthodique et systématique.

Ce n'est pas le cas du tout du troisième terme de notre série d'aujourd'hui, l'objet, et plus précisément l'objet *a*, dont nous ne cessons de parler, et sur lequel nous n'avons cessé de nous interroger depuis 1981. Et cet objet, qui ne peut bien sûr exister comme concept que pris dans une série avec d'autres termes, s'inscrit pour moi dans une série presque obligée qui est celle-ci : signifiant – objet – désir – jouissance, à quoi nous pourrions ajouter – fantasme et réel. Vous le constatez, dans les travaux publiés de 2002, le terme de jouissance est présent mais sans excès, et celui de fantasme absent ou presque.

Partant de là, trois questions se dégagent :

1/ Comment traitons-nous ces questions sur le signifiant, la lettre, l'objet, qui vous occupent tant et que nous ne pouvons pas avoir complètement laissées de côté.

2/ Comment interpréter, au sens d'expliquer, les raisons de cette différence d'inflexion ?

3/ La troisième est la même que ma seconde un peu plus haut, quelles sont les conséquences de cette différence ?

### La lettre avec le signifiant

Comment donc traitons-nous la question de la lettre et de l'écriture ? Encore une fois, il n'y a pas de doctrine des Forums et comme je n'ai moi-même pas travaillé ces questions de près, je pense pouvoir représenter une sorte de "voie moyenne".

Je passe rapidement sur un point qui fait consensus chez nous tous, et qui ne fait d'ailleurs pas le cœur de vos préoccupations, la lettre support matériel du signifiant, telle que Lacan en parle dans les *Écrits*, avec la référence centrale au texte "L'instance de la lettre". Au fond, la lettre y choit, de la théorie comme de la pratique, au bénéfice du signifiant et de sa logique. Et s'il faut prendre le désir à la lettre, comme il est dit en tête d'un chapitre de "La direction de la cure", c'est bien de l'articulation signifiante qu'il s'agit. Je dirai que la lettre à cette période, c'est l'accent mis sur la "motérialité" du signifiant, au détriment de son sens, avec ce que la quête du sens implique d'impasse. C'est donc là une première opposition, interne au signifiant, entre fixité d'un côté, côté motérialité, et glissement de l'autre, côté sens ; entre certitude et indétermination aussi par conséquent.

C'est cette opposition qui est, je crois, au départ de la visée de Serge Leclaire, pour ne pas dire de son hérésie, qui consistait à trouver un "nom inconsient" du sujet, un nom stable et fixe, s'opposant ainsi à la facticité des identifications. Les identifications sont factices parce qu'elles se soutiennent de l'Autre, qu'elles sont articulées dans une chaîne qui les rend labiles, substituables, et dont la seule raison commune est la signification phallique.

Remarquons d'ailleurs, puisque Leclaire s'intéressait énormément à la névrose obsessionnelle, à propos de L'Homme aux rats de Freud, que Lacan n'a jamais fait du mot "rat" le nom dernier de l'être du patient de Freud. Ce mot, au carrefour des chaînes associatives de l'homme aux rats, comment l'appellerions-nous

d'ailleurs aujourd'hui, au point où nous en sommes de nos considérations sur la lettre et l'écrit : est-ce un signifiant, un signifiant asémantique, un signifiant unaire, une lettre, au sens d'une inscription d'un réel qui détermine toute l'organisation de la chaîne symbolique ?

Au moment de poser cette question, je dois bien m'avouer que je ne la pose que parce que je n'en ai pas la réponse. En tout cas je n'en ai pas la réponse immédiate, parce que je ne me la suis jamais posée jusque-là, cette question, et parce que je ne me souviens pas avoir déjà entendu la réponse. Ce que je sais, c'est ce que Lacan a dit de l'effet résolutoire de l'analyse de l'Homme aux rats avec Freud sur le symptôme de l'obsession des rats, et aussi ce qu'il a dit de la fin de l'analyse de l'Homme aux rats. Ce qu'il a dit de l'effet résolutoire sur le symptôme, sur l'effet de guérison, c'est qu'il n'est pas dû seulement à la mise au jour des chaînes associatives, mais aussi et surtout à une interprétation de la jouissance du patient. Ce que j'appellerai sa jouissance "ratière", qui tient à son être de rat, jouissance de mordre et de détruire, une jouissance pulsionnelle donc.

De plus, Lacan a avancé avec une force non dénuée de sarcasme qu'il ne tenait pas pour terminée cette analyse, en particulier parce qu'elle n'avait pas mis au jour les épousailles véritables du sujet avec la mort, pas plus qu'avec l'argent de la fille de Freud. Différence d'interprétation du matériel du rêve donc, et du statut donné aux "yeux de bitume qui le fixent". Vous le savez, Lacan va jusqu'à considérer que cette insuffisance d'interprétation n'est pas pour rien dans la mort du sujet durant les affrontements de la Grande Guerre, ce qui est pour le moins rude, quand on sait le nombre de morts qu'il y a eu pendant cette guerre, mais ne laisse pas de nous interroger sur la radicalité du réel en jeu dans une analyse. Alors, avec tout ça, le mot rat, est-ce un signifiant ? Je dirai oui, un  $S_1$ , un  $S_1$  identificatoire qui est produit par l'opération analytique, en tant qu'elle est causée par un objet qui divise le sujet, de mettre en jeu une jouissance à lui-même insue. Vous reconnaissez là bien sûr l'écriture du Discours analytique tel que Lacan en a proposé l'écriture, la formalisation, en 1969-70 dans *L'envers de la psychanalyse*.

Mais insistons, dès “Variantes de la cure-type”, la production de ce signifiant n’est pas le tout de l’analyse. Et nous verrons Lacan après avoir produit l’objet *a* dans le séminaire “L’angoisse” si je ne me trompe, chercher à partir de 1964, avec le *Séminaire XI*, à préciser le passage du plan de l’identification et ses conséquences, conséquences sur la conduite de la cure et sa terminaison.

### La lettre séparée

Notre développement nous amène au second point, celui où la lettre et le signifiant s’opposent. Il ne s’agit plus ici d’une opposition, dans le signifiant même, d’un versant lettre où se range l’équivoque, comme nous venons de le voir avec l’Homme aux rats, et d’un versant sens. La coupure est là entre la lettre et le signifiant. Cette opposition se superpose plus ou moins à une série d’autres, depuis celle qui figure dans le *séminaire XI*, *Les quatre concepts*, entre le sujet au champ de la pulsion et le sujet au champ de l’Autre. Nous avons ainsi l’opposition entre l’être et la pensée – là où je suis je ne pense pas ; là où je pense je ne suis pas –, entre l’être et la lettre, dans le séminaire *Encore* à propos des couples Marx-Lénine et Freud-Lacan, et surtout la grande opposition entre le sujet du signifiant, le sujet vide du signifiant et l’être de déchet, avec la question de sa marque.

Comment nous représenter cette opposition, si c’est possible, dans le cas de l’Homme aux rats, qui nous a accompagné jusqu’-ici ? Si le mot “rat” n’est pas du côté de la lettre mais du signifiant, où serait la lettre ? Suivons le fil de l’objet qui s’avère être double : du côté pulsionnel, une expression par le fantasme de morsure – laissons pour le moment de côté l’équivoque – le fantasme donc : “se faire mordre” autant que “mordre”.

De l’autre côté, sur le versant peut-être de l’être, l’argent et l’objet anal sont encore une couverture significative, phallicisée, du bitume de la mort. La vérité dernière, au-delà de cet habillage imaginaire, la vérité chue de la chaîne signifiante, est la rature qui oblitère les yeux de l’Autre qui fait face au sujet. La lettre n’est-elle pas alors cette rature première – encore le rat ! – cette rature

première qui ordonne la suite implacable des signifiants auxquels le destin du sujet est appendu jusqu'à – il est temps de solliciter l'équivoque que nous avons laissée de côté : la mort sûre – , jusqu'à sa rencontre dernière avec son partenaire unique, la mort ?

Essayons de déduire de ces considérations les conséquences sur la conduite et la fin de la cure, comme nous y invite Lacan qui laisse entendre qu'une analyse menée à son terme aurait dispensé l'Homme aux rats de rencontrer dans les tranchées de la guerre la balle qui lui fut fatale. L'Homme aux rats a appris chez Freud qu'il était un rat. Cela lui a permis de se déprendre de l'emprise qu'exerçait sur lui le scénario du capitaine cruel. Mais il n'y a pas appris que le rat qu'il est et qui veut compter, mordre, posséder, maîtriser, est encore un voile. Au-delà du plan du rat, il y a son être de mort, maître absolu qu'il soustrait à tout échange véritable, et auquel il ne renonce pas. Le rien de représentation au-delà du rat, n'est pas un vide de jouissance : derrière l'horreur que peut lui inspirer légitimement l'image peu reluisante du rat, il jouit de la néantisation signifiante.

Pour le dire autrement, se découvrir être animé d'une jouissance ratière, être un rat, ce n'est pas encore le tout de l'analyse, même si ce n'est pas rien. Mais ce n'est pas encore toucher à ce que Lacan donne pour être quasiment le signe clinique d'une analyse en voie d'achèvement, la destitution subjective. La destitution subjective est autre chose que de mettre au jour une identification, avec les effets de dépersonnalisation transitoires qui peuvent à l'occasion l'accompagner. La destitution subjective correspond à un changement de plan, à une traversée du plan de l'identification pour reprendre encore une fois cette formule. Elle dégage un être qui n'est plus le manque à être du sujet du signifiant, mais un être "singulièrement fort", comme le dit Lacan, dans la mesure où il ne tient pas son assurance de l'indétermination signifiante, mais du trait de sa singularité.

Vous me pardonnerez j'espère ces élucubrations sur une fin de cure qui n'a pas eu lieu. Mon propos était, vous l'avez deviné, d'inventer pour la circonstance un homme aux rats qui se serait fait passant, ou plutôt pour lequel nous pourrions dire en quoi il n'a pas été jusqu'à ce passage. Mon but est d'essayer de

rendre compte du fait que, dans les élaborations théoriques de la clinique auxquelles je suis accoutumé, nous parlons volontiers du signifiant et de l'objet mais assez peu de la lettre. Il me semble que la raison en est l'accent mis depuis les débuts, dans les associations auxquelles j'ai participé, sur une réflexion sur la passe et sa clinique.

### Le symptôme et la lettre

Telle que cette réflexion s'est poursuivie, c'est l'expression de traversée du fantasme qui a longtemps retenu l'attention. La préciser impliquait bien sûr de préciser les deux termes du fantasme, le sujet du signifiant,  $\$$ , et l'objet  $a$ . Ainsi ont été dégagés ce qu'on a appelé les "moments de passe", vacillations générées par la levée d'une identification, et la passe comme moment décisif de destitution. La question porte alors sur l'être qui s'en produit, en place du manque à être qui est le lot du sujet du signifiant. Peut-être est-ce là, dans un au-delà de la cure, que nous pouvons retrouver la problématique de la lettre, comme la marque absolument singulière que porte le sujet du fait de sa prise dans le signifiant, problématique de la lettre qui n'est pas sans rapport avec un réel résiduel.

En effet, concernant les théories de la fin de l'analyse, nous savons que Lacan ne s'est pas arrêté à la destitution subjective mais qu'il a proposé plus tard l'identification au symptôme. Ainsi, pour retraduire la question de la lettre dans un vocabulaire qui m'est plus familier, j'interrogerai volontiers le rapport entre la lettre et le symptôme, en précisant : pas n'importe quel symptôme, le symptôme de fin d'analyse. Ce serait sûrement le lieu de parler ici du style, par ce qu'il présentifie de marque singulière pour chacun, dans un maniement du signifiant qui suppose le nouage d'un réel de la jouissance et d'un Autre symbolique.

Cette interrogation, Lacan l'a menée, à propos d'un sujet qui n'est ni un analysant ni un passant, mais un écrivain, Joyce, qu'il a appelé comme vous le savez Joyce le sinthome, allant jusqu'à dire que Joyce était allé avec son écriture tout droit au

mieux de ce qu'on peut attendre d'une psychanalyse à sa fin. Colette Soler, dans son livre, *L'aventure littéraire ou la psychose inspirée*, a fait une étude de Rousseau, Joyce et Pessoa, interrogeant chez eux la fonction de l'écriture. Mais il est vrai que ces sujets sont tous des psychotiques. Pour quelle raison le rapport à l'écriture semble-t-il plus facile à dégager dans la psychose que dans la névrose ? C'est une question passionnante à laquelle j'ai été amené par ce travail, et que je compte bien poursuivre. En attendant d'y trouver une réponse satisfaisante, une hypothèse : ne serait-ce pas que dans la psychose la fonction de la lettre, fonction de jouissance, fait retour et imprègne l'ensemble du signifiant, parole et écriture ? L'écriture est alors un moyen de contrer la pulvérulence du signifiant, signifiant foncièrement hallucinatoire, un moyen de constituer de l'unité inexistante, alors que dans la névrose, la lettre se réduit à une marque, et fait bord à l'être. Autrement dit aussi, elle écarte cet être ; elle est l'écart même. Une jouissance non phallique serait donc intéressée dans les deux, névrose et psychose, mais suivant qu'elle fasse bord au symbolique ou qu'elle s'y diffuse, elle fera la différence entre des écrits inspirés et des écrits imposés.

### Traumatisme

Un mot encore pour conclure sur l'écriture dans la névrose dont la fonction est peut-être plus voilée que dans la psychose, mais n'en est pas moins essentielle. Pourquoi écrit-on ? Ou plutôt pour qui ? En tout cas, le premier lecteur de celui qui écrit est le scripteur lui-même, dans un décalage temporel irréductible : jamais l'écriture n'ira aussi vite que la parole voire que la pensée. Il faut donc quand on écrit retenir déjà, sélectionner, agencer, ce qui à mon sens rend tout projet d'écriture automatique suspect. Déjà l'association libre est chose impossible, a fortiori l'écriture ! Ecrire, du point de vue temporel, c'est s'astreindre à un certain retard, c'est différer l'action, et c'est aussi tirer une traite sur l'avenir. Ce qui est écrit, même simple papier griffonné, est susceptible d'être relu, plus tard. Ah, se relire... par exemple quand on a fini le premier jet d'un texte destiné à être présenté à des collègues... A me relire, retrouverai-je ce qui m'a fait écrire ce que j'ai écrit ? Retrouverai-je la nécessité qui ne m'a fait écrire que ce

que j'ai écrit et pas autre chose ? Cette nécessité, je ne peux en écrivant l'écrire, sinon je n'écrirais plus ce que je suis en train d'écrire. Va-t-elle alors se perdre, s'évaporer dans les limbes de la perplexité, ou le fil de ce que j'ai écrit va-t-il se tisser à mesure que je me relis avec la même évidence que lorsque j'écrivais ?

Un écart à la recherche d'une retrouvaille, d'une coïncidence, n'est-ce pas là le principe même de l'écriture qui fait ce que j'appellerai son érotique ? On appelle ça communément comprendre à l'occasion, mais nous savons bien que cette retrouvaille ne peut être qu'évoquée, effleurée, qu'elle ne peut que manquer toujours sa saisie dernière. C'est pourquoi je dirai que l'écriture dans la névrose, c'est une mise en acte de la castration, ce qui peut rendre compte d'un certain nombre de conduites particulières face à l'écriture chez les parlêtres que nous sommes. Et proposer son écrit à lire ou à entendre à d'autres, c'est aussi bien la castration assurée. Reste à compter sur les auditeurs pour que, de leur place de *dritte Person* revienne au scripteur-locuteur, selon la structure du mot d'esprit, un peu du plaisir de cette retrouvaille.

Avant de pouvoir m'en remettre à votre retour, un dernier mot à propos d'une écriture autre, que Lacan évoque dans sa leçon du 13 avril 1976 du séminaire "Le sinthome". Il y parle du Réel en question dans la psychanalyse, dont il a essayé de faire une écriture avec les nœuds borroméens. Il qualifie cette écriture d'un Réel précisément de traumatisme : "Je considère que d'avoir énoncé, sous la forme d'une écriture le Réel en question, a la valeur d'un traumatisme... Disons que c'est un forçage. Un forçage d'une nouvelle écriture." En effet, un réel qui n'est pas porté à l'existence par une écriture n'existe tout simplement pas pour le "parlêtre", et le faire apparaître, le créer, est traumatique car cette écriture, "par métaphore, a une portée. Une portée qu'il faut bien appeler symbolique." Remarquons que cette écriture est par Lacan nettement distinguée, dans sa structure, de l'idée qui fleurit spontanément, du seul fait de ce qui fait sens, c'est-à-dire de l'imaginaire. Ce serait là sûrement le lieu d'interroger la fonction de subversion radicale de l'ensemble du champ de la réalité que provoque une écriture nouvelle du Réel, que Lacan avait déjà régulièrement mise en avant avec Descartes et Newton. La suite du forçage lacanien nous est encore largement inconnue.



Jean-Jacques Gorog  
Paris

## Quelques remarques sur l'interprétation équivoque, l'allusion et la voix

La question de l'équivoque, telle qu'elle est traitée dans "L'étourdit" à propos de l'interprétation est en elle-même "équivoque". Si on se souvient des modèles que Lacan assigne à l'interprétation dans ce même texte, à savoir l'oracle et l'interprétation délirante : "Ce dire s'y renomme, de l'embarras que trahissent des champs aussi éparpillés que l'oracle et l'hors-discours de la psychose, par l'emprunt qu'il leur fait du terme d'interprétation<sup>1</sup>." ce qu'il désigne comme "apophantique" peut, me semble-t-il, être opposé au modal de la demande : "Un autre dire, selon moi, y est privilégié : c'est l'interprétation, qui, elle, n'est pas modale, mais apophantique. J'ajoute que dans le registre de la logique d'Aristote, elle est particulière, d'intéresser le sujet des dits particuliers, lesquels ne sont *pastous* (association libre) des dits modaux (demande entre autres)."

### Apophantique ?

Terme de la logique d'Aristote sans doute mais relayée par Heidegger<sup>2</sup> de la sorte que la fonction apophantique<sup>3</sup> soit, à l'origine, de laisser apparaître la chose dont on parle en la rendant manifeste<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> "L'étourdit", in *Autres écrits*, p. 490.

<sup>2</sup> Lacan le rappelle au début de "L'étourdit" : "Et je reviens au sens pour rappeler la peine qu'il faut à la philosophie - la dernière à en sauver l'honneur d'être à la page dont l'analyste fait l'absence - pour apercevoir ce qui est sa ressource, à lui, de tous les jours : que rien ne cache autant que ce qui dévoile, que la vérité, *Αληθεια = Verborgenheit*.

Ainsi ne renie-je pas la fraternité de ce dire, puisque je ne le répète qu'à partir d'une pratique qui, se situant d'un autre discours, le rend incontestable". p. 451-452.

<sup>3</sup> Voici la définition du Robert propositions : (grec *apophansis*), des énoncés susceptibles d'être dits vrais ou faux (assertions) du grec *apophantikos*, adj., "qui peut être dit vrai ou faux ; qui peut être l'objet d'un jugement", chez Aristote.

<sup>4</sup> Cf. *L'être et temps*, paragr. 32-33, trad. Martineau.

Elle s'oppose très clairement à l'herméneutique qui vise la signification<sup>5</sup> et c'est bien pourquoi Lacan fait appel à ce terme d'apophantique ; l'interprétation par principe exclut la demande en tant que modale.

Qu'il s'agisse d'une affirmation, un dévoilement de la vérité comporte selon la définition heideggerienne cette dimension d'équivoque. Mais ce que Lacan veut dire est comme toujours là à partir d'une pratique particulière du dévoilement, la sienne, celle du psychanalyste. La phrase de départ, "Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend." n'est autre que l'interprétation elle-même dans cet écrit dont l'architecture en double huit réalise une sorte de fugue à plusieurs voix dont cette phrase est le thème principal.

### Fugue à plusieurs voix, l'équivoque

Faut-il rappeler, aspect qui va plus particulièrement nous intéresser ici, que l'équivoque, double voix, comporte cette particularité propre à la voix qu'on ignore sa provenance, ainsi que c'est le cas pour la voix hallucinée<sup>6</sup> ? C'est même un effet de la double voix facilement saisissable à partir de l'usage qu'en fait par exemple le ventriloque pour peu qu'il propose à nos regards une poupée à laquelle on attribuera sans peine la voix qui lui correspond, nous trompant ainsi sur sa source. L'interprétation de l'analyste pour être équivoque c'est-à-dire efficace, doit être aussi équivoque en ce sens qu'on doit ignorer d'où elle s'énonce. Peut-être faut-il y voir d'où elle tient sa proximité avec l'interprétation délirante mais aussi ce qui l'en distingue dans cette réponse qui, à l'inverse de l'hallucination, vient de l'Autre mais

<sup>5</sup> "Or cette herméneutique, nous autres analystes y sommes intéressés en ce que l'herméneutique se propose comme voie de développement de la 'signification', c'est quelque chose qui n'est pas, semble-t-il, étranger, en tout cas, qui dans bien des esprits se confond avec ce que nous analystes appelons 'interprétation'". p. 16, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

<sup>6</sup> A propos de l'hallucination, "sa structure propre [d'une chaîne signifiante] en tant que signifiant est déterminante dans cette attribution [subjective] qui, dans la règle, est distributive, c'est-à-dire à plusieurs voix, donc qui pose comme telle le *percipiens*, prétendu unifiant, comme équivoque". "D'une question préliminaire..." in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 533.

qui est telle que le sujet devra la prendre comme s'il l'avait formulée lui-même, au point qu'il puisse oublier qu'elle provient de l'analyste. Comment concevoir qu'elle puisse être acceptée si elle provient de quelqu'un d'autre, quelle que ce soit l'estime où on tient ce quelqu'un ?

Le séminaire sur *Les psychoses* constitue un véritable contre-point de la phrase dite "thème" de "L'étourdit". Il me semble qu'il y a cet effort particulier pour préciser la fonction de l'interprétation de l'analyste par rapport à celle du sujet psychotique, qui en est un support<sup>7</sup>.

Le modèle que Lacan avait mis en place pour la psychose avec le dialogue : "Je viens de chez le charcutier... Truie<sup>8</sup>" ne dévoile pas seulement le mécanisme de l'hallucination mais aussi avec l'interprétation délirante celui de l'interprétation analytique proprement dite à condition de l'examiner soigneusement. Pour cela il faut revenir sur l'exemple tel que Lacan l'utilise dans son séminaire : "Le message dont il s'agit n'est pas identique, bien loin de là, à la parole, tout au moins au sens où je vous l'articule comme cette forme de médiation où le sujet reçoit son message de l'autre sous une forme inversée."

Le message dans l'hallucination n'est pas inversé, dans la mesure même où, l'inversion consiste à y placer le sujet, – alors que dans "Tu es ma femme" qui a pour conséquence "Je suis ton homme" il y a inversion du tu au je – ; or précisément dans ce qui motive l'hallucination le sujet n'était pas placé. Il n'est pas représenté, c'est ce qui donne au phénomène son caractère extérieur. À distinguer du résultat obtenu par lequel l'hallucination donne une place au sujet qui l'avait perdue, ce qui sera précisé cette fois dans l'article des *Écrits*.

---

<sup>7</sup> Notons que ceci ne traite que fort peu la question de l'interprétation de l'analyste dans la psychose, hors de notre propos présent.

<sup>8</sup> Séminaire *Les psychoses*, pp. 55-68 et "D'une question préliminaire...", pp. 534-536 in *Écrits*.

### L'allusion...

La première partie de la phrase, “Je viens de chez le charcutier...”, celle que Lacan va qualifier d'allusive est essentielle. Elle vise l'Autre, tente de l'atteindre et l'esquive en même temps ; ce terme d'allusion est très important :

“Il n'y a que deux façons de parler de ce S, de ce sujet que nous sommes radicalement, c'est – soit de s'adresser vraiment à l'Autre, grand A, et d'en recevoir le message qui vous concerne sous une forme inversée, – soit d'indiquer sa direction, son existence, sous la forme de l'allusion. C'est en cela qu'elle est proprement une paranoïaque [...] c'est que l'allocution, à savoir le “je viens de chez le charcutier”, présuppose la réponse “truie”, *justement parce que la réponse est l'allocution (avec l')*, c'est-à-dire ce que vraiment la patiente dit. J'ai fait remarquer qu'il y a quelque chose de tout à fait différent de ce qui se passe dans la parole vraie, dans le “tu es ma femme” ou le “tu es mon maître”, où tout au contraire l'allocution est la réponse, ce qui répond à la parole c'est en effet cette consécration de l'autre comme ma femme, ou comme mon maître, et donc ici la réponse, contrairement à l'autre cas, présuppose l'allocution<sup>9</sup>.”

Ainsi la formule de Lacan sur l'inversion du message peut être lue non seulement comme la position du sujet donnée à travers l'Autre, avec ou sans tiret de la réplique, mais aussi comme la réponse précédant ou suivant l'allocution. Réponse avant l'allocution pour la voix hallucinée, après pour le sujet névrosé<sup>10</sup>. Il paraît clair que le statut de l'interprétation est en question dans cette répartition des formes de la parole selon les structures cliniques : l'interprétation a-t-elle ou non la structure allusive, y a-t-il message de l'analyste, et tout nous indique, s'il y en a un, qu'il doit bien avoir un statut particulier, enfin avec ou sans inversion ?

<sup>9</sup> p. 64 dans la version du Seuil, transcrit ainsi dans la version ALI.

<sup>10</sup> Il convient de préciser que la forme “normale” du message inversé correspond à celle où la réponse suit la question alors que le message non inversé, dans la psychose, est celui conforme à la loi du signifiant selon laquelle la réponse précède la question.

L'interprétation peut-elle se réduire à l'acte du psychanalyste et impliquerait-elle un dire sans contenu ou bien, s'il y a un message, vient-il de l'Autre sous une forme inversée ou encore procède-t-il comme l'allusion indiquant le lieu de l'Autre, lieu où quelque chose est appelé et d'où la voix va répondre *off* ?

– à quoi il nous faut tenter de répondre en passant par l'effet sujet : “La raison en est que ce que le discours analytique concerne, c'est le sujet, qui, comme effet de signification, est réponse du réel. Cela je l'articulai, dès l'onze avril 56, en ayant texte recueilli, d'une citation du signifiant asémantique, ce pour des gens qui y eussent pu prendre intérêt à s'y sentir appelés à une fonction de déjet<sup>11</sup>.”

Voici comment Lacan formulait ces deux points, sujet réponse du réel et signifiant asémantique, dans son séminaire ; “... c'est donc que tout vrai signifiant en tant que tel est un signifiant qui ne signifie rien. [...] le subjectif est non pas du côté de celui qui parle, le subjectif est quelque chose que nous rencontrons dans le réel, non pas que le subjectif se donne à nous au sens où nous entendons habituellement le mot réel, c'est-à-dire qui implique l'objectivité. La confusion est sans cesse faite dans les écrits analytiques. Il apparaît dans le réel en tant que le subjectif suppose que nous avons en face de nous un sujet qui est capable de se servir du signifiant comme tel<sup>12</sup>...”

Nous pouvons nous attendre à ce que l'interprétation, au moins pour Lacan à l'époque de la “Question préliminaire”, mette l'accent sur sa dimension proprement de “signifiant asémantique”, sans signification, ce qui implique qu'il ne s'agisse pas d'un message qui ait à proprement parler un contenu, une signification, car immédiatement se poserait la question : d'où peut-il la recevoir sinon d'un petit autre, celui de la confrontation imaginaire avec le patient, ce que Lacan n'a cessé de nous montrer, à propos de Dora par exemple, comme précisément la chose à éviter ? Mais n'est-ce pas ce qui, à une modification de vocabulaire près, dans “L'étourdit” s'énonce : “...ça nous suffit à voir que l'interprétation est du sens et va contre la signification.

---

<sup>11</sup> “L'étourdit”, in *Autres écrits*, p. 459.

<sup>12</sup> *Les psychoses*, p. 210.

Oraculaire, ce qui ne surprend pas de ce que nous savons lier d'oral à la voix, du déplacement sexuel<sup>13</sup>."

Je n'insiste pas sur ce "déplacement sexuel" toujours présent dès qu'il est question d'interprétation freudienne, mais là encore, à condition d'être compris correctement et non pas comme le serait une herméneutique de la signification sexuelle telle que le discours courant persiste à caricaturer l'Œdipe freudien. L'interprétation pointe, non sur la signification phallique mais sur le rapport sexuel qu'il n'y a pas et auquel la fonction phallique, l'Œdipe, ne fait que suppléer. La psychose en constitue dès lors le contrepoint faute de cette signification phallique.

Procédant pas à pas revenons sur l'allusion sensiblement transformée dans le texte des *Écrits* : "À notre fin présente il suffit que la malade ait avoué que la phrase était allusive [...] Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que, venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle par le tiret de la réplique : opposant son antistrophe de décri au maugrément de la strophe restituée dès lors à la patiente avec l'index du je, et rejoignant dans son opacité les jaculations de l'amour..."

Cette fois le mécanisme qui comporte plusieurs temps est détaillé. C'est le "je" de la phrase "Je viens de chez le charcutier..." qui ne parvient pas à désigner le sujet comme étant celui qui a prononcé la phrase. Ce n'est qu'après avoir entendu le "Truie", grâce à l'hallucination donc, que la patiente peut savoir après-coup, que la phrase a bien été énoncée par elle, que le "je" prend la place qui aurait dû être la sienne au début. La phrase allusive prend alors son sens, au moment où se rompt ce moment de transitivity. Disons que l'allusion est ce qui dans l'ordre du langage correspond au flottement de la relation imaginaire, du même au même, interdisant à chacun de se distinguer du semblable, ce que Lacan désigne comme "diagonale imaginaire". Mais l'allusion trouve une fin dans un cadre symbolique, qu'il soit néo-formé provenant du réel comme dans le cas examiné ou bien que ce cadre soit *ready made* comme c'est le cas pour le sujet "œdipien".

---

<sup>13</sup> "L'étourdit", in *Autres écrits*, p. 480.

Curieusement, c'est à ce même terme d'allusion que Lacan fait appel un peu plus loin dans le séminaire lorsqu'il commente la première scène d'Athalie d'où il extrait efficacité du signifiant et point de capiton : "Tout peut se résumer, si nous restons sur le plan de la signification, en ceci, quelques amorces ; chacun en sait un petit peu plus long que ce qu'il est prêt à affirmer, l'un en sait évidemment beaucoup plus long, c'est Joad, et il ne donne qu'une allusion pas plus, pour aller à la rencontre de ce que l'autre prétend savoir<sup>14</sup>"

Le point de capiton est le mot "crainte<sup>15</sup>..."

...et son retour : – Tu l'as dit.

Grâce au signifiant, l'allusion trouve à se résoudre en point de capiton, l'accrochage à la chaîne signifiante – la crainte de Dieu équivaut au Nom du père – là où elle se résout en hallucination dans l'exemple clinique. Mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il s'agit là encore d'un exemple qui pose la question de la nature de l'interprétation.

Posons comme hypothèse que l'intervention de Joad est faite du même bois que l'interprétation analytique, ne serait-ce qu'à cause de son efficacité ; obtenir que l'interlocuteur, Abner ici, apprenne ce qu'il supposait sans qu'aucun secret – l'existence d'un héritier ayant survécu au massacre – n'ait été trahi, c'est-à-dire sans que quiconque ne le lui ait dit autrement que par allusion. Tout se passe comme si la chaîne signifiante avait été rétablie pour Abner avec Joad dans le rôle du seul catalyseur. On retrouve la forme même que Lacan prend comme modèle minimal de l'interprétation : "Je ne te le fais pas dire." N'est-ce pas là le minimum de l'intervention interprétative ? Mais ce n'est pas son sens qui importe dans la formule que la langue dont j'use ici permet d'en donner, c'est que l'amarphologie d'un langage ouvre l'équivoque entre "Tu l'as dit" et "Je le prends d'autant moins à ma charge que, chose pareille, je ne te l'ai par quiconque fait dire<sup>16</sup>". L'équivoque ainsi déployée entre deux

---

<sup>14</sup> *Les psychoses*, p. 303.

<sup>15</sup> *Ibidem* p. 303.

<sup>16</sup> "L'étourdit", in *Autres écrits*, p. 492.

affirmations montre en quoi elle n'est pas contradictoire<sup>17</sup> avec l'apophantique : "Le dire de l'analyse en tant qu'il est efficace, réalise l'apophantique<sup>18</sup>."

En effet la première affirmation "Tu l'as dit" est la conséquence directe de la règle fondamentale qui conditionne l'expérience analytique, à rappeler chaque fois selon les modalités propres à chacun. Ce rappel est un dire qui n'énonce comme tel aucune signification nouvelle à l'analysant. Au "Tu es ma femme" cette interprétation renvoie quelque chose qui autorise le sujet à en déduire un "Je suis ton homme" qu'il se serait jusque-là interdit de penser, cas des plus fréquents dans la clinique ordinaire. Ceci correspond à ce que Lacan a mis en place quelques années plus tôt dans son séminaire "L'Acte analytique<sup>19</sup>" ; l'acte de l'analyste, dont l'interprétation est un élément essentiel, est un "dire" mais sa dimension d'acte suppose qu'il ne soit pas un dit, insistant donc sur sa dimension d'énonciation, les "dits" relevant par contre du savoir inconscient de l'analysant.

Mais à cette première affirmation s'ajoute une seconde qui concerne cette fois la place de l'analyste. Suivons l'homologie avec Joad ; là aussi quelque chose comme : "Qu'il soit bien entendu que notre conversation ne contenait aucune information, que je n'ai rien suggéré que tu n'aies déduit toi-même."

C'est bien ainsi que l'entend Œdipe lorsqu'à Colone il considère ne plus rien avoir à apprendre de l'oracle, qui ne dit que ce qu'il sait déjà. La chose ne va pas sans une certaine dose d'ironie si l'on se souvient des effets des oracles précédents à l'origine même du drame œdipien. Ces oracles, ceux de départ au moins, masquent l'équivoque, oublient de dire qu'en même temps qu'ils pré-disent, ils sont acteurs, ils commandent le drame, à savoir que ce qu'ils vont dire ne se réalisera que parce que Laïos puis

<sup>17</sup> Le fait de dire qu'il s'agit d'une affirmation aurait pu sembler contradictoire avec l'équivoque au sens courant de simple erreur et dont Lacan joue. Mais il joue aussi bien sûr de l'autre sens courant du mot équivoque, par lequel à peu près tout du langage peut être interprété selon la grille sexuelle pour en prendre le contre-pied (excusez l'équivoque qui servira ici d'exemple).

<sup>18</sup> *ibidem*, p. 473.

<sup>19</sup> 1967-1968, non publié.

Œdipe le croient. L'acte analytique aussi commande ce qui se déroule sur le divan, mais à la différence de l'oracle il ne prétend pas n'être pour rien dans ce qui va arriver. Bien au contraire, et c'est ce qui se trouve inclus dans cette négation de la place de l'analyste et qui pourrait paraître suspect : en quoi n'y aurait-il pas suggestion – “je n'y suis pour rien” –, et suffirait-il de la nier pour qu'elle n'y soit pas ? En réalité au-delà du contenu qu'en effet “je” n'ai fait dire par “quiconque” – notez ce quiconque aux allures de grand Autre – il y a ce : “Je le prends d'autant moins à ma charge...” qui souligne ce qui n'est pas dit, à savoir ce qui est effectivement à la charge de l'analyste, l'ensemble des conditions pour que cela ait pu être dit.

### **Pas d'interprétation qui ne soit du transfert**

Ainsi la troisième oreille se révèle une double voix. Là où le psychotique entend sa propre pensée dans le réel et ne la reconnaît pas comme sienne mais y prend une assurance de sujet – modèle du sujet réponse du réel, généralisé ensuite au névrosé – l'analyste interprète est aussi une voix, et même deux. Cette voix a comme première fonction celle qui vient en second dans l'exemple de Lacan ; elle est chargée justement de faire cesser l'allusion où l'analysant tente d'installer l'analyste – ceci que la tradition analytique appelle “interpréter le transfert” – mais selon une modalité telle que cette voix soit, comme il arrive à certains psychotiques, sans contenu, seule présence. Et selon la deuxième voix, elle est coupure autorisant le sujet à y prélever sa propre découverte, l'encourageant à répondre de ses dits, car c'est ce que veut dire le sujet réponse du réel, sans se laisser impressionner excessivement par la présence de l'analyste.



Susana Díaz  
Buenos Aires

## Le sens des lettres

*“Et ils ne savaient pas, comme toi tu ne sais pas, et ta machine ne sait pas, que chaque lettre est liée à un des membres du corps, et que si tu déplaces une consonne sans en connaître le pouvoir, un de tes bras, une de tes jambes pourrait changer de position ou de nature, et tu te retrouverais bestialement estropié, en dehors, pour la vie, et en dedans pour l'éternité.”*

Umberto Eco, *Le Pendule de Foucault*

Isabelle de R., la patiente de Freud, avait éprouvé douloureusement, avant même Umberto Eco, la vérité des affirmations qui introduisent ces lignes. Au moment même où se déplaçait le sens de ses intentions au sujet de son beau-frère, la métaphore s'est emparée de son corps et, littéralement, elle n'a pu faire un pas de plus dans ses desseins, elle resta contrefaite, en attente de l'analyste qui découvrirait le sens recelé dans l'ordre des lettres qui servaient au maintien de son symptôme.

En ce qui concerne l'interprétation, dans notre discipline, de même que dans la Bible, au début était le verbe. Dès l'origine, dès la fondation, dans l'invention – nous pouvons la dater de 1900 – dans *L'interprétation des rêves* ou dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, l'interprétation analytique opère, l'instrument dont elle se sert est le bistouri façonné par le cristal de la langue.

L'interprétation rebrousse le chemin du chiffage inconscient, elle déchiffre donc. Le déchiffrage trouve son exemple emblématique dans l'oubli du nom Signorelli. C'est là où Freud nous montre les voies qu'il a prises lui-même dans la série qui a conduit à l'élément supprimé du souvenir. L'exemple trouve sa limite dans

le fait que ce fut son propre oubli, c'est-à-dire dans la convergence de l'analysant et de l'analyste.

Les cas de Freud, les *Cinq psychanalyses*, donnent des preuves irréfutables du procédé qui joue avec le cristal de la langue, selon l'expression de Lacan dans "Radiophonie"<sup>1</sup>. J'évoque pour un instant la série du rat dans le cas qui prend son nom du rongeur même. Rat, frais, rat de jeu, etc.

Cependant, il ne suffit pas de dire que l'interprétation en psychanalyse opère avec le matériel de la langue, avec la matière signifiante, quelques précisions sont nécessaires : Comment opère-t-elle ? Que vise-t-elle ? Quel est son but ? Quel est son objectif ?

### L'équivoque

L'interprétation vise la surprise, soutient Lacan en 1967 : "...la psychanalyse ne fait de l'interprétation une herméneutique, une connaissance, d'aucune façon illuminante ou transformante... ce qui est attendu ..., c'est justement ce qu'on refuse à attendre... la surprise<sup>2</sup>."

L'analyste, lorsqu'il interprète, intervient avec un mi-dire, de cette façon, l'interprétation se doit d'avoir la structure d'une énigme pour produire l'effet de l'équivoque, équivoque et surprise.

Qu'est-ce qu'une énigme alors ? Une énonciation qui ne correspond pas à un énoncé de savoir. Son effet est palpable en ce que le sujet ne peut pas bien reproduire ce que l'analyste a dit, il reste en quelque sorte en suspens et il tente alors de produire l'énoncé. L'effet recherché est de déstabiliser en quelque sorte le savoir fixé et de mettre au travail le sujet dans sa reconstruction.

---

<sup>1</sup> Lacan J. "Radiophonie", in *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001.

<sup>2</sup> Lacan J. "De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité", in *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001.

Un autre mode de l'incidence de l'équivoque est la citation : en partant d'un énoncé de savoir de l'analysant, extrait du contexte, l'analyste tente de faire surgir l'énonciation latente. Lorsque qu'un énoncé se découpe de la trame du discours il peut devenir énigmatique. Ce découpage des dires du sujet, ce procédé de mise entre guillemets, de détacher un mot ou une phrase, est alors une technique pour produire un sens distinct de l'explicite. L'interprétation énigmatique, celle qui obtient l'effet de surprise vise à faire surgir quelque chose en plus du dit, un plus.

L'opération complète s'initie dans ce vidage de la signification qui a comme antécédent la parole vide des premiers écrits de Lacan, et elle est de nos jours reprise par des auteurs d'autres disciplines comme Laclau<sup>3</sup> et Badiou<sup>4</sup>, entre autres, qui avec des notions telles que le signifiant vide ou ensemble au bord du vide confluent dans le privilège octroyé au vide. Débarrasser ou vider l'adhérence aux convictions fixées permet l'avènement d'un ordre nouveau, multiple, flexible.

En ce qui concerne le procédé, Lacan soutient que l'interprétation joue avec "ces équivoques dont s'inscrit l'à-côté d'une énonciation<sup>5</sup>".

Il indique trois sortes d'équivoque :

1. L'homophonie.

Il se réfère à ce que libère l'homophonie. Ce sont des exemples où il joue avec le cristal linguistique. L'homophonie diffracte les significations et introduit une dimension d'interrogation. Par exemple : un travesti qui affirme : "Je suis toujours dans la commode". L'interprétation tenterait de restituer le sens latent qui bascule entre la position commode et le meuble, la commode.

2. Les équivoques qui opèrent par la grammaire visent à situer le sujet de l'inconscient. Par exemple face à une affirmation telle

---

<sup>3</sup> Butler J., Laclau E., Zizek S. *Contingence, Hégémonie, Universalité*. Fondo de cultura economica, Buenos Aires, 2003.

<sup>4</sup> Badiou A., *L'être et l'événement*, Seuil, Paris, 1988.

<sup>5</sup> Lacan J., "L'étourdit" in *Autres écrits*, p. 48. Seuil, Paris, 2001.

que “ma femme dit que l’analyse ne me sert à rien”, l’intervention analytique : “Vous l’avez dit” implique le sujet dans son affirmation. C’est une façon de rendre au sujet l’énonciation, quelque chose comme “celui qui dit l’est”.

3. Les équivoques logiques opèrent par la voie de restituer ce que barre le signe de la négation. L’exemple paradigmatique c’est Freud qui le donne avec : “j’ai rêvé d’une femme qui n’est pas ma mère”.

L’équivoque fait vaciller ce qui était su jusque-là, et ensuite se précipite en certitude par la réponse du sujet, qui décidera sur le sens du dit de l’interprétation. Il désigne alors, et mobilise, le manque du savoir dans la mesure où il laisse au sujet, à l’analysant la part qui lui correspond dans l’élaboration du savoir.

L’interprétation divise, c’est-à-dire suspend la réponse, elle ouvre une brèche dans la fantaisie, dans la suture que celle-ci constitue. Elle attaque comme faux tout ce qui vient occuper la place de l’objet cause. Opération de vidage et opportunité d’une nouvelle élaboration.

Cependant, il ne s’agit pas uniquement de jouer avec le reflet du cristal de la langue et d’éblouir de la sorte l’amant en analyse, je me sers ici de l’équation que nous enseigne Lacan dans le séminaire *Le transfert* et qu’il extrait du *Banquet* de Platon. S’il s’agissait seulement d’aveugler, nous serions sur la voie de la suggestion, c’est-à-dire chatouiller “le sentiment” sans parvenir à ébranler la satisfaction douloureuse que recèle le symptôme. Ceci n’a d’autres fins que la déception ou la résignation, réponses plus ou moins adaptatives, face à la réapparition ou au déplacement de la souffrance.

Bien au contraire, en psychanalyse, il s’agit plutôt de concentrer le pouvoir brûlant du cristal de façon à faire résonner l’interprétation dans les interstices du signifiant. Car c’est précisément là que se loge la jouissance infinie, incalculable du *continuum*. Celle-ci est la véritable limite interne au signifiant, celle qui est restée fixée dans les lettres qui marquèrent le corps.

De l'enseignement de Lacan se déduisent deux axiomes apparemment contradictoires :

- D'une part : il existe une incompatibilité entre la jouissance et la parole. C'est-à-dire la satisfaction et la représentation s'excluent.
- Et d'autre part : la jouissance parasite le signifiant. Il est évident que si elle le parasite, les frontières ne semblent pas si radicales.

Le premier axiome, incompatibilité entre la jouissance et la parole pourrait s'illustrer avec les textes de Freud et Lacan autour de la négation. Sur le fond du Réel, sur l'Aleph décrit par Borges dans son conte homonyme, s'impriment les marques qui configurent le signifiant. S'ouvre la dimension du comptage, l'ensemble signifiant. Ensemble ouvert sur le mode de l'ombilic du rêve ou sur le modèle du noyau pathogène dans les textes freudiens sur l'hystérie. La conclusion est que le fondement même du système symbolique opère l'exclusion de la jouissance, par l'opération de l'*Ausstosung*.

La deuxième thèse : la jouissance parasite la représentation, conduit à concevoir la satisfaction dans l'intervalle entre deux signifiants, entre deux représentations. C'est-à-dire entre les éléments discrets,  $S_1$  et  $S_2$ , se loge le *continuum* cartésien, le nombre infini de divisions que loge l'intervalle. De cette façon nous obtenons une limite interne au signifiant : le territoire de la satisfaction. Ceci permet de concevoir que le mot peut ébranler la jouissance, avoir une incidence sur elle.

Ces deux thèses ne sont pas incompatibles si nous réintroduisons un sujet qui n'est pas qu'effet dans le système psy, un sujet qui n'est pas uniquement ce qu'un signifiant représente pour un autre. Lacan resitue ce sujet agent sous le nom de parlêtre, être parlant ou parlant être, celui qui ramène l'expérience traumatique comme un événement qui traverse le temps chronologique, un événement du futur antérieur.

### Ébranler la satisfaction ou la confusion des langues

L'interprétation analytique a pour objectif de dessaisir la fixation de jouissance. Traverser la signification qui répond

monotone au compas du fantasme. Dans l'effet de l'interprétation se produit un décollement de la satisfaction.

L'instrument, c'est l'équivoque qui déchire, ne serait-ce qu'un instant, l'appareil d'interprétation du monde propre à chaque sujet. De cette façon, il introduit un démenti dans l'usage que le névrosé fait de la langue, un contresens, il insère un sens obtus qui fissure la signification établie.

La jouissance qui se libère, cesse d'être liée au reste signifiant, elle cherche un nouveau destin. La tâche de l'analyste est de traquer cette jouissance déliée, la poursuivre jusqu'aux confins du trauma, là où se produit la réponse du sujet, dans son origine même ; la réponse qui est toujours de l'ordre de la castration, privation, frustration, pour cerner là l'impossible au-delà des ornements de la fantaisie. Dans l'analyse il s'agit de tenter de déchiffrer jusqu'à atteindre la fiction qui recouvre le point de fixation qui détermine l'être parlant. Dans la limite de l'interprétable l'être prend consistance.

Nous pouvons signaler deux registres de l'interprétation :

- 1) L'interprétation de signification. Celle du névrosé, celle qui lui permet d'organiser son monde selon la grammaire qui régit son fantasme fondamental.
- 2) Celle de l'équivoque. L'instrument de l'analyste dans la cure. L'interprétation qui objecte à la signification du névrosé au moyen du sens obtus<sup>6</sup>. "Lorsque les dits d'un sujet prennent sens, ils perdent leur signification<sup>7</sup>" indique Lacan. L'interprétation est celle du sens, elle va à l'encontre de la signification qui est, par contre, grammaticale, syntaxique.

L'interprétation objecte à l'adhésion que l'analysant a à ses significations, elle comporte un trait de négativité suffisamment

---

<sup>6</sup> "Il semblerait que le sens obtus se manifeste hors de la culture, du savoir..." Roland Barthes, *L'obvie et l'obtus*, Essais critiques III, Seuil, Paris, 1982.

<sup>7</sup> Lacan J. "L'étourdit" in *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001.

perceptible dans les trois formules de l'équivoque, de l'interprétation par l'équivoque que Lacan présente :

- Homophonique : ce que tu dis n'est pas ce que tu crois dire.
- Grammaticale : je ne te le fais pas dire. Ce n'est pas l'Autre qui le dit.
- Logique : elle ne préside que des énoncés négatifs, il n'y a pas, il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a pas de limite à la série du sens, il n'y a pas de dialogue. Si nous reprenons notre exemple : il n'est pas vrai que la dame du rêve n'était pas votre mère.

La perte de la signification est homologue à la perte de l'adhésion aux significations grammaticales des dits. Ces significations qui habitent dans la grammaire du fantasme peuvent cesser de captiver l'être parlant, elles peuvent l'abandonner. Dans ce cas notre fantasme a été ébranlé. À chaque fois que le sens d'un discours apparaît c'est parce qu'il y a eu traversée des significations. La traversée des significations implique alors : perte d'adhésion, l'élément de crédibilité implique une satisfaction qui habite là.

L'interprétation de l'analyste est une estocade cristalline du sens qui déchire le voile du fantasme pour laisser entrevoir la vérité de la castration. Cette coupure que réalise l'interprétation est dans les termes de Lacan, pas de sens, passer du sens au pas de sens. Le fait qu'il y ait un pas, qu'un pas soit fait a comme conséquence une certaine prise de distance avec le précédent, à partir du sens nouveau et instable qui reste à établir à la charge du sujet, peut être entrevu, au travers de la signification trouée le règne de l'impossible. Ce pas peut libérer le sujet de la fixation qui le détermine comme objet, il peut élargir les limites de sa liberté de consentir à ses lettres de jouissance avec le sens de son désir.



Albert Nguyên  
Bordeaux

## Entre retour et dire : le savoir en place de vérité<sup>1</sup>

“Retour à Freud” : Lacan interprète le détournement de la lettre de Freud par les psychanalystes pour les ramener dans le sillon qu’il avait ouvert et tracé sur la *terra incognita* de l’inconscient. L’inconscient freudien sera à son tour interprété lorsqu’il énoncera le dire de Freud formulé dans son “Il n’y a pas de rapport sexuel”. Comment cette interprétation a-t-elle été rendue possible ? A quels remaniements, quels déplacements, quelles inventions a-t-il fallu procéder pour toucher le point resté masqué chez le découvreur ?

L’interprétation de la psychanalyse dépend strictement de l’interprétation dans la psychanalyse... et réciproquement. Elle est conditionnée par celle qui permet de finir une analyse. Le savoir analytique a cette particularité d’impliquer dans chaque cure non seulement sa redécouverte mais aussi l’invention d’un savoir singulier. Toutes les cures ne présentent pas une fin aussi heureuse, mais en tout état de cause, l’interprétation de la psychanalyse est liée au point de finitude et à la forme qu’il prend dans chaque cas comme limite, butée, impasse ou passe.

Dans le Séminaire “Les problèmes cruciaux...<sup>2</sup>” Lacan indique aux psychanalystes qu’ils ont à supporter la relation qu’ils entretiennent à la psychanalyse elle-même au-delà d’être au clair dans la relation à l’analysant. Ailleurs il peut dire que chacun ne s’avance dans l’analyse qu’au point où il est allé lui-même : sa position lie strictement la psychanalyse à son expérience, et donc aux psychanalystes. La psychanalyse “c’est la cure qu’on

<sup>1</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire Livre XX, Encore*, p. 88. Coll.Champ freudien. Éditions du Seuil.

<sup>2</sup> Lacan Jacques, Séminaire “Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse (inédit).

attend d'un psychanalyste" : à partir de là, on saisit aisément pourquoi, de façon répétitive Lacan a intranquillisé, mis sur la sellette les psychanalystes. Et on peut inférer, à partir de cette solidarité de l'analyse et des analystes ses positions institutionnelles et son invention de la passe.

### Les déplacements de "l'inconscient"

Classiquement, Lacan a inventé l'objet petit *a*. Les conséquences de cette invention sont articulées dans le Séminaire *L'Envers de la psychanalyse* qui constitue un point pivot dans l'interrogation constante du signifiant choisi par Freud : inconscient. Pivot parce que le "retour à Freud" bascule en critique de Freud et écart avec lui, spécialement sur la question du père et de la jouissance. La poursuite de l'enseignement au-delà de ce Séminaire XVII dévoilera progressivement dans le Séminaire *Encore* mais aussi "RSI", "le Sinthome", et les textes de *Scilicet* ("Radiophonie", "L'étourdit") les prolongements, les conséquences et les transformations qu'opère cette bascule qui vient juste après un temps institutionnel fécond puisque, entre 1964 et 1967, Lacan a fondé l'EFP en plaçant le cartel au cœur de l'École et proposé la passe.

D'aucuns tentent de prouver que tout ce qui se trouve chez Lacan est déjà chez Freud. Si oui, alors Freud a masqué beaucoup de choses. Lacan n'a pas hésité à critiquer, contredire, marquer l'écart, reprendre des questions laissées en suspens, voire à épingle de "délirants" certains propos de Freud. Qu'il se dise freudien n'est pas pour autant contradictoire avec une telle position. De l'interprétation qu'il a faite de Freud dépendent ses propres avancées. Je fais l'hypothèse que son tracasserie constante sur le terme même d'inconscient dit le lien dynamique qu'il entretenait avec le savoir freudien.

Mais néanmoins, pour avancer un peu et sortir de l'éternel balancement entre le "tout est dans Freud" et "tout est différent de Freud", force est de constater qu'entre 1973 et 1974, à deux reprises, Lacan propose d'appeler *parlêtre* ce que Freud nomme inconscient, et de remplacer les trois lettres ICS par les siennes RSI.

Si chez Freud le déchiffrement de l'inconscient l'emporte, chez Lacan ce sont plutôt les rapports entre le déchiffrement du sens et le chiffrement de la jouissance qui dominent : le rapport du signifiant à la jouissance s'affirme au point que la jouissance est incluse dans celui-ci, j'ouis-sens, mots jouis. L'écart s'accroît, non seulement sur la question femme, mais aussi sur le symptôme, car Lacan encore invente avec le sinthome, comme il invente sur l'amour, comme il sort du dualisme pulsionnel freudien avec la promotion de l'hétéros<sup>3</sup>, de l'hétérité en réponse à l'Autre qui n'existe pas mais qui cependant s'incarne dans le lien social.

Une théorie du lien social différente de celle de "Psychologie des foules..." et du *Malaise dans la civilisation* est développée à partir des discours et de l'examen de la question de l'identification : le trait unaire n'est pas le *leader*.

En définitive si le graphe de "Subversion du sujet et dialectique du désir" consacre l'articulation à la parole et au désir de l'économie freudienne de la pulsion, la version lacanienne, *via* les discours, vise l'économie de la jouissance à partir du trou central de la Chose annoncé dans l'*Éthique* mais que le *Séminaire XVII* transpose dans le lien social avec l'écriture des quatre discours.

Et, logiquement, Lacan met l'accent sur le *plus-de-jouir* capitaliste à remettre à sa place au niveau de la double articulation de la Chose pour un sujet, côté désir et côté jouissance : l'objet *a* lacanien est le nom de la chose freudienne – la chose laisse place à la cause, tel est le verdict précisément développé dans *L'Envers de la psychanalyse*. Dans cette opération, le désir de l'analyste joue le rôle crucial.

La place de la vérité est interrogée par cette position sur la cause au moyen du savoir que l'inconscient dépose. L'interprétation lacanienne ne se situe plus dans le traitement de la question de la vérité qui toujours se dérobe à l'énoncé, vérité

---

<sup>3</sup> Lacan Jacques, "L'étourdit" in *Autres écrits*. Coll. Champ freudien. Éditions du Seuil, p. 467.

pas-toute, mais dans celui des rapports du savoir et du réel, entre savoir et jouissance, à partir du point d'ininterprétable que la jouissance inscrit dans la lettre du symptôme. Toute interprétation de l'analyse se fonde sur ce point d'ininterprétable lié à un point d'impossible à dire. Lacan dit pour cela que la "castration est réelle" et que "l'inconscient est réel" : toute la clinique en dépend, toute la clinique dépend du cas "fait" du réel et en cela elle n'est ni la clinique de la parole, ni celle de l'objet, mais clinique de la *cause*, en tant qu'elle détermine le réel soit, dans l'analyse, la mise à jour de ce dont témoigne le symptôme : "mode de jouir de l'inconscient qui le détermine<sup>4</sup>."

### L'indépassable de la castration

La mythologie freudienne de la castration est déconstruite par Lacan qui en fait saillir le réel en tant qu'impossible. L'expérience analytique montre l'impossibilité de dépasser ce point, mais Lacan et Freud ne situent pas les choses de la même façon. Il faut accommoder sur ce point d'inéliminable, d'indépassable. Ce qui peut être éliminé, c'est, à suivre Lacan dans son séminaire "L'Angoisse", ce qu'il propose comme fin d'analyse qui fait passer au-delà du dit de Freud : franchir l'angoisse de castration et le *Penisneid*, ce qui n'équivaut pas à franchir la castration. Ce que Freud conclut des mythes successifs qui élaborent sa théorie du père, Lacan le déconstruit pour pointer que la castration dont l'agent est le père réel n'est ni mythique, ni fantasmatique mais réelle : la castration de jouissance liée à l'entrée du sujet dans le langage ne s'appuie sur aucune "historiole", soit-elle sophocléenne, elle est de structure : "...la prise de l'être parlant dans le langage le détermine comme objet<sup>5</sup>."

Cet objet qui est *cause vide*, d'être le même que celui de l'effet, cet objet *a* n'est pas sans rapport avec l'angoisse mais celle-ci n'est pas angoisse de castration, elle est angoisse de séparation, angoisse de la division. L'angoisse de séparation réitère pour le sujet sa ren-

<sup>4</sup> Lacan Jacques, "RSI", leçon du 18.02.75, *Ornicar n°4*.

<sup>5</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Coll.Champ freudien. Éd. Seuil, p.176.

contre avec la langue de l'Autre, et au-delà, l'extraction, le détachement, la chute de l'objet qui sera la cause de son désir mais qu'il ne peut ni nommer ni se représenter.

Lacan donc, propose le franchissement de l'angoisse de castration qu'il connecte au désir de l'analyste en tant que celui-ci peut offrir une garantie réelle à l'angoisse, d'avoir franchi lui-même ce point de l'angoisse de castration. Mais il ne propose en aucun cas le franchissement de la castration, l'au-delà de l'Œdipe inclut la castration mais ne requiert pas toute cette construction freudienne sur le père et le meurtre. Aucun franchissement de la division inaugurale n'est possible, la division est le nom propre de la castration freudienne.

Le roc de la castration ne s'effrite pas, ne se franchit pas, ne s'élimine pas, ne disparaît pas mais au contraire constitue le point d'arrimage des rapports du langage et de la jouissance pour un sujet : l'entrée dans le langage est marquée par une *castration de jouissance*. On peut faire l'hypothèse que la castration de jouissance, irrémédiable, impossible à colmater laisse seulement le sujet aux prises avec ce qu'il peut récupérer de cette jouissance perdue dans l'opération, récupération qui, au terme de l'analyse porte un nom : le sinthome.

Le sinthome, l'interprétation de l'analyse par le sinthome comme produit, c'est la façon dont Lacan, justement dans le Séminaire "RSI", articule ce §, le produit de division, le symbolique en tant qu'il comporte un trou inviolable, au réel comme lettre de jouissance du symptôme, jouissance résiduelle, jouissance permise :

“L'inconscient c'est le réel en tant que chez le parlêtre il est affligé de la seule chose qui fasse trou, qui du trou nous assure, c'est ce que j'appelle le symbolique, en l'incarnant dans le signifiant... Le signifiant fait trou<sup>6</sup>.”

Ainsi, l'expérience analytique conjoint inconscient et jouissance, inconscient et symptôme, inconscient et réel.

---

<sup>6</sup> Lacan Jacques, Séminaire "RSI", leçon du 18.03.75, *Ornicar n°4*.

Jadis, Colette Soler a fait un cours intitulé “Les pouvoirs du symbolique”. L’expérience analytique amène à faire cette remarque : la puissance du symbolique seule extirpe le sujet du trauma que lui impose le réel (le sujet *symptraumatisé*), et par là obtient une mutation de la jouissance.

L’interprétation lacanienne de l’analyse promeut l’examen de cet au-delà de la castration sous la forme de la jouissance du sinthome, mais il n’y a là aucune contradiction, bien au contraire, avec la castration. La castration c’est le réel en tant qu’il est impossible de l’effacer, pas parce qu’elle serait un accident de l’histoire d’un sujet mais parce qu’elle affecte le sujet parlant dès l’entrée. La fonction du père, réduit à l’agent de la castration, dit bien qu’il est plus “courroie de transmission” qu’initiateur de cette transmission. Le père dès l’origine est lui-même castré, et c’est au point que le père de *Totem et tabou* est complètement improbable. La castration se transmet de père en fils, dit Lacan, à partir des effets de langage, à partir de ce que le langage impose : le névrosé ne veut pas l’admettre, il évite la castration selon les différentes modalités que Freud a assignées au refoulement.

Où se localise la castration réelle ? Réponse : dans le non-rapport sexuel ; toute rencontre rate, non seulement au regard de la jouissance qu’il n’y a pas et parce que celle qu’il y a est “celle qu’il ne faudrait pas<sup>7</sup>”, mais à cause de la dissymétrie des jouissances pour les deux partenaires.

Elle est ce troisième terme que Lacan a nommé la réalité sexuelle dont il faut rappeler le rôle crucial dans le transfert (mise en acte de la réalité sexuelle)<sup>8</sup>.

Elle est aussi cette impossibilité de tout dire et de dire tout à la fois. Elle est cette barre sur le sujet, à jamais divisé entre son désir et sa jouissance, division qu’il tente de surmonter par l’amour. Seulement, ce nœud de l’amour, du désir et de la jouissance n’empêche pas la castration d’ex-sister. L’ex-sistence de la castration empêche le sujet de rejoindre son être, en dépit du sinthome.

<sup>7</sup> Lacan Jacques, *Séminaire XX, Encore*, p.55.

<sup>8</sup> Lacan Jacques, *Séminaire XVII, L’Envers de la psychanalyse*, p.149.

S(A) ne s'efface pas, quelle que soit l'alliance opérée par l'amour, le désir et la jouissance. La jouissance est condescendante à l'égard du désir, marqué qu'il est par ce S(A). Même après l'analyse, le sujet continue à parler, tout au moins peut-on formuler ce souhait : c'est ce qui fait de la castration une *constante*.

Je fais l'hypothèse que cette constante de la castration constitue le point de départ de la déconstruction par Lacan du mythe de la pulsion. Pour lui, la pulsion n'a de sens que "nommée", articulée dans la chaîne signifiante. Le célèbre facteur quantitatif que Freud attribue à la pulsion pour en faire une constante visant la *Befriedigung*, la satisfaction, devient avec Lacan constante de castration, liée à l'effet de langage.

L'effet de langage principal est une constante, la castration, et faire de la castration une constante est bien différent de réserver ce principe de constance à la pulsion. C'est la castration qui détermine la cause du désir : "Il s'agit maintenant de savoir ce que veut dire cette castration, qui n'est pas un fantasme, et dont il résulte qu'il n'y a de *cause du désir que produit* de cette opération, et que le fantasme domine toute la réalité du désir<sup>9</sup>."

De là on peut prolonger l'énoncé sur le désir : "le désir c'est son interprétation" jusqu'à dire "le désir c'est la castration" et en déduire que *l'interprétation, c'est la castration*.

Le psychanalyste dès lors est solidaire de l'interprétation qu'on peut faire *dans* et *de* la psychanalyse. Deux signifiants majeurs de Lacan s'imposent : le désir de l'analyste et l'acte analytique. Le désir de l'analyste parce qu'il doit vouloir le détachement, la coupure de l'objet, obtenir la différence absolue qui est le nom lacanien de la castration. L'acte analytique comporte aussi cette séparation entre le sujet et l'objet, entre la castration et l'objet : Lacan a mis une condition expresse à la réalisation de l'acte, elle se lit à la fin du Séminaire sur le transfert : le désir de l'analyste tient à ce savoir sur l'impossible qui lui fait ne pas le

---

<sup>9</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Éditions Seuil, Coll. Champ freudien.

désirer. Il sait qu'aucun objet ne vaut plus qu'un autre<sup>10</sup>. "Il n'y a pas d'objet qui ait plus de prix qu'un autre – c'est ici le deuil autour de quoi est centré le désir de l'analyste."

L'interprétation de la psychanalyse est sous la dépendance de la mise au point du désir inédit et de l'acte, en tant, remarquons-le, qu'il est aussi une expérience de séparation, une passe (cf. la seconde opération de causation du sujet que Lacan développe dans sa "Position de l'inconscient" dans les *Écrits*.)

Or, que fait la passe au-delà de sélectionner les analystes ? Elle consacre la réconciliation du sujet que la castration n'angoisse plus mais qu'il assume comme un réel inéliminable, avec ceux qu'il s'associe pour faire "œuvre humaine<sup>11</sup>".

C'est exactement ce qui constitue les analystes comme ensemble dont le fonctionnement diffère de celui des autres groupes : le réel de la cause est le centre de cet ensemble en tant qu'il y inscrit la dimension de l'impossible. Ce qu'est la cause ne se transmet pas, mais la place, la force de ce point vide, son existence se transmettent : "la marque que porte l'analyste. À ses congénères de savoir la trouver", la passe l'authentifie<sup>12</sup>.

L'interprétation passe sous l'égide de l'expérience singulière mais articulée à sa possible collectivisation, particulière de ne pas recouvrir, ou tout au moins est-ce cette position qu'il faut souhaiter, le réel qui la centre. L'interprétation de la psychanalyse alors s'énonce : l'interprétation c'est l'École, qui articule le singulier et le collectif. C'est l'École si elle peut vérifier qu'au cas par cas, au "un par un", il y a du psychanalyste.

La succession, la chaîne des signifiants de Lacan, j'en ai décliné plus d'un – le désir de l'analyste, l'acte analytique, la passe, l'École, les jouissances et le sinthome, et surtout le réel dont il a

<sup>10</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert*, Éditions du Seuil, Coll. Champ freudien p. 460.

<sup>11</sup> Lacan Jacques, *Écrits*, Coll. Champ freudien. Éditions du Seuil.

<sup>12</sup> Lacan Jacques, "La Note Italienne" in *Autres écrits*, Éditions du Seuil, Coll. Champ freudien p.308.

fait son symptôme – constituent son interprétation de la psychanalyse comme savoir disjoint, articulé, unique dans la chaîne des savoirs, dysharmonique, marqué d'un point d'inconnaissable, d'un point qui se refuse au savoir et qui concerne le sexe, un point d'impossible. Sur ce point du réel, Lacan le dit lui-même, il est plus clair que Freud, embrouillé par sa réalité psychique comme solution de l'Œdipe : il y oppose la réalité sexuelle, le défaut n'est pas dans le psychique mais au niveau du sexe. L'abord de la question du sexe, et nommément la partition homme-femme permettra ensuite de traiter cette réalité.

Au bout du compte on peut décliner une interprétation qui est faite à partir des signifiants de Lacan :

L'interprétation, c'est la castration (le désir).

L'interprétation, c'est le désir de l'analyste.

L'interprétation, c'est l'acte analytique.

L'interprétation, c'est la passe et l'École.

Et il faut en conclure que ces interprétations, dont on pourrait dire qu'elles s'équivalent, constituent les réponses apportées au réel ici à entendre comme "exclu du sens".

Sur la question du symptôme, l'écart se répète, la mise à jour du sinthome où il loge la jouissance incurable sanctionne cet écart : le travail de l'analyse ne délivre pas seulement le sens des symptômes, mais y ajoute le jouis-sens, la jouissance qui ne passe pas au savoir du déchiffrement. "Le symptôme est ce que le sujet a de plus réel", réel qui ex-siste au symbolique et dont l'importance est indiquée par Lacan lorsque dans son séminaire "Les Non-dupes errent", il affirme que l'inconscient est réel. Il confirme d'ailleurs dans "RSI" en soulignant que ses trois lettres RSI peuvent remplacer les trois de Freud ICS : on remarque, à comparer les deux écritures, que ce qui change vraiment, c'est le R, la lettre qui écrit le réel.

### L'interprétation parlêtre et par la lettre

Ailleurs, dans le *Séminaire XX*, Lacan remplace le terme d'inconscient qu'il n'a cessé de ré-interroger tout au long de son

parcours tant il ne le trouvait pas satisfaisant, par celui plus juste qu'il appelle le *parlêtre*. Pourquoi ?

De longs développements seraient nécessaires pour justifier une telle appellation, mais pour résumer disons que *parlêtre* articule sous le chef du savoir, la parole (le symbolique) et l'être (le réel, la jouissance du symptôme). Le *parlêtre* n'est pas seulement l'être parlant mais celui *qui parle l'être*, conjoint à celui *que la lettre fait parler*. En cela l'appellation *parlêtre* est plus homogène au résultat de l'expérience qui corrobore l'élaboration théorique de Lacan. L'expérience délivre un être sur le mode du manque, manque-à-être (\$) qui trouve à se connecter au point de jouissance qui fait son seul être : "L'inconscient, c'est que l'être en parlant jouisse, j'ajoute, et ne veuille rien savoir de plus<sup>13</sup>."

À engager cet être toujours manquant eu égard à la parole et à la jouissance, dans la relation intersexuelle, celui-ci vérifie que la vérité s'écrit castration, et qu'il n'y a pas d'autre vérité que la *varité* des réponses singulières<sup>14</sup>.

Pas de vérité qui permette de dire ce qui ferait être le sujet, elle reste mi-dite. Lacan ajoute un terme à la dialectique par-ménidienne de l'Être et du Non-être reprise par Plotin et les Néoplatoniciens, la *dit*-mension de manque-à-être. Cette dimension coiffe l'imaginaire de l'être et le réel du non-être par le symbolique du manque-à-être.

C'est là déboucher sur une interprétation foncièrement lacanienne de la psychanalyse : le symbolique détermine le réel<sup>15</sup> ou encore ce dont il s'agit dans l'analyse c'est de traiter le réel par le symbolique<sup>16</sup>. La psychanalyse traite la jouissance par le symbolique, ou pour le dire autrement c'est par la castration qu'on traite la privation. On pourrait à partir de la privation dévelop-

<sup>13</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire XX, Encore*, Éditions du Seuil, Coll. Champ freudien, p. 95.

<sup>14</sup> Lacan Jacques, La *Varité* du symptôme, in le Séminaire "L'insu que sait de l'Une bévue s'aile à moure", leçon du 19.04.1977, Inédit.

<sup>15</sup> Lacan Jacques, "La Note Italienne" in *Autres écrits* p. 310.

<sup>16</sup> Lacan Jacques, *Séminaire Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Éditions du Seuil, Coll. Champ freudien.

per tout un champ sur lequel Lacan se sépare de Freud. On ne peut même pas dire se sépare, puisqu'il reprend sur le point où "Freud nous a abandonnés", à savoir la question des femmes.

### La jouissance problématique

Le point en ce domaine, qui jette un éclairage sur le NRS (non-rapport sexuel), se situe au niveau de la jouissance d'une femme, jouissance dédoublée sous la commande du pas-tout qui la caractérise : pas-toute phallique et pas-toute Autre. Pas moyen pour une femme intéressée au rapport sexuel de se passer du phallus du partenaire et de la jouissance qui y est appendue, et pas moyen de s'en passer pour l'obtention de cette jouissance "entre pure absence et pure sensibilité<sup>17</sup>" qui la fait "se réaliser à l'envi du désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus<sup>18</sup>". Autrement dit elle peut rêver une jouissance toute-Autre mais comme Lacan l'écrit : cette jouissance la fait "Autre à elle-même<sup>19</sup>" ou "la jouissance qu'un homme a d'une femme la divise, faisant de sa solitude partenaire tandis que l'union reste au seuil<sup>20</sup>."

Là encore, les avatars du ravalement de la vie amoureuse exposés par Freud trouvent chez Lacan leur poids de réel, à partir de la dissymétrie des jouissances. C'est bien pourquoi il invite à l'étude de l'économie de la jouissance, non seulement pour le sujet mais à l'échelle des grands ensembles (cf. *Séminaire XVII* l'examen du discours du maître relayé aujourd'hui par le discours capitaliste). En effet, l'expansion consumériste a modifié le statut du plus-de-jouir avec le déversement à profusion sur le marché de ce qu'on appelle "les plus-de-jouir en toc" pour lesquels Lacan a forgé le signifiant de *lathouse*<sup>21</sup>. Il revient à la psychanalyse de fonctionner à l'envers du marché pour rétablir la portée véritable du plus-de-jouir, connectée au désir.

---

<sup>17</sup> Lacan Jacques, "Propos pour un Congrès sur la sexualité féminine" in *Écrits* p. 733.

<sup>18</sup> Lacan Jacques, *Ibid.* p. 735.

<sup>19</sup> Lacan Jacques, *Ibid.* p. 732.

<sup>20</sup> Lacan Jacques, "L'étourdit" in *Autres écrits*, Éditions du Seuil, Coll.Champ freudien, p. 466.

<sup>21</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire XVII, L'Envers de la psychanalyse*, p. 188.

La profusion des plus-de-jouir insatisfait le sujet et au contraire le projette dans le manque à jouir, dans le *Zwang* de l'avoir, et donc de tout ce qu'il n'a pas : ennui et morosité s'ensuivent pour déboucher sur la moderne dépression. Le manque à jouir a supplanté le manque à désirer qu'il incombe à l'analyse de restaurer, de remettre à sa place : appui peut être pris sur "symptôme et fantasme" pour que le sujet construise dans l'expérience un savoir "de son cru" quant à l'objet, la jouissance et la déphallicisation, un savoir qui lui permette de supporter l'inexistence de l'Autre et du rapport sexuel dans ce qu'il a à vivre.

La division du sujet est inaugurale comme la psychanalyse est une expérience inaugurale (cf. "Radiophonie" où Lacan s'explique sur ce qu'il entend par inaugural, qui fait la subversion). C'est dans la mesure où l'expérience analytique reconduit le sujet sur les brisées qui l'ont écarté de son désir, qu'à ressasser, il arrive que, par contingence, se produise la déchirure qui provoque la mutation, celle qui éteint la répétition et qui permet à la jouissance qui s'y trouvait prise une autre issue. Cette déchirure est inaugurale en ce sens que le sujet après n'est plus comme avant, et elle déplace ce qui de jouissance inassimilable l'avait d'abord traumatisé. Mais il est établi que la rencontre du sexuel toujours est traumatique. L'expérience analytique dédramatise ce que le sexuel traumatique implique comme réponse symptomatique et fantasmatique de la part du sujet, pour dévoiler la dimension de comique et de semblant du phallus qui dès lors ne fait plus mystère. Reste que le rapport sexuel ne s'écrit pas pour autant : le réel du sexe reste hors de portée du symbolique. La jouissance sexuelle ne fait pas le tout de la jouissance, elle est phallique, un point c'est tout. Il n'y a donc pas à rêver une jouissance absolue, fantasme d'homme qui l'attribue aux femmes, auxquelles ce n'est pas faire injure que dire, pour ce qui est de la jouissance Autre qui leur est propre, que pas toutes, et loin s'en faut, y accèdent. Que le rapport intersinthomatique puisse ne pas être ravageant constitue un des résultats probants que peut obtenir une analyse. Il pourrait être utile de déployer quelques figures de relation homme-femme à partir d'un "intersinthomatique" non ravageant. Disons au passage que le ravage n'est pas le monopole des femmes, et n'ou-

blions pas que lorsque Lacan dit qu'une femme est un symptôme pour un homme, il attribue un sens particulier au symptôme comme articulation symbolique-réel, inconscient-jouissance, à quoi il convient d'ajouter l'amour, qui se supporte de "la rencontre de deux savoirs inconscients<sup>22</sup>."

Toute interprétation dans et de la psychanalyse ne peut se passer des apports lacaniens sur le problème des jouissances, mais au-delà, l'expérience de chacun dans et hors la cure doit permettre à chacun d'énoncer sa propre interprétation. La *doxa* qui toujours menace une École pourrait trouver à s'élargir des contributions de chaque un et de chaque une, justement à partir du style, du mode d'interrogation de Lacan sur les données freudiennes mais aussi sur ce qu'il recueillait de l'expérience. Les psychanalystes ont entre les mains le destin de la psychanalyse, car au fond la psychanalyse, ce sont les psychanalystes – et peut-être, à voir l'éparpillement actuel, faut-il s'inquiéter. Il va de soi qu'un repli solipsiste ou la tentation endogamique ne les sauvera pas de l'affrontement à ce destin, mieux vaut maintenir un travail d'École qui permette à chacun de savoir où il en est de son rapport à la psychanalyse, rapport qui ne va pas sans sa propre interprétation, laquelle reste sous la dépendance stricte de ce qu'il a pu ou non rencontrer dans sa cure.

---

<sup>22</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Éditions du Seuil, Coll. Champ freudien. p. 131.



Mario Uribe Rivera  
*Santiago du Chili*

## Que f(a)ire du sujet au moment de conclure ?

Le passage de l'analysant à l'analyste renvoie à quelque chose de l'ordre d'une transformation subjective à vérifier dans le dispositif de la passe. Il s'agit d'identifier un point de coupure qui marque un avant et un après dans l'expérience du désir et du savoir. Dans plusieurs passages de son œuvre, Lacan nous invite à suivre le fil logique d'une telle métamorphose dans la perspective de la question sur l'être. Dans le "Discours à l'École Freudienne de Paris", par exemple, la destitution subjective est conçue comme "un effet d'être<sup>1</sup>". Il convient donc de s'interroger, à partir de la singularité de l'expérience analytique, sur les déclinaisons de la question sur l'être dans le développement de la cure, dans le but d'accentuer l'identité phénoménale, existentielle et éthique de celle-ci au moment de conclure.

Je décrirai ici la diachronie particulière de quelques-uns de ces moments subjectifs afin de démontrer que le dispositif analytique promeut le passage de la logique du fantasme à la logique du sinthome [saint homme], à savoir, de l'"insultant" à l'"ex-ultant". Autrement dit, l'athéisme visé ne consiste pas à proclamer indéfiniment et "de manière insultante" la mort de Dieu en tant que "principe suprême de l'ordre dans le monde<sup>2</sup>" mais à "introduire un nouvel ordre dans le monde<sup>3</sup>" : l'ordre "exultant" de l'être sans essence.

<sup>1</sup> Lacan Jacques, *Autres écrits*, Editions du Seuil, Paris, 2001, p. 273.

<sup>2</sup> Lalande André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris, 1996, p. 230.

<sup>3</sup> Lacan Jacques, Le Séminaire, Livre XV, "L'acte psychanalytique", inédit, Paris, 1967-1968.

Dans ce contexte, il est possible de distinguer trois temps logiques : un premier temps qui, du fait d'évoquer le signifiant du "pas-encore" proposé par Heidegger, peut s'appeler le temps du *pré-être* ; un deuxième temps qui serait celui du *manque-à-être* puis, troisièmement, le temps de *l'effet-d'être*.

Le temps du *pré-être* est solidaire de la passion de l'ignorance. Il s'agit d'un temps pré-ontologique de l'inconscient dont l'ordre - rappelle Lacan - ne renvoie pas encore à l'être : "c'est que ce n'est ni être, ni non être, c'est du non réalisé<sup>4</sup>." C'est à partir de cette béance de l'être encore non dialectisé que va émerger la nécessité de la question sur l'être. Le sujet de ce premier franchissement, tel a été le cas de mon expérience, vient à l'analyse avec la question suivante : "à quelle cause vais-je consacrer ma vie ?"

Le temps du *manque-à-être* est le corrélat logique de l'exercice de la parole dans le cadre de l'hystérisation progressive promue par le transfert. Il s'agit d'une promotion de la névrose qui accentue la méconnaissance de la jouissance pulsionnelle ou de la vie au bénéfice de la jouissance de la mortification de la vie. La question sur l'être surgit ici dans toute sa facticité, c'est-à-dire, en tant qu'effet épistémophilique d'un être qui, loin de se laisser réduire à la notion de l'être identifié à l'objectivité, est toujours un être immergé dans une situation précise, à savoir, *être-là*. Heidegger décline bien le *pousse-au-savoir* de cet être-là. Pour lui, toute question est une recherche ; tout "se demander sur" est un "demander à<sup>5</sup>". Dans la "Question préliminaire...", Lacan confirme explicitement la facticité de cet être qui pose à l'Autre des questions sur son existence. En effet, dans ce texte, la question n'est pas formulée dans les termes d'un "Que suis-je ?" tout court, mais elle s'appuie sur l'adjonction du *Da* [là], c'est-à-dire, "Que suis-je, là ?". L'aliénation structurelle du sujet aux signifiants de l'Autre impliquera que toute réponse possible

<sup>4</sup> Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Éditions du Seuil, Paris, 1973, p. 32.

<sup>5</sup> Heidegger Martin, *El ser y el tiempo*, Fondo de cultura económica (L'être et le temps), México, 1962, p.14.

révèle l'être sous la forme du *manque-à-être* ; puisque "c'est le signifiant qui installe le manque-à-être dans la relation d'objet<sup>6</sup>".

Ainsi, si – comme le soutient Lacan – *la parole est la révélation de l'être*, dans ce temps logique du développement de la cure, il ne s'agit pas encore de la *réalisation* de l'être mais plutôt d'un être à venir, c'est-à-dire, d'une exigence de réalisation de l'être. La question sur l'être est posée ici du point de vue du pur désir kantien : l'être du sacrifice, un mode d'existence vécu comme *manque-à-être* pris dans la perspective du phallus et de l'objet. Le désir, – rappelle Lacan – c'est "la métonymie du manque-à-être<sup>7</sup>".

Dans le registre imaginaire, le *manque-à-être* inhérent au sujet aliéné au désir pur s'actualise dans la traversée du fantasme. A la question du "Que suis-je, là ?" initialement située dans l'axe \$-A répond une identification imaginaire dans l'axe *a-a'* qui cache l'identification refoulée au "père humilié" : "je suis un insultant". Il s'agit d'une réponse du par-être qui, en vertu de la structure narcissique du moi et de l'aliénation du sujet dans le fantasme, implique un "je ne veux rien savoir", ni de l'identification refoulée ni de la castration ; ceci explique que le *manque-à-être* puisse être représenté par la figure antithétique de l'*oblativité*. Il s'établit ainsi une correspondance logique entre le *manque-à-être* et le sujet *oblatif*, à savoir, le sujet messianique d'une lutte de pur prestige. Ce combat est avant tout et après tout le combat contre le père, puisque l'*insultant* est en essence un transgresseur de la loi ou, ce qui revient au même, un sujet dont l'existence nécessite absolument se référer à celui qui fait la loi.

Le Aguirre de Herzog, le Hamlet de Shakespeare et le Séverin de Masoch sont trois figures de l'art qui illustrent bien cette acception de ce qui est *oblatif* dans l'ordre imaginaire. La geste *insultante* du conquérant Aguirre en Amérique a pour horizon ultime la subversion de l'ordre du père. L'*oblativité* et la disponi-

---

<sup>6</sup> Lacan Jacques, *Écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 1966, p. 528.

<sup>7</sup> *id.*, p. 622

bilité fondamentale dans Hamlet visent en définitive à sauver l'honneur du père. Finalement, le romantisme *oblatif* du contrat masochiste doit être lu sans perdre de vue la menace toujours présente représentée par le père dans l'extériorité du monde de Masoch.

Si, pour Lacan, l'*oblativité* doit s'entendre comme un "verser son sang pour une cause noble<sup>8</sup>", il existe encore au moins deux autres acceptions du dictionnaire qui nous intéressent dans la déclinaison imaginaire du *manque-à-être* : relatif à l'oblation, du latin *oblatio*, que ce soit comme offrande et sacrifice que l'on fait à Dieu ou comme moyen de légitimation des enfants naturels dans le code romain<sup>9</sup>.

En articulant cette déclinaison étymologique avec la clinique, on peut dire que si le désir pur va à la rencontre de la jouissance et si le dispositif analytique promet la jouissance de la mortification de la vie, à un moment donné du développement de la cure, il devrait être possible de mettre en évidence une position limite du sujet compatible avec l'oblation – *manque-à-être* – dans son acception d'offrande et de sacrifice que l'on fait à Dieu. La révélation de l'être en tant que *manque-à-être*, à ce stade du travail analytique, impliquerait le fait de concevoir la limite d'une telle révélation dans l'actualisation du masochisme originnaire de la structure, en exigeant de la direction de la cure un franchissement vers une position de l'au-delà du sacrifice, c'est-à-dire de l'au-delà du symbolique.

Le dispositif analytique garantit les conditions nécessaires pour que surgisse chez le sujet l'exigence d'une *réalisation de l'être* ; par contre, il ne garantit pas toujours l'émergence des conditions contingentes qui préparent l'*effet-d'être*. Une de ces conditions est la fonction de l'opérateur père réel. Quand l'agent de la castration opère, c'est-à-dire lorsqu'on ajoute à l'effet subjectif d'une relation à l'Autre qui dit toujours non à la demande d'amour quelque chose d'inattendu de l'ordre de l'hallucination

<sup>8</sup> Lacan Jacques, Séminaire "Le désir et son interprétation", inédit Paris, 1959, leçon 18.

<sup>9</sup> Diccionario de la Real Academia Española, Vigésima Edición, 2001

du père réel, la rupture de l'écran qui séparait le semblant du réel se précipite générant ainsi la coupure qui permet la véritable réalisation de l'être. Dans cette conjoncture, le sujet est libéré du refoulement qui opérait sur l'identification refoulée au père humilié et sa *père-version* peut enfin être conçue non comme un obstacle qui obstrue la recherche de sa cause vitale mais comme une possibilité, à savoir, le modèle même du symptôme amour.

Ceci dit, quelle que soit la dérive du *manque-à-être* du sujet *oblatif* aliéné dans son fantasme, du point de vue du sujet qui exige la *réalisation* de son être, la question sur l'être se situe toujours dans le champ de l'Autre. Ceci implique que le sujet de l'oblation est un sujet identifié par le signifiant. Et si le temps du *manque-à-être* est solidaire du *pathos* hystérique, celui-ci participe du statut de maladie ontologique.

Le temps de *l'effet-d'être* suppose la destitution subjective laquelle suppose également, dans le dispositif analytique, la chute de *l'insultant* sous l'escabeau de la castration. La "déstitution subjective dans sa salubrité<sup>10</sup>" est le corollaire logique de la chute successive des identifications aux signifiants de l'Autre tout au long de la cure. Même si ce processus progressif d'éclatement identitaire s'associe à de vifs moments d'angoisse, contrairement à la destitution subjective due à l'angoisse, celle qui est concernée au moment de conclure ne relève plus du *pathos*. Elle suppose simplement que l'expérience de la perte se substitue à l'expérience du manque. Il en résulte un changement irréversible du rapport du sujet au monde. Plus précisément, le sujet destitué participe moins du monde que de *l'in-monde*. Le sujet abandonne le faux (*falsus*) statut identificatoire supporté par le signifiant pour se f(a)ire [(a)-ser-se]<sup>11</sup> réellement *falsus* [chute]. Cette fois-ci, il s'agit d'une identification réelle, c'est-à-

<sup>10</sup> Dans le "Discours à l'École freudienne de Paris", Jacques Lacan introduit la notion d'une destitution subjective dans sa salubrité à partir d'un exemple extra-analytique: le roman *Le guerrier appliqué* de Jean Paulhan. " Mais pour ce qui est de l'effet d'être, ça se touche mieux chez Jean Paulhan. Le guerrier appliqué, c'est la destitution subjective dans sa salubrité". Jacques Lacan, *Autres écrits*, Éditions du Seuil, Paris 2001, p. 273.

<sup>11</sup> Dans la version en espagnol, l'écriture (a)-ser-se a l'intérêt d'inclure le verbe être [ser], le (a) de l'objet, tout en renvoyant, par homophonie, au verbe faire [hacer].

dire, d'un point de l'expérience dans lequel le sujet atteint cette "limite extatique du : Tu es cela<sup>12</sup>". Dans le cas particulier, l'expérience singulière de la voix hallucinée de l'objet succède à l'irruption hallucinatoire du père réel sur l'écran du fantasme, tel une grimace du réel qui l'objective : "Tu es un santón<sup>13</sup>" [saint homme, sinthome]. Les résonances énigmatiques de cette voix féminine et féminisante contribuent à cristalliser la lettre du *santo-nn*. Dès lors, il ne s'agira plus de l'être identifié par le signifiant mais d'un être séparé de l'Autre et réalisé en tant que rejet de l'être ; il s'agira d'un *santo-nn* [saint homme, sinthome], non identifié, non représenté par le nom, à savoir, un innommable. C'est un effet contingent qui déplace l'être du côté de l'objet au moment même où disparaît le besoin de questionnement ontologique. La certitude acquise par l'identification réelle f(a)it que le sujet puisse à la fin - comme le signale Lacan dans la Conférence de Genève - "se passer du mot être", quand s'opère alors le passage de la maladie ontologique à l'éthique de l'(a)gir [(a)-ser] C'est ainsi que l'(a)-cte se substitue à la question sur l'être, ce qui marque la limite de la prédication et la métaphore.

A propos du Saint, Lacan voit dans l'attitude de Saint Thomas, à la fin de sa vie, un bon modèle de la passe à l'analyste. "*Sicut palea*" dit le Saint à propos de son œuvre gigantesque, ce jour illuminé où lui est révélé le sens de la vérité et de la jouissance de la vie. Il renonce à continuer à écrire sur la vérité du Christ et s'impose un silence énigmatique de "l'au-delà de l'être<sup>14</sup>", puisque tous ses raisonnements étaient devenus pour lui des "souffles dans le vent". Il rend compte ainsi d'une position inédite dans le rapport au savoir. Ce geste n'implique-t-il

<sup>12</sup> Lacan Jacques, *Écrits*, Editions du Seuil, Paris, 1966, p. 100.

<sup>13</sup> Le mot "*santon*" existe aussi bien en espagnol qu'en français. En espagnol, il prend un accent sur le o : *santón*. Dans les deux langues la signification est analogue. Selon le "Nouveau dictionnaire étymologique et historique" Larousse, 1971, ce mot vient du latin *sanctus* et renvoie à, au moins, deux emplois : soit figurine de crèche, soit "petit saint". En espagnol, il renvoie également au personnage du saint, il a été emprunté à la tradition musulmane. On remarquera le rapprochement homophonique avec les mots *sinthome* et *saint homme* utilisés par Lacan dans le but de cerner l'identification réelle du passage à l'analyste. Et pourquoi ne pas évoquer d'autres déclinaisons homophoniques allusives telles que "petit saint", "petit sain", "petit sein", etc. ?

<sup>14</sup> Forte Bruno, *El silencio de Tomás*, Paulinas, Buenos Aires, 1998, p. 62.

pas la certitude d'un jugement intime selon lequel tout son savoir n'était que "vain savoir d'un être qui se soustrait<sup>15</sup>" ? L'élaboration la plus poussée du savoir de Saint Thomas implique la certitude de la vanité de son savoir chaque fois qu'il s'agit d'un savoir sur les apories du savoir. Aussitôt après, il se dirige de façon appliquée au Concile de Lyon, en mourant sur le trajet. En ceci, le Saint – et en particulier, Saint Thomas – est un être authentique, c'est-à-dire désabonné de l'obligativité de l'imposture. C'est pour cela que Lacan postule que le véritable Saint est celui qui a renoncé à l'être. Le Saint est celui qui, dans son mode d'existence en tant que *être-pour-la-mort* a expérimenté l'angoisse du "ne plus être" ce qui, en le renvoyant à l'expérience de sa propre mort, lui permet d'assumer l'existence comme propre. De plus, l'existence sainte est en vérité une *ex-sistence*. Le Saint ne participe donc pas de "l'insultant" mais de ce qui est "exultant" (*ex-sultant*).

Avec *Le pèlerin chérubinique*<sup>16</sup>, – "un des moments les plus significatifs de la méditation humaine sur l'être", dit Lacan –, Angelus Silesius contribue à approfondir encore plus l'identité phénoménale, existentielle et éthique de l'être réalisé. Si Saint Thomas voit dans la connaissance et l'amour de la cause première la finalité ultime de toute personne créée, pour Silesius, cette même cause s'appelle essence. "Homme, rends-toi essentiel car quand le monde périt, la contingence cesse, l'essence perdure". Telle est l'éthique qui anime Silesius à contribuer à causer la réalisation de l'être chez tout humain qui veuille devenir essentiel. Il nous apporte également les coordonnées de cette recherche : il s'agit d'un pèlerinage qui implique toujours le passage par l'état de ne rien être. Il en résulte l'homme essentiel, une dimension a-temporelle de l'être, "comme l'éternité qui se maintient inaltérée par toute extériorité". Comme l'essence ne peut se mesurer, "il n'y a ni début, ni fin non plus, ni centre, ni cercle". Pour Silesius aussi, le Saint est le modèle de l'homme essentiel, un être qui est, en dernière instance, un effet directement proportionnel à l'amour. Son Saint est le "plus amoureux", car c'est

---

<sup>15</sup> Lacan Jacques, *Autres écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 2001, p. 254.

<sup>16</sup> Silesius Ángelus, *El Peregrino querubínico*, Ediciones Nueva Héliade, 2000.

“l’amour qui fait que l’on soit élu Saint”. C’est précisément dans ce même sens que le *santo-nn* participe de l’amour ; il participe de l’amour chaque fois que la rencontre avec sa *k-(a)-use* ou, ce qui revient au même, *se-f(a)ire-c(a)use* pour d’autres est un effet de l’amour de transfert.

Finalement, le génie de Johannes Angelus finit aussi par lire l’identité entre la lettre et l’essence : “Mon ami, c’est suffisant. Au cas où tu voudrais en lire plus, vas-y et deviens toi-même l’écriture et toi-même l’essence”. Ainsi conclut le livre VI du *Pèlerin chérubinique*.

Il resterait à développer un fin travail de déchiffrement du statut différentiel des termes : être, essence et existence chez Saint Thomas, Angelus Silesius et Lacan. De fait, Lacan partage avec Gilson une distinction claire entre l’être et l’essence. Pourtant, il suffit de remarquer ici que le Dieu en jeu dans *l’être réalisé* n’est plus le Dieu symbolique du Nom-du-Père ou du parlêtre mais le Dieu réel de la pure ex-sistence, c’est-à-dire, cette face de Dieu qui renvoie au plus silencieux et innommable de la jouissance. L’enseignement de la psychanalyse vise à ce que la métaphore paternelle soit le *médium* pour que *l’effet-d’être* puisse opérer ; nonobstant, une fois que l’identification réelle est réalisée, l’être sans essence qui advient définit son champ phénoménal, éthique et topologique au-delà des limites de la loi. Il n’y a que là – dit Lacan – que le sujet peut expérimenter un “nouvel amour”, un amour qui ne portera plus la marque mortifiante de la recherche stérile du rapport sexuel ni celle du rabaissement de l’objet, ni celle de l’amour de transfert, ni celle du sacrifice du narcissisme mais la signification d’un amour sans limite.

Le nouvel amour de l’analyste n’est donc pas “un amour d’avant la guerre”.

Jorge Zanghellini  
*La Plata*

## Le vagissement du réel

Pauvre interprétation ! Il est vrai que nous sommes ici un groupe d'analystes du Champ lacanien rassemblés pour parler d'elle, pour la recréer, ici, à Tucuman, et cette année à Buenos Aires.

Mais pauvre interprétation ! Elle est loin d'être l'épée tranchante des temps héroïques freudiens dans lesquels seul un sifflement sec annonçait qu'il avait touché la cible. (Le personnage du rêve, c'était sa propre mère)

Maintenant ce tranchant semble s'être émoussé. Tout comme les pièces de monnaies usées n'ont de valeur que pour les historiens, les épées vieilles finissent chez les collectionneurs qui rangent dans leurs murs la vie d'antan.

Avec la force que leur donnait leur conviction épique, tous deux, le roi Arthur et Freud ont extrait leurs épées d'un rocher.

Il suffit, pourtant, de lire quelques-unes des références qui lui donnent son sens actuel pour dire : pauvre interprétation ! Elle est loin aussi de ce que proposait Strachey faisant de celle-ci une baguette magique<sup>1</sup>. L'interprétation qui transforme est celle qui produit des changements structuraux visant autant l'état de tension et d'angoisse que le contraste entre l'objet réel et l'archaïque (dans le transfert). L'interprétation doit être concrète et spécifique. Elle doit être progressive, bien dosée.

Certes cette lecture de l'interprétation a conduit l'IPA, une fois que les temps héroïques ouvrirent le passage avec la mort de Freud, sur le chemin où l'efficacité s'ancre sur la technique et l'interprétation devient une verbalisation explicative de la compréhension

---

<sup>1</sup> La nature de l'action thérapeutique de la psychanalyse (Communication du 13 juin 1933). *International Journal of psychoanalysis*, 1934).

du bon technicien<sup>2</sup>. Ce qui conduit Kohut, par exemple, à définir la bonne interprétation comme celle qui établit un rapport correct entre l'explication de ce qui est compris et la bonne théorie soutenue par l'analyste. La bonne théorie étant, évidemment, pour lui, celle du *self*<sup>3</sup>. Bien sûr, elle est très loin des airs freudiens sibyllins et très proche du sens clos, cristallisé. C'est ce que certains thérapeutes du gestaltisme donnent à leurs patients, rangé dans une cassette, pour que l'oubli ne fasse pas de ravages.

Il en est de même, en dehors de l'IPA, dans le champ de ceux qui sont orientés par l'enseignement de Lacan, où on peut voir les signes de ce que l'oxydation fait des meilleurs métaux. Ainsi quand Miller soutient, avec un certain esprit provocateur, la mort de l'interprétation faisant référence au fait que les théories analytiques de l'interprétation témoignent seulement du narcissisme des analystes<sup>4</sup>, et que le temps où Freud ébranlait le discours universel avec l'interprétation s'est achevé, il conclut : l'interprétation est morte, ne la ressuscitons pas.

Dans un texte plus récent, le même auteur, en donnant peut-être une réponse qui est d'ordre plus politique (il s'agissait d'une rencontre entre lacaniens de l'EOL et des analystes de l'APA et de l'APDEBA<sup>5</sup>), lie l'interprétation à l'art de donner des réponses, sorte d'escrime aux répliques éblouissantes. Les analystes étant ainsi des répondants brillants (pas grand chose à voir avec les robots répondeurs de Blade Runner, n'est-ce pas...?) mais, si l'éclat reste dans l'épée de l'analyste, il ne reste pas plus de place au proprement ornemental qu'à la fonction de la coupure. Énonciation qui ne fait pas exister l'Autre, dit Colette Soler, en se référant au dire interprétatif<sup>6</sup>.

<sup>2</sup> Cf. L'énumération dans le livre de H. Etchegoyen, *Les fondements de la technique analytique*, consacré à l'interprétation La polémique Wallerstein Etchegoyen (35<sup>e</sup> congrès de l'IPA, 1987). L'interprétation est une métaphore. L'interprétation doit être considérée comme une métaphore théorique, puisqu'elle se formule dans une langue qui n'est pas la langue commune de la clinique. Elle s'est convertie en une construction.

<sup>3</sup> Cf. Heinz Kohut, "comment l'analyse soigne aujourd'hui".

<sup>4</sup> Jacques-Alain Miller, "L'interprétation à l'envers", En Entonces shh... Libros Eolia, Barcelona, Buenos Aires, 1996.

<sup>5</sup> Rencontre de Buenos Aires : Miller, Etchegoyen *et alii* Editorial Polemos, Buenos Aires 2001.

<sup>6</sup> Colette Soler, *El decir del analista*, Nueva Biblioteca Freudiana, Paidós..., Buenos Aires, 1995.

Dernière référence aux signes de la pauvre interprétation : un autre analyste, Juan David Nasio, définit l'interprétation psychanalytique comme la représentation en mots, faite par l'analyste, de la scène imaginée telle qu'elle se dessine dans son esprit. Le thérapeute la communiquera au patient ou, au contraire, la gardera pour lui<sup>7</sup>. Ce qui donne une grande spiritualité à la position de l'analyste, mais qui ne se différencie pas beaucoup de ce qu'on appelle l'explication qui laisse l'interprétation en dehors de la dimension de l'acte et donc de la coupure traumatizante et reste, par contre, à l'intérieur du sens. Ce que Lacan, justement, opposait à l'interprétation analytique qui ne témoigne d'aucun savoir<sup>8</sup>. Ce n'est pas le sens vrai qui fait que les analystes sont dans le vrai par rapport à l'interprétation, car ce que l'on peut dire c'est que ses effets sont incalculables tandis que le savoir ne s'assure que dans une prévision possible.

Lacan, indubitablement, a toujours opté pour le détournement. Un détournement qui mène loin des larges avenues des manuels universitaires, des détournements qui réveillent de l'endormissement que les bonnes lignes droites produisent dans les meilleures volontés.

Cela implique que chaque relecture pour nous, analystes du Champ lacanien, produise du nouveau. D'où mon manque d'enthousiasme face aux lectures historiques énumérant des citations pour arriver à un sens final.

Lacan est un champ si étendu qu'il n'y a pas qu'un seul puits d'eau où rassasier sa soif, et ses fontaines n'obéissent pas non plus, sans excès, à la volonté universitaire.

Si l'on peut dire que "L'étourdit" est un de ses derniers écrits sur l'interprétation<sup>9</sup>, on ne peut pas dire que là s'arrête pour autant son élaboration concernant l'interprétation.

---

<sup>7</sup> Juan David Nasio: *Los mas famosos casos de psicosis*, Paidós. Buenos Aires, 2000.

<sup>8</sup> Jacques Lacan [1975], "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*", *Autres écrits*, Seuil, 2001.

<sup>9</sup> Jacques Lacan (1972), "L'étourdit", *Scilicet 4*, Seuil, 1973.

Le dire de Lacan, en paraphrasant Lacan lui-même faisant référence au dire de Cantor, pour autant qu'un dit ne va pas sans le dire et celui de Lacan n'est pas là sans Cantor, nous mène au mur de l'impossible à dire, là où surgit le vagissement appelant le réel.

A partir de ce qui s'isole en logique, le fait de réfuter, de laisser incomplet, inconsistant, indémontrable et indécidable, ces faits sont peut-être les autres noms à donner à ce qu'on appelle les interventions de l'analyste.

S'agit-il des règles de l'interprétation ? Ou plutôt de ce que l'interprétation n'est pas sans elles.

Peut-être qu'il ne s'agit plus ici de l'interprétation qui ouvre une nouvelle voie associative et renvoie à une autre chaîne signifiante, mais d'une interprétation qui mène au-delà de l'épuisement du dit, au bord de l'impossible à dire.

Ce sont les dits de ce qu'on appelle la "Surmoitié", la voix de l'au-delà de la jouissance phallique, qui peuvent se compléter, se réfuter, se rendre inconsistants, indémontrables, indécidables. Ce sont, peut-être, les façons de décliner l'interprétation en d'autres dits qui interviennent dans la direction de la cure.

- Compléter ce que l'analysant était sur le point de dire, si la jouissance ne l'avait retenu, je me réfère à la jouissance cristallisée, faisant symbiose avec le signifiant.

- Rendre inconsistante la pensée quand elle obture l'intervalle.

- Réfuter la légende avec laquelle le *je* se donne un sens fixé, un être dans la vie familiale.

- Réfuter le sens commun avec lequel le *je* souffre sa passion névrotique.

- Rendre indémontrable les conclusions avec lesquelles certains de ses actes se montrent inévitables, faisant cause dans la demande de "l'Autre qui existe".

- Et finalement, rendre indécidable, installant l'impossibilité d'établir le vrai ou le faux de certains dits.

Comme nous le rappelle un vieux représentant de notre nation qui nous a permis d'éclaircir l'indécidable : "Je ne suis ni pour ni contre, mais tout le contraire" (*dixit* Saúl Ubaldini)

Toutes ces interventions ouvrent le dit à son être en manque, le mettent en question, frayant la voie à la fuite du sens où, disait Lacan, se cache le réel. En effet la jouissance sexuelle est dans le chiffage de l'inconscient<sup>10</sup>. Ce qui permet de témoigner du réel, c'est donc la fuite du sens à laquelle répond tout discours. D'où une autre façon de dire qu'il n'y pas de complémentarité sexuelle.

Mais, de plus, Lacan renvoie l'interprétation du côté du dire apophantique<sup>11</sup>. Assertif, quand il produit des effets et qu'il se distingue de la proposition en tant qu'énoncé affirmatif de vérité ou de fausseté. Plutôt du côté d'un dire soustractif qui fait résonner la jouissance. Il soustrait, ce qui n'est pas la même chose qu'extraire, qui veut dire : tirer à partir de... Soustraire c'est tirer vers le bas, décompléter<sup>12</sup>.

En conclusion, provisoirement, je pourrais dire que les différentes interventions qui visent aux virages des dits, se nomment interprétation quand l'effet du dire produit une soustraction de jouissance. Ce qui soulage, allège le signifiant. C'est-à-dire quand il fait acte. C'est pourquoi on peut dire qu'il n'y a pas tant d'interprétations dans une analyse et, bien entendu, beaucoup plus d'interventions.

L'interprétation, c'est ce rapport particulièrement étroit entre sens et son qui parfois fait apparaître la vérité de manière poétique et parfois fait jaillir l'in-humain vagissement qui clame le manque de son être de jouissance : "pourquoi suis-je né... ?"

---

<sup>10</sup> Jacques Lacan, "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*", *Ibid.*

<sup>11</sup> Jacques Lacan, "L'étourdit", *Ibid.*

<sup>12</sup> Alain Badiou, Conférence sur la soustraction. Philosophie et psychanalyse. Éditorial Trilce. Montevideo. 1995.



Maria Anita Carneiro Ribeiro  
Rio de Janeiro

## Une interprétation à l'entrée en analyse

Que l'inconscient opère par chiffrage est le présupposé qui autorise l'interprétation. Le déchiffrage de la jouissance produit *per se* un effet thérapeutique dont témoigne n'importe quelle thérapie relevant de la *talking cure*. Pas seulement les thérapies, car s'épancher sur l'épaule d'un ami pour y verser des larmes produit également un soulagement, mettant en évidence le vidage de la jouissance produite par les défilés de la chaîne signifiante, par l'attribution de nouveaux sens, par le déplacement métonymique de la signification.

Ce n'est pas un effet négligeable mais ce n'est pas le particulier de la psychanalyse. Si le déchiffrage est la tâche de l'analysant, Freud indique, dans "Constructions en analyse", que la construction est la tâche de l'analyste. Il s'agit de compléter ce qui a été oublié "en complétant et en assemblant les restes conservés<sup>1</sup>". Donc, il s'agit d'une tâche de chiffrage. Cependant, c'est un chiffrage *sui generis*, car il ne vise pas la construction d'une signification dernière où se déposerait la vérité du sujet.

Dans la "Proposition du 9 octobre 1967<sup>2</sup>", Lacan pointe le paradoxe du savoir de l'analyste qui soutient l'interprétation. Il nous rappelle l'insistance de Freud à recommander d'aborder chaque cas comme nouveau, comme si l'on n'avait rien acquis des premiers déchiffrements. Mais cela n'autorise d'aucune manière le psychanalyste "à se suffire de savoir qu'il ne sait rien<sup>3</sup>". Ce qui est en jeu est ce que le psychanalyste a à savoir.

---

<sup>1</sup> Freud, Sigmund [1937], "Construction dans l'analyse", *Résultats, idées et problèmes II*, PUF, Paris, 1985, p. 271.

<sup>2</sup> Lacan, Jacques, "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole", *Scilicet 1*, Seuil, 1968, Paris.

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 20.

La recommandation freudienne d'aborder chaque cas comme nouveau, laissant en suspens le savoir qui aurait pu être déposé à partir des premiers déchiffrements, montre qu'il n'y a pas un universel qui puisse fonder l'interprétation. Il n'y a pas un produit final acquis de la somme des déchiffrements, mais il y a quelque chose que l'analyste doit savoir.

En 1973, dans la postface du Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan se réfère à l'analyste comme celui qui a le devoir d'interpréter. Par conséquent, il y a là un impératif éthique qui soutient la tâche de l'analyste : ce qu'il a à savoir ordonne le devoir d'interpréter (ordonner dans le double sens de mettre en ordre et de renforcer l'impératif).

En 1967, Lacan indique que ce que l'analyste a à savoir "peut être tracé du même rapport 'en réserve' selon lequel opère toute logique digne de ce nom. Ça ne veut rien dire de 'particulier', mais ça s'articule en chaîne de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir<sup>4</sup>."

Dans la postface de 1973, Lacan introduit le devoir d'interpréter de l'analyste à propos de l'écrit : "Ça ne serait déjà pas mal que se lire s'entendît comme il convient, là où on a le devoir d'interpréter. Que ce soit la parole où ne se lise pas ce qu'elle dit, voilà pourtant ce dont l'analyste sursaute passé le moment où il se poussah, ah ! à se donner de l'écoute jusqu'à ne plus tenir debout<sup>5</sup>". En rappelant l'anecdote de Freud sur Cracovie, Lacan ajoute : "Mais la fonction de l'écrit ne fait pas alors l'indicateur, mais la voie même du chemin de fer. Et l'objet (a) tel que je l'écris c'est lui le rail par où en vient au plus-de-jouir ce dont s'habite, voire s'abrite la demande à interpréter<sup>6</sup>".

Si la demande à interpréter s'habite et s'abrite dans l'objet (a), nous avons là une référence précise de la différence entre

---

<sup>4</sup> Ibid.p.20/21.

<sup>5</sup> Lacan, Jacques [1964], *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 252.

<sup>6</sup> Ibid., p. 252.

l'analyse et une quelconque psychothérapie “d'inspiration analytique”. Dans “L'étourdit”, Lacan affirme que l'interprétation produit un effet de subversion topologique. “Ainsi la coupure, la coupure instaurée de la topologie (...) c'est le dit du langage, mais à ne plus le dire en oublier<sup>7</sup>”. Juste avant, il avertit que “la topologie n'est pas ‘faite pour nous guider’ dans la structure. Cette structure, elle l'est – comme rétroaction de l'ordre de chaîne dont consiste le langage<sup>8</sup>”.

Si la topologie n'est pas une métaphore mais la structure, l'interprétation vise ce qu'il y a de plus radical dans le sujet. Cette radicalité est ce qui distingue la psychanalyse des psychothérapies et effectue l'articulation entre le chiffrage de l'analyste et le déchiffrement de l'analysant pour le conduire au-delà de l'Œdipe, au-delà du père.

Cependant, il y a construction signifiante de la part de l'analyste, car si elle ne vise pas la signification dernière qui capture et emprisonne l'être du sujet, elle est néanmoins signifiante. Dans son texte de 1937, Freud répond à l'interlocuteur imaginaire qui se montre hostile à la psychanalyse à cause de l'arbitraire de l'interprétation, et lui démontre rigoureusement qu'il y a un savoir qui délimite et donne un cadre à l'interprétation de l'analyste.

A ce propos, Lacan dit : “Tous les coups [les interventions de l'analyste] sont là permis pour la raison que quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent. Sauf à ce que les poètes en fassent calcul et que le psychanalyste s'en serve là où il convient.” C'est-à-dire, il y a une liberté tactique dans l'usage de l'interprétation mais elle est assujettie à la finalité de l'analyse. Dans le même texte, Lacan note : “Le dire de l'analyse en tant qu'il est efficace, réalise l'apophantique qui de sa seule ex-sistence se distingue de la proposition<sup>9</sup>.” En d'autres termes, l'efficacité de l'intervention de l'analyste permet de vérifier que son opération est allée au-delà des dits, réalisant l'apophantique du dire.

---

<sup>7</sup> Lacan, Jacques [1972], “L'étourdit”, *Scilicet 4*, Seuil, Paris, 1973, p. 40.

<sup>8</sup> *Ibid.* p. 40.

<sup>9</sup> *Ibid.* p. 46.

Un garçon, P., a été adressé à un analyste par son psychiatre qui le suivait à l'hôpital où il a failli mourir d'un état d'anorexie grave. Sauvé par une intervention médicamenteuse audacieuse, une analyse est alors proposée avec l'appui du médecin pédiatre.

Le père était coopérant, il avait lui-même fait une analyse et cela faisait longtemps qu'il aurait voulu que son fils fût traité par la psychanalyse. La mère était sympathique, très bavarde et sceptique. Adeptes des thérapies alternatives, elle mentionne que son fils fait aussi une thérapie corporelle. Après le premier entretien avec l'analyste, elle a annulé la séance suivante parce que, selon elle, son cabinet était sombre, inapproprié à des enfants.

P. a treize ans. Le psychiatre a insisté sur l'indication et P. est venu au premier entretien. Très petit, il paraissait avoir entre sept et huit ans et ne présentait aucun signe extérieur de puberté. Dans la salle d'attente, il était accroché à sa mère en pleurnichant. L'analyste a insisté sèchement pour qu'il vienne tout seul. Là, il a changé complètement d'attitude et est entré dans le cabinet. Plus tard, sa mère dira sur un ton plaintif : "Quand j'ai vu qu'il entraînait tout seul, je me suis rendu compte que c'était pour de bon".

Au premier entretien, il a parlé tout le temps quoique l'analyste lui ait présenté du papier, des crayons de couleur et des jeux. Il nous a dit qu'il n'arrivait pas à dessiner, que cela était pour lui une énigme qui revenait toujours. Il a parlé de ses crises d'anorexie de manière confuse et imprécise quant aux dates, mais il les a associées à l'hépatite de son père qui, resté alité pendant longtemps, ne pouvait plus boire depuis cette maladie. Son père ne buvait que de la bière sans alcool et disait souvent : "C'est affreux ! Je préférerais ne 'rien' boire plutôt que boire cette chose horrible !"

P. nous a fait part du fait qu'il était un très bon élève et s'est vanté de ses performances intellectuelles. Il aime beaucoup lire, étudier et écrire. Un jour, il nous a demandé : "Ecrire, c'est dessiner des lettres, ça, je le réussis très bien. Alors pourquoi j'arrive pas à dessiner ?"

P. avait souvent des crises de vomissements, il se plaignait de douleurs dans le corps et d'engourdissements de ses membres. Pendant ses "crises", il présentait des contractions aux pieds. Il travaillait bien en analyse, produisant beaucoup d'associations. Il a raconté, par exemple, qu'à deux ans, il avait appelé son père "père pingouin" à cause d'un pingouin dessiné dans une boîte de bière "Antartica<sup>10</sup>" que son père buvait. Dans une autre séance, il s'est rappelé du pingouin et a beaucoup ri, trouvant le pingouin rigolo par sa ressemblance à une femme enceinte "avec un ventre énorme".

Interrogé sur la grossesse de sa mère (il a un frère de trois ans), il a demandé à aller vomir aux toilettes car il avait mal au cœur. Ces ponctuations visaient à localiser les traits caractéristiques de l'hystérie masculine : la féminisation du père (comme dans le cas du peintre Christoph Haizmann, analysé par Freud) et le fantasme de grossesse (comme dans le cas de Joseph Eissler, cité par Lacan dans le Séminaire *Les psychoses*).

Dans les entretiens préliminaires, les parents avaient évoqué le changement de comportement de P. quand il allait à la ferme de son oncle à la campagne : "Il semblait tout autre." Il trayait les vaches, montait à cheval avec les employés de la ferme et travaillait toute la journée. Or, P. était très petit, avec un corps décharné, sans signe de puberté. Malgré le fait que ses parents aient daté le début de l'anorexie aux environs de trois ans, on pouvait se méfier de l'imprécision de ces informations. La mère le traitait comme un morceau d'elle-même. Il n'y a pas longtemps, il était allé seul chez le coiffeur pour se faire couper sa longue chevelure féminine. Alors qu'il s'en vantait auprès de l'analyste : "Vous ne trouvez pas que j'ai une tête d'homme ?", sa mère gémissait dans la salle d'attente, en passant sa main dans sa tête : "Ah ! mes boucles ! Pourquoi il a fait ça ?"

De son côté, le père a avoué que, très récemment, en regardant son fils avec des collègues, il s'est rendu compte de la différence de taille et de développement par rapport aux autres

---

<sup>10</sup> Un pingouin de profil est le logo de cette marque de bière brésilienne.

jeunes gens. L'altération de l'image corporelle qui empêchait le garçon de dessiner – on se souvient que, selon Lacan, le dessin est une représentation symbolique des blasons du corps – semblait être partagée par sa famille qui ne le voyait pas tel qu'il était.

P. nous a confié que, dans la ferme de son oncle, il jouait à “faire l'homme” avec les employés, comme dans les westerns. Il trayait les vaches mais, contrairement ce qu'avaient dit ses parents, il ne buvait pas le lait, cela le dégoûtait. Il faisait du cheval toute la journée et mangeait de la viande avec les hommes. Le *churrasco*<sup>11</sup> était son plat préféré, comme son père, qui en mangeait toujours en buvant sa “bière-pingouin”. Il appréciait la *picanha*<sup>12</sup>, un plat qui ne l'avait jamais dégoûté. Il mangeait tout ! Comment ne pas y lire le fantasme d'incorporation orale du phallus paternel, repéré par Kris chez son patient dit “L'homme aux cervelles fraîches” dont Lacan a posé le diagnostic d'hystérie ?

P. jouait à faire l'homme car, pour lui, il est clair qu'être un homme est un pur semblant. C'est ce que la question de l'hystérique illustre. S'il n'y a pas dans l'inconscient un signifiant qui représente la femme, l'homme est un pur semblant, un signifiant qui, comme tout signifiant, ne signifie rien par lui-même. Le “rien”, objet de la demande orale (“ne ‘rien’ boire plutôt que boire une chose horrible”) révèle cette option radicale, – pas de semblants !

Cependant, au-delà de l'objet de la demande, c'est le “rien” que le désir recherche, comme le patient de Kris qui mangeait des yeux le rien des cervelles fraîches. Rien de corps et, pour faire l'homme devant l'analyste, pas les boucles de maman.

Dans le premier entretien avec les parents, la mère avait fait un lapsus en se référant à son fils comme à “un garçon mort”. L'analyste relate ce détail à la psychiatre, détail qu'elle-même

<sup>11</sup> Plat brésilien de viande grillée.

<sup>12</sup> En portugais, *picanha* est un morceau de viande très apprécié. Dans ce terme, on retrouve le signifiant “pica”, terme grossier et commun pour désigner le pénis.

oublie d'ailleurs par la suite. Au deuxième entretien, cette fois avec le garçon, après qu'il ait raconté qu'il dormait dans la même chambre que son frère de trois ans, l'analyste lui a rétorqué : "Un adolescent a besoin de son propre espace." Il semblait sidéré par le signifiant "adolescent", et a fait alors un *acting out* la nuit suivante, ce qui a marqué son entrée en analyse : il a dit à son père que l'analyste lui avait demandé de l'appeler pour fixer le début de l'analyse car il était un "cas urgent".

Dans l'après-coup, l'analyste a fait cette construction – le signifiant "adolescent" introduit par l'analyste, serait entré en opposition dialectique avec le signifiant "enfant", employé par la mère (cf. le cabinet de l'analyste inapproprié aux enfants), créant ainsi un espace pour l'émergence du sujet de l'inconscient :

$$\begin{array}{ccc} \frac{\text{Enfant}}{S_1} & & \frac{\text{Adolescent}}{S_2} \\ & & \frac{\$}{\text{Cas urgent} - \text{nouveau } S_1} \end{array}$$

Après la rectification apportée par la psychiatre, qui a alors rappelé à l'analyste le lapsus qu'avait fait la mère, il a été possible de construire un autre couple d'opposition :

$$\begin{array}{ccc} \frac{\text{Enfant mort}}{S_1} & & \frac{\text{Adolescent}}{S_2} \\ & & \frac{\$}{\text{Cas urgent} - \text{nouveau } S_1} \end{array}$$

L'oubli du lapsus de la mère a opéré au service du désir de l'analyste : il n'était pas possible d'analyser quelqu'un désigné dans le désir de la mère comme "enfant mort". Le signifiant "adolescent", chargé de signification sexuelle, non seulement a précipité l'entrée en analyse du sujet mais a désigné la place symbolique d'où, pour cette analyse, il pourrait être accepté comme analysant.

Pendant les séances, P. essayait souvent de séduire l'analyste en jouant au petit enfant malade. A cause du risque vital, dans

ce cas, l'analyste s'est montré très sévère vis-à-vis de ces tentatives. Une fois, à un moment où il essayait encore de faire l'enfant, il a ri en disant : "Vous n'avez pas besoin de me le dire, je le sais ! Vous pensez qu'un homme de mon âge doit mieux soigner sa santé, n'est-ce pas ?"

Nous avons le déplacement signifiant : Enfant mort – adolescent – homme.

Le signifiant "adolescent", introduit par l'analyste, a opéré en tant qu'interprétation en précipitant l'entrée du sujet en analyse. Le déplacement "adolescent-homme" montre que, dans l'opération, le dit a été transcendé par l'apophantique du dire et que le sujet, loin de s'identifier au signifiant adolescent, s'en est servi pour sortir de la position mortifère désignée par le désir de la mère.

Plus récemment, la mère nous a dit que P. a cessé d'aller à sa thérapie corporelle car, selon lui, la thérapeute ne disait que des bêtises et, la comparant à l'analyste, il a ajouté : "Elle (l'analyste) ne dit 'rien' mais il arrive beaucoup de choses quand j'y vais".

Le "rien", objet consistant qui tamponne le vide du désir, se situe désormais du côté de l'analyste. C'est à partir de la position de "celle qui ne dit rien", que son dire peut opérer, au-delà de ses dits.

Rosa Roca  
*Barcelone*

## Le lieu de l'interprétation

Il y a deux textes de Freud, un de 1923 "Observations sur la théorie et la pratique de l'interprétation" et un autre de 1937 "Constructions dans l'analyse" qui sont fondamentaux pour comprendre la proposition de Lacan dans "L'étourdit" sur l'interprétation psychanalytique : l'interprétation comme possibilité de réalisation de l'inconscient, l'inconscient pris comme ce qui n'est pas réalisé. La coupure interprétative met en évidence un espace qui, à lui seul, n'aurait aucune existence. Dans le texte de 1923, Freud distingue deux phases de l'interprétation : la traduction et le sens donné à ladite traduction, c'est-à-dire son écriture et sa lecture. Dans la première phase, l'écriture, il n'est pas nécessaire de tenir compte du transfert puisque celui-ci ne modifie pas l'élaboration inconsciente. Dans la seconde phase, celle de donner sens ou lire, le transfert doit être pris en compte car il modifie le sens. A partir des rêves de transfert, Freud déduit le mécanisme par lequel l'analyste commence à prendre part au désir inconscient du sujet et à pouvoir opérer à partir de ce lieu-là.

Freud se demande : quelle est la force inconsciente qui se met en jeu dans l'analyse pour aider l'analyste ? Sa réponse est : le surmoi, la docilité dérivée du surmoi, héritier du complexe d'Œdipe. L'analyste occupe sa place et la docilité du sujet au surmoi devient docilité à l'analyste, à son désir, désir que la cure progresse.

Ainsi, une satisfaction contraire au principe de plaisir, et qui obéit à la répétition, est mise en évidence. La force assujettie au principe de plaisir capable de s'imposer au refoulement n'est autre que la répétition. Freud conclut que, une fois le transfert installé, la répétition devient une aide pour l'analyste. L'une soutient l'autre sans s'y confondre. Le transfert est la mise en acte

de la réalité de l'inconscient et la répétition est la rencontre, toujours phallique, avec le réel.

Dans le même texte de 1937, Freud apporte un élément nouveau : le renoncement à aboutir, au travers du souvenir, à la totalité du déchiffrement inconscient. C'est pour cette raison que l'analyste doit risquer une interprétation ou une construction qui vise précisément ce qui manque ; c'est parce qu'il y a un vide signifiant dans la structure signifiante que nous pouvons créer à partir de ce vide. Le manque signifiant conditionne le possible. Étant donné que l'interprétation se dirige vers un lieu de manque, le fait que le patient accepte ou refuse la construction n'a aucune valeur de vérité. La vérité passe au second plan puisque le niveau de langage vers lequel se dirige l'interprétation est antérieur à l'instauration de la vérité ou de la fausseté de l'énoncé. Qu'est-ce donc qui nous guide ? Ce qui nous guide est le fait que ce lieu du manque visé par l'interprétation appartient à l'inconscient, il est donc structuré comme un langage.

Dans "L'Étourdit", Lacan travaille l'interprétation en se référant, tout au long du texte, à cette zone, ou niveau du langage, qu'il appelle dire, par opposition au dit. Le dire est ce qui est oublié dans le dit, c'est le niveau de langage qui n'est pas le niveau de la signification et qui est par conséquent équivoque. Il s'agit plutôt du niveau de l'énonciation, non pas de l'énoncé, et cette énonciation se montre dans les équivoques d'une langue, dans les équivoques où le réel se sédimente progressivement dans le temps. Si le dire est ce qui manque dans le dit, c'est vers cela que l'interprétation doit se diriger : vers ce qui manque dans le dit.

Il est intéressant de voir comment Freud nous dit que, précisément, ce lieu du manque est le lieu du possible, d'une possibilité de création à partir de l'interprétation et que cette interprétation est une tâche de l'analyste.

Dans la cure, la possibilité d'entrer dans ce niveau du langage, dans cette zone de création de la parole, se constitue petit à petit, au fur et à mesure que la cure avance, dans un mouvement qui n'est pas progressif mais qui va et vient, comme la demande.

D'abord, il faut installer le sujet supposé savoir ; mais l'interprétation n'est pas un énoncé de savoir car s'il en était ainsi, elle ne rejoindrait jamais la zone du langage étrangère au savoir. Lacan propose l'interprétation comme équivoque dans toutes ses variations étant donné qu'à ce niveau du langage, nous sommes dans l'équivoque et que, s'il est vrai qu'il existe une affirmation primordiale d'attribution, le jugement d'existence porteur de l'opération vrai-faux n'est pas encore réalisé. Équivoque veut dire que l'interprétation ne ferme jamais le sens par rapport à un objet, qu'elle ne désigne pas un objet pour un sujet.

Quelle qu'elle soit, l'interprétation doit produire une coupure dans le discours, ouvrir un espace entre un signifiant et un autre qui lui donne la signification ; entre le  $S_1$  et le  $S_2$  se trouve cette zone du langage étrangère au savoir, lieu vide et cause du désir.

Les deux idées fondamentales des deux textes de Freud qui se trouvent nouées à "L'étourdit" sont :

- l'interprétation comme création dans le lieu du manque de signifiant (ce que Lacan appelle l'"interprétation apophantique")
- le transfert et la répétition alliés pour permettre que la cure avance à l'encontre du principe de plaisir.

J'essaierai d'illustrer ces deux idées avec deux moments du cas clinique d'une patiente de 55 ans qui a suivi des thérapies de toutes sortes depuis qu'elle en a 19, ce qui suppose une inflation de l'interprétation. Son histoire clinique et familiale est très riche en contingences spéciales, qu'elle raconte avec la distance que lui procure le fait de n'y avoir pas succombé. Privée d'études à 12 ans contre sa volonté, le savoir occupe le lieu de l'idéal. Le savoir est le signifiant du transfert, signifiant noué à son symptôme : "elle ne peut pas comprendre ce qu'elle lit – et parfois ce qu'elle écoute – lorsqu'il s'agit d'un savoir textuel." Privée du savoir textuel, initialement par ses parents et ensuite par son symptôme, elle cultive avec application le savoir de l'intuition. Le dénominateur commun qui met fin à ses thérapies est l'impuissance du thérapeute à la prendre en charge. Avec son humble "je ne sais pas", elle réussit à rendre impuissant celui à qui elle suppose le savoir. Le savoir médical n'échappe pas non plus

à cette impuissance et son parcours thérapeutique n'est pas moindre que son parcours psychothérapeutique.

Peu de jours après son arrivée à ma consultation avec la demande de ne plus vouloir être l'enfant qu'elle est, elle interrompt les séances pour cause d'intervention chirurgicale. Elle se sent coupable de tout ce qui lui arrive et elle en a assez de se faire du mal. Je lui dis qu'on n'est pas toujours cause ou coupable de tout ce qui nous arrive. Le lendemain, elle m'appelle pour me donner – dit-elle – une bonne nouvelle : elle ne sera pas opérée. Après notre entretien, elle s'est calmée et l'occlusion a commencé à céder. Cet épisode me paraît significatif du paradoxe qu'il comporte : je lui dis que tout mal et toute souffrance ne dérivent pas nécessairement d'une intention inconsciente, qu'il ne faut pas tout interpréter en code inconscient. Elle, avec sa guérison rapide, me dit tout le contraire : "c'est parce j'ai parlé avec vous que l'intervention chirurgicale n'a pas été nécessaire", ce qui veut dire que l'affection corporelle répond à une intention inconsciente. Nous pouvons dire alors que le fait de soustraire de l'interprétation a été une interprétation en soi puisqu'elle a opéré comme coupure dans le discours, ce qui a permis d'éviter de couper au niveau du corps. Cela a ouvert un espace entre un  $S_1$  et un  $S_2$ , en introduisant une suspension du sens. Et, avec l'allusion à un non savoir, ma place de sujet supposé savoir est consolidée.

Depuis qu'elle est petite, elle est fascinée par le plus de sens de l'interprétation psychologique, plus de sens qu'elle recherche dans les différentes thérapies, un sens au-delà du textuel qui trouve sa réplique dans son symptôme. Son histoire thérapeutique est l'histoire d'un échec du savoir textuel qu'elle suppose à l'analyste. Mais elle lui suppose également un autre savoir, le savoir qui accompagne le plus de sens, c'est-à-dire la jouissance. Quand le savoir textuel échoue et que le sujet supposé savoir est réduit à cela, elle est là pour soutenir l'autre savoir, ce qui était devenu insupportable pour le thérapeute qui a fini par l'abandonner.

L'autre moment d'élection de la cure a été le passage au divan : il a eu un effet d'interprétation qui met en évidence le nœud entre transfert, répétition et interprétation. Cela fait un an qu'elle a com-

mencé son analyse et son travail a eu pour effet des changements dans sa position subjective dont l'un est significatif par rapport à son symptôme : son souhait d'étudier la grammaire. Un rêve dont les associations la conduisent à parler de la "pénétration" comme condition érotique, me décide à la passer au divan. Dans ce rêve, elle a la sensation confuse d'être aussi le petit enfant de son mari, personnage qui l'interpelle – elle est très affectueuse – car elle ressent en même temps pour cet enfant un rejet et un dégoût inexplicables. Elle dit qu'il est comme sa sœur, "il a un visage impénétrable". Elle adorait sa sœur : son visage sans expression, sans vie, provoquait en elle le besoin de lui arracher un sourire. Une fois, elle y a réussi et en a été heureuse. Elle lui renvoyait un sentiment de solitude et craignait qu'elle soit morte (elle a du mal à respirer). Elle avait un "visage impénétrable", comme le fils de son mari, c'est-à-dire un visage qui ne permet pas d'interpréter le désir et qui ne lui renvoie pas non plus l'image propre modifiée par le désir. Elle dit : "le regard des autres me soutient, me réalise, m'accueille et il y a aussi un regard à moi qui joue le même rôle." Il s'agit du même regard, le regard qui la regarde et qui lui renvoie sa propre image modifiée une fois qu'elle est passée par l'autre. Mais il y a un autre regard, le regard mortifère, celui qui renvoie uniquement au vide qu'elle rencontre chez l'autre : le visage de la sœur et du fils du mari.

Je mets en parallèle les deux mots : pénétration / impénétrable qui ne sont que l'envers et le revers du même ; deux signifiants qui forment un pôle d'attraction de plusieurs significations qui sont ouvertes à beaucoup de sens. L'interprétation ne ferme pas les divers sens mais lie, dans le contexte de la patiente, la pénétration comme possibilité et l'impénétrable comme impossibilité. J'arrête la séance et, à la suivante, je l'invite à s'allonger. Elle reste bloquée dans tous les sens du mot (impénétrable), manifeste être grandement perturbée par le changement et elle dit que, sur le divan, elle ne comprend pas ce que je lui dis, que le regard lui manque pour comprendre, c'est comme ce qui lui arrive avec les textes, dit-elle. Elle vit le changement comme privation, privation du regard de l'autre qui est son soutien. Quand la séance se termine, elle me dit : "je ne sais pas si vous vous êtes aperçue que je me suis levée pour chercher mon mouchoir." Le mouchoir

est un objet transitionnel, objet qui occupe maintenant la place qui a été occupée, dans son enfance, par la petite chaise qu'elle traînait partout, chaise sur laquelle elle se recueillait chaque fois que sa mère voulait se débarrasser d'elle et qu'elle se sentait désemparée ; la chaise était son refuge. Le mouchoir et la chaise la sécurisent, elle le serre entre ses mains dans les moments d'anxiété.

Un rêve de transfert permet d'ordonner un peu les choses : "nous étions à la campagne, il y avait du monde, ma mère, ma sœur, José (un de ses thérapeutes). Il y avait beaucoup de communication non verbale, beaucoup de désir caché, beaucoup de coquinerie, beaucoup de regards. Tout était comme occulté, il ne fallait pas que ce soit vu, comme en cachette. Nous préparons le repas et je me demande si je vais inviter José à manger, contre la volonté de ma mère qui n'acceptait pas notre relation. Je me lance et l'invite spontanément. Ma mère sursaute mais ne dit rien, elle accepte. José reste donc et, ensuite, toute la scène change, la dissimulation disparaît et survient une sensation plaisante de bien-être." Sans douter, elle associe cela à une décision prise où, pour la première fois, elle est restée ferme. En tenant compte de ses associations, j'introduis dans mon interprétation une logique temporelle qui articule le rêve à un avant et un après, comme conséquence de son acte. Elle dit que c'est une prise de décision et j'ajoute, quant à moi, que cette prise de décision a des conséquences qui marquent un avant et un après : un avant dans lequel elle est assujettie à ce que veut sa mère et, bien que rebelle, elle se satisfait de ce qu'elle cache au regard de sa mère au moyen de coquinerie, de gestes, de jeu – le jeu infantile de la dissimulation. Une fois que la décision est prise au-delà de l'avis de sa mère et en acceptant le risque que cela suppose, une satisfaction d'un autre ordre peut surgir, le bien-être que lui procure la décision prise : perte d'un côté, gain de l'autre.

"Je dois vous dire deux choses : aujourd'hui, en vous entendant parler de manière passionnée et je vous comprends mieux." Il est certain qu'elle vise le désir de l'analyste, l'énonciation et non pas l'énoncé, en nous montrant de façon exemplaire que le désir est son interprétation.

Elle n'est ni pour ni contre ce que je lui dis mais elle se réfère à comment je le dis, cet enthousiasme qui lui permet de comprendre à nouveau ce qu'elle écoute.

Transfert et répétition se donnent la main. Avec le passage au divan, elle se sent privée du regard comme soutien et, dans sa répétition, comme rencontre ratée ; le regard mortifère devient présent, obstruant l'inconscient : un objet qui est le reste de la pulsion scopique qui n'est pas passée par l'Autre.

L'interprétation mobilise à nouveau l'objet comme obstacle : pourquoi ? Parce que le désir est le désir de l'Autre et ce désir la conduit à pouvoir donner sens à ce qu'elle entend. Il y a une perte de jouissance, le mal-être, et un gain symbolique, la compréhension. Entre les deux, le désir de l'analyste, c'est-à-dire ce avec quoi il interprète.

Ce qui est impénétrable, sous le signifiant de l'incompréhension, se met en jeu dans le transfert, mû par la compulsion à la répétition, cet au-delà du principe de plaisir, face à la pénétration ou à la compréhension, qui sont dans la ligne du principe de plaisir. L'interprétation opère avec le transfert qui, en s'appuyant sur la répétition, met en acte les deux faces de la pulsion : le regard qui tue, qui confine au désespoir, l'abandon qui renvoie au vide, et le regard qui soutient, qui indique un désir, la vie, l'exaltation, la passion.

Séquence :

- Installation du sujet supposé savoir avec l'interprétation "on n'est pas coupable de tout ce qui nous arrive" qui questionne le sujet dans le lieu de la cause, en introduisant une coupure dans son discours (hystérique).
- Mention de l'interprétation propre à la patiente à propos du "pénétrable" comme possibilité et de l'"impénétrable" comme impossibilité.
- Passage au divan qui situe l'analyste du côté de l'impénétrable, montrant ainsi le revers de l'idéal, à savoir l'objet.
- Rêve
- Interprétation du rêve
- Retour de l'autre côté, nouvelle ouverture de l'inconscient.

Cette séquence montre que le mouvement de la cure n'est pas progressif mais qu'il s'agit d'un va-et-vient ; un va-et-vient dans lequel nous touchons, dans la structure de l'inconscient, la zone étrangère au savoir, un reste de réel attrapé dans les réseaux signifiants mais étranger au signifiant. Nous l'atteignons pour le perdre juste après, au mouvement suivant. Si l'interprétation a un effet, c'est seulement parce qu'elle atteint le sujet précisément là, où il ne peut y avoir d'accès par la suggestion.

# INTERPRÉTATIONS DU TEXTE



Mónica Gabler Cruz  
Chili

## A propos de Martin, de Héros et Tombes L'égout est le destin

Ernesto Sabato nous présente les avatars d'un sujet pour qui la position subjective est insupportable.

Elle lui est insupportable car il lui est impossible d'y échapper. Lacan, dans le *Séminaire XI*, à propos de l'inconscient, dit : "La nature fournit, pour dire le mot, des signifiants, et ces signifiants organisent de façon inaugurale les rapports humains, en donnent les structures, et les modèlent<sup>1</sup>." Ainsi, une détermination existe même avant l'accouchement, un destin préfiguré, dont le sujet n'a pas connaissance. Nous pourrions dire alors que l'inconscient nous fait destin.

Martin, un jeune homme de 17 ans, arrive au monde sans avoir été désiré. Sa mère lui dit en criant "tu existes parce que je n'ai pas fait attention... c'est un miracle si tu n'as pas fini dans les égouts, j'ai fait tout mon possible pour avorter, sauf le curetage". C'est de cette manière que Martin s'insère dans la chaîne signifiante, dans le champ symbolique de sa mère, non du côté du désir, mais au contraire, du déchet. Et pas de n'importe quel déchet, de celui qui finit dans les égouts.

Arrêtons-nous sur ce signifiant. Il le situe à une place très particulière, à savoir, dans les mondes souterrains et inaccessibles pour les êtres humains où courent les eaux sales et immondes : "Là en bas, dans le tumulte obscène et pestilentiel où courent, mélangés, les excréments, les préservatifs, les fœtus de milliers d'avortements, les restes de nourriture." C'est ainsi qu'il acquiert le statut d'objet excrémental, une des figures de l'objet *a*.

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 23.

L'importance du signifiant égout réside dans le fait qu'il opère comme un sort pour notre personnage. Un destin qui, au dire de Saint Augustin, se constitue comme fatalité puisque le sujet n'est pas assujéti à la volonté des hommes ni à celle de Dieu, mais à des événements produits en fonction d'un ordre inéluctable. C'est ainsi que Sabato nous le présente : "le destin choisit ses instruments, tout de suite, il s'incarne pour que suive la fête... c'est quelque chose de confus et d'un peu équivoque. Lui, il sait bien ce qu'il veut, mais les gens qui l'exécutent, pas tellement."

C'est ainsi que Martin rate Alexandra. Dans son itinéraire amoureux, il rencontre la fatalité et ne peut y échapper : "et pourtant, même ainsi, même en sachant à l'avance tout ce qui m'est arrivé, j'aurais couru à ses côtés". Il situe dans celle-ci l'espoir de quelque chose de différent, l'espoir qu'à la fin quelqu'un va le désirer. "Il avait attendu quelque chose de différent et d'assurément merveilleux de cette femme. Dans sa rencontre avec Alexandra, il avait retrouvé la foi en les femmes, et cela, après le désastre de sa rencontre avec l'espèce d'égout de sa mère". Néanmoins, dans cette recherche désespérée, il ne rencontre que la répétition de son destin déjà écrit. "Il avait la sensation exacte de la connaître, cette impression que nous avons d'avoir déjà vu quelqu'un dans une vie antérieure."

Colette Soler<sup>2</sup> signale que la répétition dans le choix d'objet n'est qu'un aspect du destin. C'est dans le choix du *partenaire* comme symptôme que se met en jeu la répétition. L'inconscient fait destin. Il a programmé Martin selon le modèle de la relation à sa mère. Répétition que nous retrouvons au moins sous deux aspects : l'un se réfère au fait que dans sa quête de reconnaissance de quelque chose de l'ordre du désir, il ne trouve rien du côté du désir mais se confronte au caprice et à la nécessité. Alexandra l'exprime clairement au travers d'obscures (et déjà connues) paroles qu'il ne pourrait interpréter autrement que comme des signes d'amour. "Je te chercherai quand j'aurai besoin de toi, je saurai comment te trouver". Moment d'angoisse produit par la confrontation de notre personnage face à ce point réel et insoutenable : être appréhendé en tant qu'objet de l'Autre.

<sup>2</sup> C. Soler, *La malédiction sur le sexe*, Paris, 1996-97.

Nous pouvons affirmer que quelque chose de l'ordre de la jouissance a envahi la relation imaginaire avec Alexandra en tant que  $i(a)$ .

Dans la logique de la recherche d'un désir de reconnaissance, il constate que loin d'être un objet du regard de l'autre, il est le regard de l'autre. Reclus dans le destin fatal, chaque fois qu'il demande le regard, il n'est pas regardé. Là où il attend d'être regardé, il se retrouve seulement comme objet de l'œil de l'autre. Il incarne aveuglément le regard, il reste situé au point du rien où il se rencontre. Ce sont des aspects présentés par Sabato comme "Les visages invisibles". Chaque fois que Martin demande de l'amour, il est à la place du regard. Et le regard ne se voit pas lui-même.

Nous pouvons comprendre cette situation comme des coups de l'Autre, de son inconscient, coups de l'Autre cohérents avec sa position subjective : une position masochiste.

Dans le *Séminaire V*, Lacan dit que dans cette position, dans cette relation fondamentale avec la chaîne signifiante, le sujet est devenu un signe même si c'est un "rien de rien", refusant toute considération en tant que sujet. Il devient un signe pour se constituer comme pivot de la relation au désir de l'Autre<sup>3</sup>. Ainsi ce sujet s'offre aux desseins de l'Autre, position sacrificielle dans laquelle Martin jouit de la mortification de la vie en opposition à la jouissance pulsionnelle de vie.

Dans le *Séminaire XI*, nous pouvons lire que dans l'objet de nos désirs nous trouvons le témoignage de la présence du désir du Dieu obscur, comme lieu de l'Autre qui évoque la figure du père en tant que désir énigmatique. "Du coup il est resté paralysé et en tension par une crainte indéfinie, si Dieu apparaissait comment le ferait-il ? et que serait-il ? une présence infinie et terrifiante, une figure, un grand silence, une voix, une espèce de douce et apaisante caresse ? Et s'il apparaissait et qu'il était incapable de l'avertir ? Alors il se tuerait de façon inutile et trompeuse".

---

<sup>3</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*. Paris, Seuil, 1998.

Martin pense à la possibilité du suicide comme une issue à cette situation qui lui est insupportable. “N’avait-il pas déjà tenté de se suicider par cette espèce d’égout qu’était sa mère ?” Pourtant dans le *Séminaire V*, Lacan signale que cela ne serait que la confirmation de sa position de déchet. “Alors il se tuerait de façon inutile et trompeuse.” Il dit que les sujets qui n’ont pas été désirés par leur mère ont une forte tendance au suicide, à tomber dans le vide. Ils ne veulent pas de cette chaîne signifiante dans laquelle ils n’ont été admis qu’à regret par leur mère. “Plus le sujet s’affirme à l’aide du signifiant comme voulant sortir de la chaîne signifiante, et plus il y entre et s’y intègre, plus il devient lui-même un signe de cette chaîne. S’il s’abolit, il est plus signe que jamais. La raison en est simple - c’est précisément à partir du moment où le sujet est mort qu’il devient pour les autres un signe éternel, et les suicidés plus que d’autres<sup>4</sup>.”

Martin ne choisit pas le suicide mais il rêve de tomber. En jouant à être pervers il tente de s’assurer de l’Autre sans pouvoir s’en dépendre : “il avait commencé à marcher nerveusement en se rongant les ongles, tout en se pensant comme un avion qui tombe à terre en tournant d’une manière vertigineuse mais qui, grâce à un effort surhumain réussit à se redresser de façon précaire.”

Pourtant il ne tombe pas. Il ne peut pas tomber. Il le sait. Il n’est pas la pomme de Newton mais le déchet qui doit ramper en aveugle et errer derrière toutes les scènes du monde. Son voyage est et doit être horizontal et sans destin. C’est cela son seul destin, la solitude accompagnée, le camionneur Bruno et la Patagonie, fin du monde. Monde qu’il contemple en silence, étoiles de ses paysages australs qui ne peuvent être vues que par le regard qu’il est, regard sans voix, qui habite dans le seul lieu d’où il lui est permis de se projeter : depuis l’*in-monde*. Martyr-Martin est un “témoin de la force de la foi<sup>5</sup>.”

<sup>4</sup> J. Lacan, *Idem*, p. 245.

<sup>5</sup> Corominas J., *Diccionario Etimológico de la Lengua castellana*.

Jesús Mansilla Navarro  
*Barcelone*

## Une modalité de savoir appelée “Docte ignorance”

“Un certain cardinal appelait ‘docte ignorance’ le savoir le plus élevé. C’était Nicolas de Cues.” Ainsi s’exprimait Lacan en 1971 dans son Séminaire “Le savoir du psychanalyste.”

D’habitude, nous dit Nicolas de Cues dans *De docta ignorantia*, quand on cherche la vérité sur les différentes choses, on compare et l’on met en rapport l’incertain et le certain, ce qu’on ignore et ce que l’on connaît. Par conséquent, quand on cherchera dans le domaine des choses finies, le jugement cognitif sera facile ou difficile pour des choses plus complexes, mais il sera toujours possible. Il n’en va pas de même quand il est question de l’infini, car cela échappe à toute proportion. C’est la cause de notre non savoir sur l’infini : précisément, son manque de proportion. La conscience du décalage structural entre la pensée humaine finie et cet infini auquel néanmoins elle aspire, ceci accompagné d’une recherche corrélative qui s’instaure de façon rigoureuse dans le cadre de cette conscience critique, constitue la *docta ignorantia*. Pour atteindre l’inaccessible Infini, la Vérité, l’Absolu, ou la Sagesse – tous des noms de Dieux –, il faut prendre la *docta ignorantia* comme point de départ, en sachant que la véritable connaissance de l’absolu est un non-savoir éclairé, une connaissance du méconnaissable, une connaissance naissante, une ignorance docte.

Dans son ouvrage *De Idiotia* (Livre I : *De Sapientia*), Nicolas de Cues traite, de façon quasi monographique, de sa conception de la véritable sagesse, orientée chez lui – bien évidemment ! – par ce principe fondamental qu’est la “docte ignorance”. Il adopte le style du dialogue pour développer sa réflexion. Un ora-

teur – personnage infatué – entame le débat sur des sujets ardu, philosophiques et théologiques, avec un profane – l’idiot – ignorant, illettré qui déplie avec habileté ses arguments au forum romain. Le jeu du dialogue montre une inversion paradoxale des rôles : celui qui se prend pour un sage est le véritable ignorant, tandis que celui qui se reconnaît comme ignorant est le véritable sage. Rien d’extraordinaire, car après tout, ce n’est pas l’ignorance qui peut conduire le savoir au niveau le plus bas, bien au contraire. Une fois de plus, résonne la “docte ignorance”, formule choquante qui noue la connaissance – le docte – au manque – l’ignorance –, seul chemin pour atteindre la vérité qui, en soi, est inaccessible. La recherche de la véritable sagesse constitue le noyau du dialogue, comment atteindre cet inatteignable.

Le terme “sagesse” a été pris selon deux dimensions, d’un côté la sagesse est Dieu ; de l’autre, elle est ce savoir singulier que l’homme possède à propos de l’absolu. Le véritable sage sera celui qui tentera d’attraper l’absolu de ce qui lui est donné d’obtenir : la *scientia ignorationis*. Il est frappant que Nicolas de Cues utilise le terme *ignoratio* plutôt que *ignorantia*. La différence n’est pas due au hasard car, si le suffixe *io* fait davantage allusion à un processus, le savoir ignorant devient alors fondamentalement une tâche et *ia*, en tant que dérivé du participe passé, désigne quelque chose qui perdure, une fois possédée.

Dans le livre premier de *De Idiotia, De Sapientia*, le Cusain formule plusieurs définitions de la sagesse. La somme de la sagesse consiste en “savoir de quelle manière on atteint, sans jamais l’atteindre, l’inatteignable” ; la sagesse est “plus haute que toute science ; inatteignable, inintelligible, indéterminable, non-proportionnable... ; c’est ce qui a de la saveur ; c’est la vie spirituelle de l’intellect. Ce dernier est un avant-goût de la sagesse ; c’est la science de l’incompréhensible ; la sagesse éternelle n’est autre chose que Dieu”. Comme “savoir de la jouissance”, avec toute la force et le sens du génitif, Lacan définit ainsi la sagesse à partir de la référence à l’Ecclésiaste en 1972 dans le Séminaire... “Ou pire”.

Si on les lit avec soin, les définitions de la sagesse que nous donne Nicolas de Cues fixent la limite de l’intelligible, ce qui se trouve d’un côté comme de l’autre de celui-ci. Bien que la

science ait pris pour cible le connaissable, l'intelligible et le communicable, la sagesse dépasse le seuil de ce qui est connaissable et susceptible d'être exprimé. Ses chemins divergent de ceux de la science ; la sagesse trouve dans sa propre expérience la nourriture de l'esprit qui donne lieu à un savoir d'une autre nature. Elle est à la portée de l'homme cultivé et de celui qui ne l'est pas. Pour y accéder, chacun doit reconnaître sa propre ignorance comme telle et c'est à partir de cette reconnaissance qu'elle trouve sa propre mesure, car c'est cette reconnaissance qui rend plus sage celui qui se sait ignorant. Nicolas de Cues met en rapport ce savoir avec l'ancienne sagesse de Pythagore, de Socrate, d'Aristote et de Salomon. Pour lui, savoir (*scire*) est ignorer (*ignorare*). Nous entendons ici résonner les mots de Lacan en 1955, repris en 1966, quand il dit : "Le fruit positif de la révélation de l'ignorance c'est le non savoir, qui n'est pas une négation du savoir, mais sa forme la plus élaborée" et il poursuit "La formation du candidat ne pourrait pas s'achever sans l'acte du maître ou des maîtres qui l'ont formé à ce non savoir" – car le savoir commence quand l'intellect "sain et libre" qui convoite la recherche de la vérité, prend conscience du décalage existant entre sa capacité et l'objectif qu'il s'est fixé et par conséquent, du caractère relatif de la vérité concrète obtenue : "L'unité de la vérité inaccessible est reconnue par nous dans l'altérité conjecturale", dit Nicolas de Cues.

De cette manière, l'ignorance devient science, elle comporte une disposition déterminée vers la connaissance qui équivaut à un état d'ouverture. Elle fait partie du savoir et représente une attitude qui ne peut nullement être considérée comme un "déficit".

L'ignorance qui s'installe au cours du dialogue permet à l'"idiot" d'orienter l'"orateur" vers le chemin qui le met à la portée de l'inatteignable de la sagesse. Ceux qui, à partir d'une position de "docte ignorance", prétendent au savoir, Nicolas de Cues les appelle *scientes* ; ceux qui savent d'un savoir qui consiste en un *sapere* de l'absolu dans sa double signification étymologique : savoir et saveur. Le "goût" de la sagesse est un savoir savoureux que l'homme peut goûter. C'est une condition de possibilité de ce qui peut-être dit sur l'infini absolu et qui ne peut être déterminé ni par l'expérience ni par la conceptualisa-

tion, car cela entraînerait une délimitation entre les divers contenus et ses propres limites. Nous connaissons la sentence du Moyen-Âge : “*finiti et infiniti nulla proportio*”. Grâce à la sagesse, c’est-à-dire à partir d’elle-même et en elle-même, existe toute la “saveur interne”. “Il ne faut nullement prendre pour sages ceux qui s’expriment seulement par la parole et non avec le goût”, soutient le Cusain. Parlent de sagesse avec saveur et avec goût tous ceux qui à travers elle ont un savoir des choses qui leur permet de percevoir qu’ils ne savent rien d’elles. Ils goûtent à la sagesse sans risque de dégoût. C’est à elle, la sagesse, qu’aspire l’intellect humain, tout en étant conscient de son caractère ultime d’inatteignable. C’est la science de ce qui n’est pas appréhendable, et c’est cela l’essence de la “docte ignorance” qui connaît à sa façon ce qu’elle ne sait pas.

Pour Nicolas de Cues, le goût est quelque chose que l’intellect possède. C’est par la voie du goût que nous retrouvons l’affinité entre l’intellect et la sagesse. Ontologiquement, tel qu’il est décrit à la fin de *De Idiotia*, *De Sapientia*, l’intellect est le degré le plus haut de la vie. Epistémologiquement, il est la faculté suprême dans le schéma des modes de connaissance, qui possède la capacité de s’élever au goût de la sagesse.

Dans son “Apologie de la docte ignorance”, Nicolas de Cues introduit une différence entre *ratio* et *intellectus*, basée sur le *modus operandi* et le comportement face aux principes logiques. La *ratio* trouve sa limite dans le principe de contradiction, tandis que l’intellect est en mesure de toucher à l’unité de contradiction, dans la mesure où les opposés ne s’excluent pas. Ce qui est le propre de l’entendement, ce n’est pas seulement un *intus legere*, mais aussi un *intus ligare*. Quoi qu’il en soit, pour le Cusain, l’apprentissage intellectuel est une dégustation sans goût ; son mode de connaître est un “voir”, dans une multiplicité de relations, l’excellence d’un objet qui demeure hors de portée.

Une fois supposée l’affinité entre intellect et sagesse, il est possible de souligner que *intelligere* désigne, pour Nicolas de Cues, l’intellection de la sagesse infinie et que l’expérience de la sagesse s’acquiert “quand sa souplesse vitale est dégustée de façon ‘indégustable’ par l’affect, et comprise de façon incompré-

hensible par l'intellect... Celui qui tente de la déguster avec goût et de la comprendre de façon compréhensible restera sans goût et sans intellect". Cette modalité de la connaissance, marquée par la sagesse, nous l'appelons "la docte ignorance". C'est dans les voies de cette "docte ignorance" que l'analyse, aux dires de Lacan dans "Variantes de la cure-type", trouvera sa mesure.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 
- Lacan, J. Le Séminaire, Livre XIX, "...Ou pire". (Inédit)  
Lacan, J. "Variantes de la cure-type", *Écrits*, Seuil, 1966.  
Nicolas de Cues. *De la docte ignorance*, 1440.  
Nicolás de Cusa et Juan Wenck, *Apología de la docta ignorancia de Nicolás de Cusa y la Ignorada sabiduría de Juan Wenck*. Pamplona: Servicio de Publicaciones de la Universidad de Navarra, 1985.  
Nicolás de Cusa, *Un ignorante discurre acerca de la Sabiduría : Idiota de Sapientia*. Buenos Aires: Eudeba, 1999.  
Nicolás de Cusa, *Diálogos del Idiota. El Possest. La cumbre de la teoría*. Pamplona: EUNSA, 2001.



Achévé d'imprimer par  
Trèfle Communication  
50, rue Saint Sabin  
75011 Paris  
N° d'imprimeur : 6473

Dépôt légal : juin 2004

*Imprimé en France*





## BON DE COMMANDE

Je commande :

- numéro(s) 1 d'*Hétérité* : "Champ lacanien"  
(20 € par exemplaire)
- numéro(s) 2 d'*Hétérité* : "L'odyssée lacanienne"  
(20 € par exemplaire)
- numéro(s) 3 d'*Hétérité* : "Le temps de la psychanalyse"  
(20 € par exemplaire)
- numéro(s) 4 d'*Hétérité* : "La psychanalyse et ses interprétations"  
(20 € par exemplaire)

Je joins un chèque de ..... € à l'ordre de :  
Forums du Champ Lacanien

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

.....

.....

Date ..... Signature :

à retourner à :

*Forums du Champ Lacanien - Hétérité*  
118, rue d'Assas  
75006 Paris

